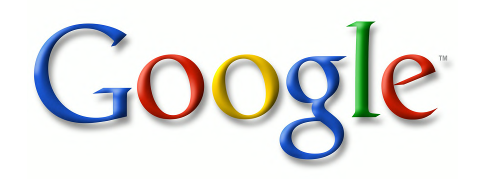
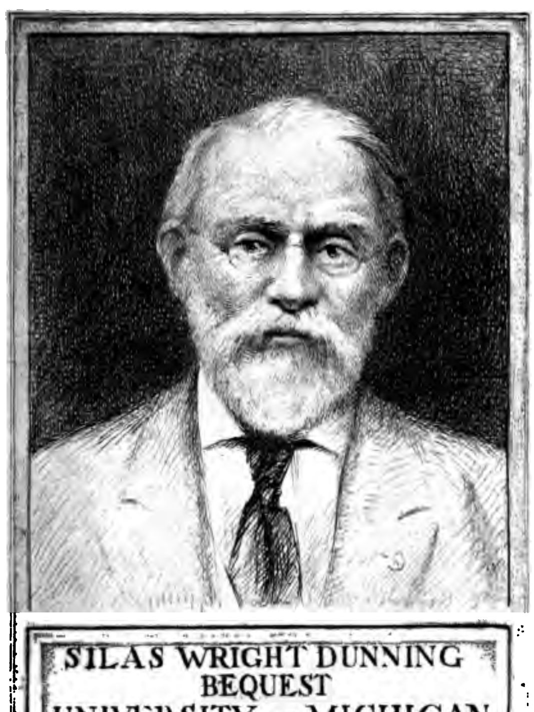

Google









# JOURNAL ETRANGER.

AVRIL 1760.

Dédié à Monseigneur LE DAUPHIN.

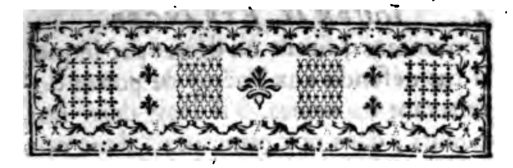
*Par M. l'Abbé* ARNAUD.

*Quæ robora cuique,*
*Quis color, & quæ sit rebus natura creandis.*
Virgil. Georg. II.



A PARIS,
Chez MICHEL LAMBERT, Imprimeur-Libraire, rue & à côté de la Comédie Françoise, au Parnasse.

*Avec Approbation & Privilége du Roi.*
M. DCC. LX.



# JOURNAL ETRANGER.

## ALLEMAGNE.

### I.

*DER Fruhling, ein Gedicht Nebst einem Anhang einiger anderer Gedichte von demselben Verfasser Verbesserte Auflage Frankfurt an der Oder, bey Johann Christian Kleib, 1756.*

» LE PRINTEMS. Poëme, (par M. »*Kleist*), avec quelques autres Poësies »du même Auteur. Edition corrrigée. »A Francfort-sur-l'Oder, chez Jean »Chrétien Kleib, 1756 ».

LES Athéniens, à l'occasion de la mort d'Eupolis, Poëte Comique, qui fit naufrage en allant servir sa Patrie contre les Lacé-

démoniens, firent un décret par lequel il fut défendu aux Poëtes de porter dorénavant les armes. S'il étoit dans nos mœurs, dans nos principes, dans nos usages, dans la forme de nos Gouvernemens, d'attacher à la Poësie la même importance, & d'avoir pour ceux qui s'y distinguent les mêmes égards & les mêmes sollicitudes que les Athéniens, l'Allemagne n'auroit point à regretter l'Auteur de l'Ouvrage que nous annonçons, un des plus grands Poëtes & des plus braves Guerriers de sa Nation. M. *de Kleist*, Major d'un Régiment d'Infanterie du Roi de Prusse, mourut quelques jours après la Bataille de Kunersdorf, où il reçut vingt-huit blessures. Les Russes, touchés de son mérite, & sur-tout du courage & de la fermeté dont il regarda la mort, lui décernerent une pompe funèbre, à laquelle tous les Officiers s'empresserent d'assister. Nous parlerons plus au long de M. de Kleist, lorsque nous rendrons compte de la nouvelle Edition de ses Œuvres qui est actuellement sous presse. Il nous suffira, quant à présent, de faire connoitre son (1) Poëme sur le

(1) M. Tagliazucchi a donné une Traduction Italienne de ce Poëme en vers *Scioltis*, non rimés.

Printems, dont nous croyons que le Public nous sçaura gré de lui offrir la Traduction.

Recevez-moi, Ombrages sacrés, séjour des vrais plaisirs & des doux transports : voûtes ornées de feuillages, recevez-moi, portez le repos au fond de mon ame, & remplissez-la d'une tendre langueur. Ah ! puissent enfin mes jours, tels qu'un ruisseau tranquille, s'écouler dans vos délicieuses retraites ! Conduisez-moi le long de vos sombres allées, près du Trône de la vertu, près de ce Trône environné d'une lumiere pure, inaltérable, immortelle. Apprenez-moi à chanter la gloire de la Nature rajeunie : & vous riantes Prairies, vous Collines charmantes, couvertes de Roses & traversées par mille petits ruisseaux, je viens respirer le contentement avec vos parfums, & quand l'Aurore vous aura réveillées, je veux boire à longs traits, avec ses rayons, l'oubli de mes peines & vos charmes. Assis tranquillement à l'ombre, j'ose chanter sur une Lyre d'or la félicité dont vous êtes l'asyle. Animez, charmez mes sens,

faites que ces contrées soient remplies de l'harmonie de mes accords comme elles le font du bruit des ruisseaux, & du murmure du zéphir qui fuit maintenant à travers ces vallons ornés de Violettes.

Le Printems couronné de Roses & de Tulipes, vient de descendre du Ciel sur une nuée vermeille. Le lait dont se nourrit la terre, jaillissant de son sein, s'est répandu en torrents. La neige, se précipitant par tas du haut des Rochers & des Collines, a tout à coup changé les campagnes en une vaste mer; peu à peu l'Onde s'est retirée. De jeunes ombres formées de vapeurs & de nues légères voltigeoient dans les airs; il est vrai que l'hyver, secouant ses ailes pendant ses retours nocturnes, répandoit encore quelquefois les frimats & la gelée. Souvent des orages furieux faisoient entendre leur voix âpre & terrible des contrées glaciales de l'Irlande; puis parcouroient les antres gémissans, renversoient les forêts, jettoient partout l'épouvante, & inondoient la terre de froidure. Enfin le Printems, quoique encore mal assûré, encore timide, a remporté la victoire. L'air est devenu

plus doux ; un tapis d'émail a couvert les campagnes ; les arbres se sont revêtus de feuilles ; de doux ramages se sont fait entendre & se sont répandus dans l'ombrage des bois ; les ruisseaux se sont teints d'une couleur argentée ; les Parfums nagent dans les airs, & l'écho du fond de sa retraite répéte les sons de la flûte champêtre du Berger matinal.

O vous, dont la vie incertaine, semblable aux jours sombres de l'hyver, s'écoule sans lumiere & sans plaisirs ; vous qui passez vos tristes momens à gémir dans les cavernes de la misere, considérez la Jeunesse de l'année, jettez les yeux autour de vous : que la variété des scènes, qui s'offrent à vos regards, dissipe les images noires dont votre esprit est assailli. C'est à la rampante ambition, à la foible vengeance, à l'avarice inquiette, à la fureur sanguinaire, à s'affliger & à se punir. Vous êtes nés pour la félicité : la douleur outrage l'innocence & la vertu. Goûtez les charmes & les délices que vous offre cette agréable campagne ; voyez les plaisirs voler dans la Région des airs, reverdir dans la prai-

rie & murmurer dans les eaux des fontaines. Et vous, images du Printems, jeunes beautés, fuyez la prison dorée des Villes, où à peine vous respirez : venez, venez dans les champs qui vous invitent & vous appellent; abandonnez au zéphir les ondes de votre chevelure, semblables aux fleurs naissantes des rives; mirez-vous dans le cristal des lacs & des ruisseaux; venez cueillir la Tulipe couverte de la rosée du matin, pour en orner vos seins mobiles.

J'apperçois un Roc revêtu de broussailles & de sapins qui ombragent la moitié de la riviere. Je vais monter à son sommet. Là je veux m'asseoir sur la verdure, & contempler les vallons & les collines autour de moi. Ah! quel tumulte joyeux anime les campagnes émaillées! Dans quels ravissemens me plongent les bois & les boccages! Une haye d'épines fleuries environne & colore une perspective immense que termine l'horizon. D'un côté, je vois s'agiter dans le lointain des parterres formés d'épis encore verds, & de pavots bigarrés que croise le chanvre fleuri; de l'autre, des hayes de Rosiers sau-

vages & de Pruneliers, voilés, pour ainsi dire, de fleurs, couronnent le cristal des étangs, & s'y mirent. Plus loin, la Mer verdâtre réfléchit un océan de rayons dorés qu'engendre l'œil étincelant du Soleil. Son rivage jaunâtre brille de rocailles & de cailloux colorés. L'Amour & le plaisir parcourent la surface immense des eaux, & se font sentir à leurs habitans. Des coursiers majestueux paissent dans les plaines voisines de la Mer ; ils dressent leur col superbe, & fuyent en faisant retentir les rochers & les bois de hennissemens qui ne respirent que la volupté. Un troupeau de Génisses, conduites par un fier Taureau, traverse les bruyères marécageuses de la métairie qui paroit derrière de sombres Tilleuls. Une avenue d'ormeaux & de trembles, arrosée d'un clair ruisseau qui erre autour de joncs habités par des Hérons & des Cignes, conduit à cette demeure champêtre. Tout autour sont agréablement situés des côteaux (2) ornés de pam-

(2) Il y a dans le texte: *des côteaux, ces mamelles de pampres.*

pres, & dont la hauteur surpasse celle des Hêtres qui couronnent la colline. Mais il n'en est qu'une partie qui brille & qui sourit aux rayons du Soleil; les ombres des nuages couvrent l'autre de leur crêpe lugubre. L'Allouette s'éleve dans les airs, & voit déjà bien loin au-dessous d'elle les précipices & les vallons: son ramage est l'expression du ravissement, ses longs accens enchantent le Laboureur. Il écoute un moment, puis, s'appuyant sur la vacillante charrue, il trace des sillons dans le sein de la terre. Le Semeur que poursuivent les Corneilles & les Pies, marche après lui d'un pas mesuré & jette la graine que la herse couvre d'une couche unie. Ah! puisse le Campagnard fatigué ne semer la bénédiction que pour lui! Puisse le fruit de la vigne étancher sa soif! Puissent les prairies ne rouler que pour son profit leurs vagues émaillées! Mais la guerre impitoyable, accompagnée de ses Légions farouches & de la faim dévorante, ne détruit hélas! que trop souvent ses travaux & ses espérances. Elle s'avance pleine de fureur, écrasant les épis, arrachant les seps de vignes, embrasant les Forêts & les Vil-

lages : spectacles affreux dont elle fait son barbare plaisir ! Ainsi l'Æthna fait retentir la Mer & les Rochers d'alentour de ses mugissemens terribles, lorsque ses goufres profonds vomissent l'épouvante & la mort : ainsi ses déluges enflammés engloutissent & consument les contrées voisines qu'ont bouleversé des torrens souterreins.

O vous, à qui des Peuples libres ont confié le gouvernail de l'autorité suprême, est-ce au travers de la flamme & du sang que vous prétendez nous conduire au port de la félicité ? Eh quoi, Peres des hommes, des millions d'enfans ne vous suffisent-ils pas ? Pourquoi vouloir en augmenter le nombre ? Vos sollicitudes & vos obligations en seront-elles moindres ? Ah ! augmentez plutôt le bonheur de ceux qui cherchent l'ombre de vos ailes ; couvrez-les, semblables à l'Aigle qui couve ses petits ; changez les épées en faucilles ; faites que par la navigation des vagues d'or s'élevent dans la Mer pour le bien de vos Etats. Tendez les bras au mérite indigent & essuyez les larmes de la vertu.

Mais où me conduit la douleur ! Retirez-vous, images trop tristes : viens

Muſe, contemplons la demeure & les occupations domeſtiques de l'homme champêtre ; conſidérons le ſoin du bétail & des jardins. Là on ne voit point le marbre repréſenter des Athletes ; l'If ne s'éleve point en pyramide devant des Châteaux ; l'Art n'y donne point des loix à l'Onde. Des ſommets entrelacés de Tilleuls hauts & touffus ombragent une maiſon ruſtique entourée de pampres verds, & fortifiée d'une haye d'épine ; un vivier couvert d'une verdure flottante, & dont le fond réfléchit l'image du Ciel, brille au milieu de la cour. Tout y fourmille d'habitans apprivoiſés. La Poule ſe déſole autour des bords, & rappelle les Canetons qu'elle a couvés. Ceux-ci fuyent la voix de leur marâtre & barbotent dans le vivier dont ils rongent les roſeaux. Les Oyes allongeant leurs cols & pouſſant des ſifflemens aigus, chaſſent le chien canard de l'aréne, où ſe divertiſſent leurs petits, qui, à peine couverts d'un tendre duvet, commencent leurs jeux, plongent la tête dans l'eau, ſe ſuſpendent en équilibre, & font voir leurs pieds qui rament. Plus loin une jeune fille appelle

les Poulets, qui s'empressant à sa voix, traversent les échelons de leur sale à manger, & demandent leur nourriture. La fille en se courbant les arrose d'une pluie de grain, & les regarde se béquéter & se battre. Là-bas dans une grotte obscure le Lapin blanc est aux écoutes; il tourne ses yeux rougeâtres, s'avance enfin d'un air timide vers la haye, & se met à brouter le serpolet. De la fenêtre de sa demeure, la Colombe regarde autour d'elle, redresse son col nuancé, & prend son vol vers son amant qui l'attend perché sur le toit prochain. Celui-ci courroucé de son retardement se retourne avec fierté, & la gronde; mais bien-tôt les caresses de la belle l'appaisent. Alors ils se prodiguent mille baisers, jusqu'à ce qu'ils fendent l'air d'une aile légere, & qu'ils se joignent à leurs compagnes qui planent avec éclat aux rayons du Soleil. Le jardin brille d'arbres fruitiers en fleurs qui répandent sur les allées une obscurité rougeâtre : le zéphir folâtrant à l'entour fait voler dans les airs des nuages de fleurs, qui tombent comme une douce pluie. Ici l'orgueil & la volupté n'empruntent rien des terres

étrangeres ; les fenêtres n'y sont point embellies par le Myrte ni par l'Aloes. Le *beau* qu'accompagne l'*utile* a seul des charmes pour l'homme champêtre. Au travers de longs cintres de noyers, le Ciel se montre chargé de nuages fugitifs ; on apperçoit dans le lointain des campagnes coupées par des lacs & par des vallons, couvertes de buissons & couronnées par l'azur des montagnes. La Reine des fleurs, la Tulipe, à qui Flore prodigue toutes ses couleurs, éleve ici près sa tête au-dessus des Auricules ; le Muguet perce ses feuilles & déploye l'argent de son calice ; la Rose impatiente sort du bouton ; une pluie invisible d'exhalaisons agréables remplit l'espace tranquille des airs. La modeste Violette voit sans jalousie les fleurs, ses voisines, exhaler fastueusement leurs parfums ; elle renferme les siens, & les réserve pour les soirées qu'elle veut rendre plus belles & plus délicieuses encore que le jour : Image des grandes ames qui n'ont pas besoin d'être excitées, ainsi que des vils athlètes, par un cercle de spectateurs, mais qui vertueuses par amour pour la vertu, répandent dans le secret les parfums de

de la bienfaisance. Voyez le Paon se panader sur ce parterre coloré. Jaloux de la richesse du vêtement des fleurs, il étale avec un dépit mêlé d'orgueil sa queue verdâtre ornée d'un arc-en-ciel, & tourne son col nuancé. Les Papillons aux ailes bigarrées se poursuivent & se culbutent par-dessus les Arbres ; amoureux & indécis, ils errent tantôt sur les boutons & tantôt sur les fleurs. Cependant le Jardinier ente des rameaux de Cerisier sur les troncs fendus du Prunelier, qui sera un jour étonné des enfans qu'il aura produits & nourris. L'Image des Graces, la Maîtresse du logis, assise sous un berceau de pampres, fait naitre des Arbustes & des Fleurs sur la toile. La joie paroit sourire sur son visage ; un de ses enfans lui passe ses tendres bras autour du col, & l'accable de caresses qui l'empêchent de travailler ; un autre folâtre sur le tresfle, puis il réfléchit & essaye des pensées.

O Peuple, trois fois heureux, dont les jours s'enfuyent solitairement dans les campagnes, comme des zéphirs légers ! Laisse les autres s'étaler orgueilleusement dans des Chars de Triom-

phe, trainés par des Eléphans, & se montrer en spectacle à la populace, qui, pour les voir, monte sur les toits & sur les arbres. Laisse-les couvrir les vagues perfides par des Armées de Vaisseaux, & transporter l'Orient en Occident. Celui-là seul est favorisé du Ciel, qui loin de la folie & des vices, goûte le calme & le repos sur le bord des Fontaines. Le Soleil le regarde toujours d'un œil serein ; le malheur ne fond pas sur lui comme un orage furieux ; des vœux téméraires ne lui coûtent point de soupirs ; l'élévation où il se trouve ne l'étourdit pas ; le travail assaisonne sa nourriture ; son sang est pur & léger comme l'air, & son sommeil dissipé par la fraicheur du matin s'envole avec le crépuscule.

Ah ! que ne puis-je aussi, vergers délicieux, que ne puis-je, étendu à l'ombre sur le bord d'un ruisseau, vivre enfin pour moi, & donner à emporter aux vents mes inquiétudes & mes peines ! Puisse l'aimable Doris essuyer dans vos retraites les larmes dont mes joues sont baignées ! Puisse tantôt la conversation de mes amis adoucir mes maux, tantôt la voix des morts m'ins-

truire, & tantôt des ruisseaux profonds de Science & de sagesse appaiser la soif du sçavoir dont mon esprit est dévoré! Alors je n'envierai point au Souverain du Mogol ni ses cavernes d'or, ni ses montagnes de Diamans. Alors je verrai, sans jalousie & sans desir, des Pygmées guerriers se faire ériger des Statues colossales. O ciel, océan d'Amour, source de félicité, quand m'abreuveras-tu de tes flots? Ma vie passera-t-elle toute entiere comme une fleur étouffée par les ronces? Non, tu rendras ton ouvrage heureux; une douce espérance porte la consolation jusqu'au fond de mon cœur. Le crépuscule fuit à l'aspect de l'Aurore, le sombre voile de l'avenir se leve, une scène nouvelle, un nouvel ordre de choses s'offre à mes regards, & je découvre des Régions inconnues. Je te vois, céleste Doris: tu quittes tes Bosquets de Roses, pour venir me trouver sous ces ombrages; tu viens à moi pleine d'éclat & de charmes. C'est avec cet air majestueux que marche la vertu; c'est ainsi que les Graces sont faites. Tu chantes en t'accompagnant sur la guitarre, & Phœbus, pour t'entendre, traverse rapidement

l'épaisseur des nuées ; les orages se taisent, tout l'Olympe est attentif, l'image de tes chants retentit doucement dans les montagnes d'alentour, & Zéphir me les apporte sur ses ailes. Et toi, généreux *Glein*, tu descends du sommet de l'Hœmus, enyvré de plaisir; tu touches la Lyre du Vieillard de Theos. Les portes de l'Olympe s'ouvrent : Cypris, les Graces & l'Amour en descendent sur des nuées éclatantes, & se joignent agréablement à votre chant ; le vaste ceintre des Etoiles retentit du concert joyeux. Viens, descends dans ces retraites ; viens, ramène-moi la joie & les plaisirs ; fais refleurir les Vergers & les Prairies. O couple heureux ! ô couple chéri, consolation de mes jours ! Présent inestimable de la Divinité ! Mais quoi ! est-ce que je sors d'un profond sommeil ? Où sont ces images célestes ? Quelle illusion enchanteresse a trompé mes sens éveillés ? Il fuit loin de moi ce couple chéri, & vainement je soupire : c'est trop exiger du destin dans ce passage de la vie. On ne trouve ici que l'espérance, au lieu de la réalité, dont l'ombre seule rend heureux. Quant à la réalité même, je n'en jouirai jamais.

Mais pourquoi m'inquiéter de l'avenir ? Loin de moi, triftes penfées : laiffez-moi jouir des plaifirs que le Ciel m'accorde aujourd'hui. Laiffez-moi m'enfoncer dans l'épaiffeur des bois, fuivre les joyeux habitans de la campagne, & mêler mes chants à ceux du Roffignol. Laiffez-moi me repofer & me diftraire auprès de cette fontaine jailliffante où fiffle le zéphir. O vous, bofquets touffus, tiffus par les mains de la Nature; allées folitaires & fombres qui appellez & nourriffez la réflexion; labyrinthes verdoyans qui infpirez les tranfports & la joie, je vous falue. Quelle délicieufe langueur, quel calme & quel doux fentiment pénètrent l'ame dans vos retraites ! Le Soleil répand l'or de fes rayons fur les feuillages, à travers le toit élevé des arbres agités par des vents incertains. Je vois fous ces ombrages rouler la fraicheur dans des flots de verdure. Les parfums qu'exhalent les hayes fleuries, & les zéphirs en fecouant leurs ailes, fillonnent la lumiere douce & tendre qui regne dans ces beaux lieux. Affis au milieu des fleurs dans un berceau formé de buiffons touffus, le Berger

enfle son chalumeau sonore; il s'interrompt de tems en tems pour entendre ses airs à travers les hêtres, où ses sons se perdent enfin par gradation. Autour de lui, les Chevres grimpent sur des Rochers escarpés, & broutent la feuille amère sur le bord des précipices. Une légion de Biches tachetées & de Cerfs couronnés de rameaux, traverse d'une course légere les buissons agités, & franchit les ruisseaux & les marais qui ne conservent pas même l'empreinte de leurs pieds agiles. Excités à l'amour par le Printems, les fiers Coursiers traversent rapidement la Forêt. La terre tremble sous leurs pieds, leurs veines se gonflent, leurs crins s'agitent, leurs narines soufflent la volupté; ils se précipitent du rivage dans le fleuve, & fendent l'Onde pour se rafraichir; puis fuyant à travers les vallons, ils gravissent sur des montagnes élevées, d'où ils regardent dans les champs éloignés par-dessus les bois & les précipices, & font entendre leurs hennissemens du haut des nuées. Là passent hâtivement des Taureaux. Leurs narines brûlantes ne respirent que le feu; ils fendent de leurs cornes le sein de la terre & s'a-

gitent dans un brouillard de poussiere. Les uns s'élancent du haut des montagnes, les autres courent s'enfoncer dans des lieux souterreins, d'où ils font entendre leurs longs mugissemens. Plus loin un torrent échappé du creux de la montagne, tombe avec fracas dans les profondeurs des vallons, entrainant avec soi des Rochers énormes, & déracinant les arbres qu'on voit s'incliner sur les collines fluides de sa bruyante écume. Les Grottes vertes des Forêts en retentissent & poussent des gémissemens; les Bêtes fauves fuyent épouvantées; les Oiseaux qui s'approchent de ces lieux, étonnés de ne point entendre leurs propres ramages, vont chercher des retraites plus tranquilles. Là dans des Bosquets épais, ils découvrent à leurs compagnes leurs peines amoureuses; ou bien perchés sur des branches de Hêtres, ils se livrent des défis harmonieux. Ah! je veux les écouter, & jouir du spectacle charmant de leurs plaisirs & de leurs caresses, Petit ruisseau, suspendez le cours impétueux de vos ondes; taisez-vous zéphirs qui soupirez dans les feuillages, n'interrompez pas leurs concerts amoureux.

Redoublez habitans des hauteurs, redoublez vos chants, & apprenez-les-moi. Ils commencent: une symphonie mélodieuse sort des chênes & des épines, & retentit dans les voûtes des ombrages; toute la contrée n'est que son. Du haut des Hêtres, le Pinçon & la Linotte sifflent d'un gosier clair; les Chardonnerets voltigent çà & là sur les broussailles, contemplent les chardons fleuris, & charment par leur gazouillement agréable & varié comme leur plumage. Le Serin dans des cellules de verdure, soupire ses feux & se plaint à sa compagne. Perché sur un ormeau, le Merle chante sur le ton des flûtes. Il n'y a que le Rossignol, qui par gloire se retire dans des lieux solitaires, cintrés par la touffe épaisse des feuillages: lieux déserts, mais charmans, qu'habite à jamais la douce mélancolie, & où les ombres de la nuit, forcées de céder aux rayons de l'Aurore, semblent s'être concentrées. Là un sombre étang abreuve les Saules nombreux qui l'environnent: le tendre Oiseau se berçant sur leurs branches, varie en mille manieres différentes son ramage, dont retentit toute cette solitude. Tel qu'un

chœur d'inſtrumens, il parcourt ſucceſſivement mille tons ; tantôt il gémit & ſoupire, tantôt il éclate en ſons brillans & rapides. Mais ſi ſa compagne trop curieuſe a perdu ſa liberté dans la cage que l'Oiſeleur, qui l'épioit dans le bois de Tilleuls, a couverte de feuillages perfides, alors ſes accens n'ont plus rien d'enchanteur ; il erre déſolé dans tous les environs ; il appelle ſa chere compagne à travers les Forêts, les Rochers & les précipices, juſqu'à ce qu'enfin, cédant à la douleur, il tombe demi-mort ſur la haye, où chancelant & la tête panchée il demeure ſans mouvement. Là il croit voir autour de lui l'ombre de ſa chere compagne ; il croit voir couler ſon ſang & entendre ſes plaintes. Bien-tôt il recommence ſes chants lugubres, qu'il répete pendant la nuit entiere. Il paroit à chaque ſoupir expirer de douleur ; les collines prochaines, ſenſibles à ſes plaintes touchantes, y répondent par un tendre gémiſſement.

Mais quels ſons triſtes & lamentables ſortent ici pris du creux de ce Chêne antique, & que les Oiſeaux n'ont jamais oſé habiter ! Me trompé-

je, & suis-je dans l'illusion! Ah! j'apperçois une Colombe au plumage changeant qui s'élance tout à coup du trou profond d'une branche, où résonnoit sourdement sa voix. Elle étend ses ailes, & plane vers le vallon; elle s'arrête à l'ombre, & dressant son col elle cherche des matériaux pour se construire un nid, les prend dans son bec, & après avoir regardé tout autour les rapporte dans sa demeure. Habitans des Arbres, de qui tenez-vous l'Art admirable dont vous construisez vos demeures, & qui vous a appris à les garantir de toute insulte? Quel souffle secret porte l'amour & la sollicitude au fond de vos cœurs? C'est par toi, Etre infini, Pere & Souverain de l'Univers, c'est par toi que tout ce qui est bon existe. Ta magnificence éclate dans l'Oiseau qui voltige sur le buisson & sur l'épine, comme dans l'immensité des Cieux; dans l'insecte vil & rampant, comme dans le Chérubin tout brillant de lumiere. Océan sans rivage & sans fond, tout découle, tout émane de toi; toi seul ne reçois rien de rien. Les Mers enflammées des Astres ne sont que les réflets des gouttes de la lumiere

dans

dans le ſein de laquelle tu repoſes. Tu menaces les tempêtes, & les tempêtes ſe taiſent; tu touches les montagnes, & les montagnes ſe diſſipent en fumée; les mugiſſemens de la Mer, lorſque dans ſon courroux elle entr'ouvre ſon ſein, & laiſſe voir le fond de ſes abîmes, ſont autant de Cantiques de ta grandeur & de ta magnificence. Le Tonnerre, porté ſur des ailes de feu, annonce d'une voix formidable ton pouvoir & ta gloire. Les Forêts frémiſſent de reſpect, & répétent en tremblant tes louanges. Des armées de Conſtellations célèbrent par mille chants harmonieux qui ne ſe font entendre qu'à l'eſprit, & étendent d'un Pôle à l'autre ta gloire & ta puiſſance. Mais qui peut compter le nombre de tes merveilles? Qui pourra jamais pénétrer tes profondeurs, ô Etre! ô Créateur! Eſprits finis, quand même vous emprunteriez les ailes des vents, & les traits des éclairs, pour parcourir à travers mille âges du Monde l'abîme immenſe de la Divinité, vous ne feriez pas d'un ſeul point plus rapprochés du principe, à la fin qu'au commencement. Taiſez-vous donc, Lyre trop foible; taiſez-vous,

votre silence exaltera plus dignement le Seigneur.

Un torrent de parfums agréables, que Zéphir rapporte de la Prairie voisine sur ses ailes frémissantes, m'invite à m'y reposer. Viens m'y trouver, favori de Minerve, viens mon fidéle *Hirsel*, toi dont le commerce m'a fait oublier les rigueurs de l'hiver; toi dont les lèvres versent la joie dans mon ame, viens te reposer un moment avec moi; ta présence fera de cette contrée une demeure céleste. Admirons la beauté des Enfans de Flore; jettons-nous dans leurs bras, & moquons-nous de l'homme profâne qui se roule dans la Pourpre. Chante la beauté de la vertu; que les paroles qui couleront de tes lèvres soient pour moi comme les parfums des Roses. C'est ici le séjour favori des Graces; la paix habite ces jardins rustiques; le plaisir y nait au murmure des clairs ruisseaux. Le terrein couvert de Treffle est paré d'une Forêt de fleurs. Un Océan de parfums roule invisiblement ses flots soulevés par les tiédes Zéphirs dans la plaine tranquille des airs. Mille habitans animent l'émail de ces contrées. Ici la Cigogne aux hautes

jambes trouble l'eau, & parmi les Plantes Aquatiques cherche avec empressement sa nourriture. Là le Vaneau saute & crie autour de la tête de l'enfant oisif qui s'approche de son nid, & cherche à l'enlever. L'Oiseau plein d'inquiétude court devant lui, comme s'il ne sçavoit pas voler; il invite ainsi l'enfant à le poursuivre, & l'attire enfin dans la plaine. Des Insectes brillans & innombrables voltigent gaiment autour des roseaux, ou bien courent sous l'herbe parmi des labyrinthes de fleurs dans un ombrage rougeâtre & doré, & croyent errer dans des bois. Des légions éparses d'Abeilles traversent l'air en bourdonnant; elles se jettent sur le Treffle & sur la Fougere fleurie, où se tenant suspendues, elles brillent comme la rosée au clair de Lune; puis elles retournent à leurs habitations que l'homme champêtre leur a bâties de jonc dans un coin du verger. Tels les véritables Philosophes sortent de leurs Cabinets, pour parcourir & visiter les actions & les mœurs des hommes, puis rentrent dans leurs cellules chargés de butin précieux, pour y travailler, & nous livrer le miel de la Science & de

la Sageſſe. Un Lac agite ſes flots au milieu de la Prairie, on y voit une iſle ſortir de l'eau : couronnée d'arbriſſeaux & de hayes, elle paroit détachée du fond & nager contre l'onde. Là brillent dans un agréable déſordre l'Eglantier chargé d'étoiles de feux, le Cormier, le Sureau & les Palmiers qui s'entrelaſſent. Le Chevre-Feuille ſe range près des rameaux des Roſiers ſauvages; les jeunes branches fleuries s'embraſſent comme pour s'échauffer & s'embaumer réciproquement de leur haleine. La Ronce ſe traine lentement dans le Treffle, où croiſant ſes rameaux, elle ſemble tendre autant de filets de verdure. L'Aubépine fleurie s'incline ſur la rive, & ſe mire dans l'onde, où elle regarde avec complaiſance la blancheur vermeille de ſa parure. Objets charmans, objets délicieux qui portez la joie dans le cœur, ah! puiſſe la chaleur que la pluye n'a point encore tempérée depuis que l'hiver s'eſt enfui, puiſſe la chaleur ne pas nuire à la beauté de votre parure, ni tromper les eſpérances du Campagnard! Rafraichis la terre, Ciel bienfaiſant; verſe d'enhaut ta bénédiction ſur elle. La bénédiction

deſcend : portée ſur des nuages, elle va bien-tôt ſe répandre en torrents. Les Zéphirs bruyans la précèdent ; ils agitent le feuillage des arbres, & font ondoyer les bleds comme un tournant d'eau. Le Soleil ſe cache derriere les rideaux d'une vapeur épaiſſe, l'éclat du Ciel diſparoit, le voile des ombres parcourt les vallons & les collines ; la ſurface de l'eau réhauſſée par des cercles argentés qui diſparoiſſent en s'aggrandiſſant, annonce la pluie encore inviſible..... Enfin je la vois qui tombe en abondance, & ſe croiſant comme la trame. A peine l'Aune touffu peut-il me garantir de ces torrents. Le vent ſe roule dans la pluie, la pouſſe devant lui comme une voile de Navire, & convertit l'air chargé de gouttes en une Mer dont les flots ſont agités. Les habitans de l'air, qui du haut des nuées faiſoient retentir la Campagne de leurs chants ; ſe taiſent & ſe cachent dans les bocages. Les Bêtes à laine, couvertes par le toit des branches, ſe rangent en cercle autour du tronc des fouches ; l'air & les champs ſont déſerts ; les ſeules Hyrondelles voltigent par légions à travers la pluie, & con-

templent les Etangs..... Cependant les paupieres qui couvroient l'œil de l'Univers, les obscures vapeurs se dissipent tout à coup ; le théâtre du Ciel se r'ouvre. Je vois des Mers suspendues s'écouler en gouttes & disparoitre des airs ; les Prairies reprennent une face plus riante ; toute la Nature est animée & transportée de joie, comme si le Ciel s'épanchoit sur la terre. Mais de nouveaux nuages s'avancent de l'Occident & interceptent la lumiere ; ils versent des Mers sur les Campagnes qu'ils ont sucées comme des mammelles.

Enfin ces nuages s'épuisent aussi ; une pluie dorée de rayons remplit de nouveau la région des airs. La Couronne azurée des Rochers, couverte des dépouilles des nuages, joue d'une maniere éblouissante avec le Soleil. Les champs brillans & rajeunis, ornés de guirlandes & de panaches transparens, me regardent d'un air riant. Trempe tes pinceaux dans les couleurs de l'Aurore ; peins-moi ce Paysage, ô toi (3), dont les chants éternels ont

(3) M. Haller.

fait des rives de l'Aare un lieu célèbre & sacré ; toi, qui en chantant les Alples, ces colonnes du Ciel, t'es élévé un monument de gloire qui ne périra jamais. Comme ces gouttes semblables aux diamans font étinceler la Prairie panachée ! Quel charme de les voir tomber des buissons colorés & des couronnes fleuries des broussailles. Les Plantes sont rafraichies, & répandent des exhalaisons plus douces. Tout le Ciel n'est que parfum. Les Epis abreuvés élevent gaîment leurs têtes, & semblent remercier le Ciel.

Reverdissez à jamais, Régions délicieuses, reverdissez Forêts & Prairies ; soyez les délices du Peuple qui vous habite ; & si jamais la malice & l'orgueil me bannissent des Châteaux & des Villes, protégez alors mon innocence. Que le Zéphir dans vos retraites me souffle encore souvent, à travers vos fleurs & vos bosquets, le calme & la paix au fond du cœur. Laissez-moi encore adorer & chérir dans votre beauté le Créateur, le Pere de l'Univers qui répand sur vous sa bénédiction, soit qu'il fasse luire le cercle resplendissant du Soleil ; soit qu'il fasse

tomber la rosée & la pluie. Laissez-moi annoncer dans un saint transport ses louanges au chœur des Astres ; & quand, selon sa promesse, le terme de ma vie sera proche, faites que mon dernier repos me soit accordé dans votre sein.

LOIN de nous excuser d'avoir mis dans notre Traduction trop d'exactitude & de fidélité, nous déclarons au contraire, que nous sommes bien fâchés que notre Langue ne nous ait pas fourni des moyens de la rendre encore plus inhérente & plus littérale. Toute Traduction est un voile, & ce voile nous voudrions le rendre aussi transparent que ces vêtemens de l'Isle de Cos, dont parle Anacréon, sur lesquels se régloient tous les Sculpteurs de la Grèce, pour faire sentir & comme toucher le nud à travers les draperies. Rien de plus conforme sans doute à l'esprit de notre Journal, que de conserver autant qu'il dépendra de nous la maniere, la couleur, en un mot, la façon d'imaginer & d'exprimer des Nations Etrangères. Malgré les retranchemens que la timidité de nôtre Idiome nous a mis

dans la néceſſité de faire, quelques-uns de nos Lecteurs pourroient encore nous reprocher la fréquence des Epithétes que nous avons laiſſé ſubſiſter dans notre Traduction; mais ces Epithétes qui nous paroiſſent oiſives, puériles même, & qui en effet ne feroient que charger inutilement & embarraſſer notre Poëſie, ornent infiniment celle de nos voiſins, & en rendent preſque toujours le vers ou plus harmonieux, ou plus pittoreſque. Ne ſçaurions-nous donc étendre nos vûes au-delà des confins de notre Patrie, & prétendrions-nous régler ſur nos mœurs, ſur nos uſages & ſur nos goûts, les goûts, les uſages & les mœurs de toutes les Nations du Monde? Au lieu de condamner des reſſources dont nous avons le malheur d'être privés, ne vaudroit-il pas mieux s'occuper des moyens de nous les approprier? Quant aux détails ſcrupuleux & infinis que M. de Kleiſt met dans ſes Deſcriptions, qui par-là pourroient paroitre minutieuſes & redondantes, nous obſerverons que nos voiſins, d'après les Anciens, regardent avec raiſon ces détails comme l'inſtrument le plus propre de la Poëſie. Il eſt bien étonnant

que ceux de nos Auteurs qui ont traité de la Poësie & de l'imitation, n'en ayent pas plus fortement envisagé le moyen le plus efficace, & que le côté par où la Poësie touche de plus près à la Peinture, leur ait en quelque sorte échappé. A proprement parler, les différences qui se trouvent entre l'Eloquence, l'Histoire, & la Poësie, ne sont que des différences modales & nullement spécifiques. L'Historien & l'Orateur font usage, ainsi que les Poëtes, & des idées & des images. Peignez sur la toile la descente d'Annibal en Italie telle que la décrit Tite-Live, ou retracez dans une Tragédie la peroraison du Discours que Cicéron écrivit en faveur de Milon; pourra-t-on disconvenir que ce ne soient là de véritables imitations? L'imitation est donc propre de l'Eloquence & de l'Histoire, ainsi que de la Poësie. Mais ce qui caractérise essentiellement la Poësie, c'est plus d'énergie dans les passions, plus de pompe & de hardiesse dans les figures, plus de soin dans le choix & dans l'arrangement des paroles, & sur-tout plus d'*évidence* dans les Descriptions. Or pour produire cette évidence, il

faut nécessairement *particulariser* ; nous demandons grace pour ce terme, qui, une fois défini, pourra fixer & étendre nos idées sur l'instrument le plus énergique de l'imitation. *Particulariser*, c'est développer distinctement, & dans le plus grand détail, la forme, la couleur, les mouvemens, les mœurs, le costume & le caractère des êtres qu'on se propose d'imiter ; c'est individualiser non-seulement les objets, mais leurs circonstances & leurs attributs. Ce n'est pas seulement un arbre, c'est un tel arbre ; il est situé ou dans la profondeur d'un vallon sur les bords d'un ruisseau, ou sur le sommet d'une montagne escarpée ; son feuillage s'étend au loin, & les oiseaux s'empressent de l'habiter ; où frappé de la foudre il n'a jamais vû le Rossignol se percher sur ses branches desséchées. Il céde, jeune encore, au souffle du plus léger zéphir, où la main du tems a gravé de longues rides sur son écorce, & depuis des siécles entiers il défie les plus impétueux assauts de l'Aquilon. C'est par ces détails, que faisant disparoître la distance des lieux & des tems, non seulement vous rapprocherez les ob-

jets, mais que vous y attacherez invinciblement l'attention du Lecteur. C'est-là le grand Art d'Homère ; c'est ce qui faisoit dire à Lucien, que les Tableaux de cet homme divin l'emportoient infiniment sur ceux de Parrhasius, de Polygnote & d'Apelle. Virgile même, qui, selon l'observation profonde du sçavant Speroni, semble s'être proposé pour modéle le nerf & la concision de Démosthène, quand Cicéron au contraire paroit avoir imité les détails & l'abondance d'Homère ; Virgile présente de tems en tems des images dont un Peintre lui-même auroit peine à atteindre l'évidence & le coloris. Lisez sa Description de l'Antre, où furent allaités Remus & Romulus. *Dans une Grotte verdoyante consacrée au Dieu Mars, est étendue une Louve ; deux Enfans jumeaux jouent autour de ses mammelles, auxquelles ils sont suspendus ; ils la têtent, sans défiance & sans terreur ; elle recourbant sa tête, caresse alternativement, & léche les membres délicats de ses nourrissons* (4). Nous pourrions citer

(4) Fecerat & viridi fœtam Mavortis in antro
Procubuisse Lupam: geminos huic ubera circùm

une infinité d'autres exemples, mais celui-là nous suffira. Nous croyons que l'objet d'un Journaliste est moins d'instruire le Lecteur que de lui inspirer le desir & de le mettre à portée de s'instruire lui-même : il faut réveiller en lui des idées, & non flatter ou nourrir sa paresse. Celui des Poëtes de notre Nation qui a le plus *particularisé*, c'est l'inimitable la Fontaine ; & à quel dégré d'enchantement & de magie ne seroit pas arrivé ce grand Homme, si sa Langue lui eût fourni plus de ressources ? Car il faut en convenir : ne pouvant ni composer les mots, ni transposer les membres de la phrase, ni décliner les participes, ni entasser les épithétes sans particule conjonctive, ni détruire l'amphibologie qui résulte de l'indétermination de nos (5) relatifs, il nous est bien difficile de *particulariser* avec succès dans notre idiome. Du reste, il faut prendre garde de ne point excéder dans ces détails, dont nous ve-

---

Ludere pendentes pueros, & lambere matrem
Impavidos; illam tereti cervice reflexam
Mulcere alternos, & corpora fingere linguâ.
*Æneid.* 8.

(5) Nos *qui*, nos *ses*.

nons d'observer que dépendent l'énergie & la vivacité des Descriptions. Si peu content de saisir & de colorier les principales faces d'un objet, vous en parcourez tous les points, vous confondrez l'attention du Lecteur ; & en donnant à tous les détails le même dégré d'évidence & de coloris, vous détruirez l'accord général du Tableau dont il ne sera plus possible de saisir la totalité.

Terminons nos réflexions en indiquant les sources du charme & de l'intérêt qui regnent dans le Poëme que nous venons de traduire. Avec quel art M. de Kleist varie ses Descriptions ! Quelle adresse & quel bonheur dans ses contrastes ! Ici pour donner encore plus de saillie & d'effet aux touches fraiches & brillantes dont il peint le Printems, il place à côté l'image triste & lugubre de l'Hiver. Là aux fureurs des Coursiers & des Taureaux que l'amour aiguillonne, il oppose les ardeurs paisibles & innocentes des Oiseaux ; à la voix impétueuse des orages & des torrens, le doux murmure des ruisseaux & du zéphir. S'il cesse un moment de peindre aux sens le spectacle enchanteur de la Nature, c'est pour intéresser

encore davantage en peignant les mouvemens de son cœur ; mouvemens si naturels, si intimement liés aux objets qui les ont fait naitre, qu'il est impossible de ne pas les partager avec lui. Tous ses épisodes sont agréables, & loin de détruire l'unité du sujet, ils l'animent & l'embellissent infiniment. M. de Kleist connoissoit les Anciens, & regardoit la Nature. Que nos Poëtes ne s'y trompent pas : ce n'est qu'à ce prix qu'ils pourront encore nous offrir des choses qui soient tout à la fois neuves & vraies. La Nature, dont les phases, les propriétés, les effets & les rapports sont infinis & conséquemment inépuisables, leur fournira toujours, quand ils la consulteront, de nouvelles idées & des images nouvelles ; & ce n'est que des Anciens qu'ils apprendront à les présenter avec succès, c'est-à-dire, à connoitre & à saisir le point délicat où l'Art & la Nature se réunissent, se tempèrent, se servent & s'embellissent réciproquement.

## II.

*ANTONII Storck Medici Viennensis, & in Nosocomio civico Pazmariano Physici ordinarii Libellus, quo demonstratur Cicutam non solum usu interno tutissimè exhiberi, sed & esse simul remedium valdè utile in multis morbis, qui huc usque curatu impossibiles dicebantur. Vindobonæ, Typis Joannis Thomæ Trattner, 1760.*

» TRAITÉ dans lequel on dé» montre que la Cigüe peut non-seu» lement être prise intérieurement » sans danger, mais qu'elle est en» core un remède très-utile pour la » guérison de plusieurs Maladies, » regardées jusqu'à présent comme » incurables. Par M. *Storck*, Méde» cin ordinaire de l'Hôpital Bour» geois de Vienne &c ».

PARMI le nombre infini de Maladies qui affligent l'espéce humaine, il n'en est que trop auxquelles tout l'Art des Médecins anciens & modernes n'a pû trouver de remédes. La raison,

l'humanité, dit l'Auteur, nous font donc un devoir de chercher sans cesse des moyens de soulager les maux de nos semblables. Peut-être que certaines Plantes, dont nous ignorons les vertus, ou que nous regardons comme dangereuses, nous fourniroient des remédes utiles. C'est le sentiment de M. *Storck*, qui a reconnu que la *Cigüe* est très-propre à dissoudre les Schires invétérés, & à guérir les Cancers. La modestie avec laquelle l'Auteur expose sa découverte mérite de la confiance. » Je n'aspire pas, dit-il, à la vaine » gloire de l'invention, & je serai bien » payé de mes peines, si j'ai pû pro- » curer à l'humanité un secours de » plus ».

M. Storck commence son Traité par la Description de la Plante, & du remède qu'il propose ; de-là il passe aux divers cas dans lesquels il en fait l'application, & il termine son Ouvrage par quelques réflexions.

Il ne manque pas d'autorités sur l'usage de la Cigüe prise intérieurement. Pline écrit, qu'il a vû plusieurs personnes manger les feuilles de cette Plante

te impunément. Ray parle d'un Médecin nommé *Baulle*, qui ordonnoit un scrupule de Cigüe dans les fiévres malignes & les fiévres quartes, & qui préferoit ce remède à tous les Diaphorétiques. Reneaume (*Renealmus*), Observat. 3 & 4, dit : qu'il faisoit prendre un scrupule ou une demi-drachme de racine de Cigüe en substance, pour dissoudre les Schires du foie, de la rate & du pancréas, & qu'il en donnoit une drachme, & même jusqu'à deux en infusion.

Malgré ces autorités, l'horreur que le nom seul de la Cigüe est capable d'inspirer, demandoit que l'on fît extérieurement des essais de ses propriétés, avant que de la hazarder intérieurement. C'est le parti prudent qu'a pris M. Storck : il en a fait des emplâtres qui lui ont très-bien réussi sur des Goutes, des Rhumatismes, des Schires & d'autres tumeurs. Ce Médecin ne s'en est pas tenu là. Après avoir essayé sur un jeune Chien l'usage intérieur de la Cigüe pendant trois jours, & avoir reconnu, que loin de produire aucun mauvais effet, elle ne fai-

foit que rendre cet animal plus vif, & lui procurer un plus grand appetit, il en a fait enfin l'essai sur lui-même. Il en prit d'abord un grain, & ensuite un bon gobelet, en observant une rigoureuse diéte. Il continua d'en prendre cette dose pendant huit jours, sans aucun accident; il lui parut au contraire que la Cigüe le rendoit plus agile & plus fort, qu'elle facilitoit la mémoire, excitoit l'appetit, & provoquoit le sommeil. Ce succès l'enhardit à doubler la dose, & il s'en trouva également bien. Rassûré par sa propre expérience, il crut pouvoir l'éprouver sur d'autres, & le même succès a justifié sa tentative. M. Storck soupçonne, que toute sa force du poison réside dans la racine de cette Plante, & il appuye sa conjecture sur sa propre expérience. Il suça un jour de la liqueur qui sort de cette racine, coupée par tranches, & qui ressemble assez à un lait amer & âcre. Il sentit de vives douleurs à sa langue qui s'enfla, & il perdit l'usage de la parole; mais il la recouvra peu à peu en frottant la partie affectée avec du jus de citron. Nous remarque-

rons ici sur la malignité que M. Storck attribue au suc de la racine, qu'il rapporte lui-même le témoignage d'un Médecin dont nous venons de parler, lequel ordonnoit une demi-drachme de la substance même de la racine ; nous laissons à M. Storck à concilier cette autorité avec sa propre expérience. Pour tirer de ce reméde tout le fruit possible, M. Storck en a fait des Pillules, qui ont eu le plus grand succès dans la cure de différentes Maladies qui avoient opiniâtrement résisté à tous les remédes ordinaires. On en trouve dans l'Ouvrage un ample détail ; & ce qui doit inspirer de la confiance, c'est que plusieurs de ses opérations ont été faites sous les yeux de M. le Baron de Wan-Swieten, qui a été convaincu de l'efficacité du nouveau reméde.

Des expériences & des observations de M. Storck, il résulte, que l'on peut, au moyen d'un feu lent, rendre le suc de la Cigüe un reméde salutaire, & propre à tous les tempéramens, & le faire prendre, en une dose assez forte, aux personnes de tout âge & de tout sexe. Il y a d'autant moins de danger,

qu'il ne trouble aucune des fonctions naturelles, qu'il agit d'une maniere insensible, & ne provoque ni les selles, ni le vomissement, ni les urines, ni les sueurs. Il est très-efficace pour la guérison des Schires, des Cancers, & d'autres Tumeurs & Ulcères, qu'il a la propriété de résoudre, ou d'amener à une suppuration bénigne ; il est aussi très-propre à résoudre les cataractes qui ne sont point encore invétérées, ou du moins il en arrète le progrès ; souvent même il rétablit la vûe. Ces différentes propriétés sont justifiées par les expériences qu'on peut voir dans le Livre.

L'Auteur ajoûte quelques avis fort sages dans la pratique, & qui sans doute paroitront tels aux personnes de l'Art. Il finit son Ouvrage par une invitation aux Médecins, dictée par le même principe de modestie & d'humanité, qui semble l'avoir guidé dans ses recherches. « Je prie, dit-il, les Médecins d'essayer mon reméde dans les » cas que j'indique ; je les conjure » en même tems de se dégager de tous » préjugés, & de n'y chercher que le

» plus grand bien de l'humanité. Si dans » l'usage qu'ils en feront, il arrivoit » quelque fâcheux accident, il con- » vient d'examiner avec attention, si » cet accident provient de la violence » du mal, de la faute du malade ou de » ceux qui en prennent soin, ou du » remède même : car on ne doit pas » rejetter légerement un remède com- » me pernicieux ou inutile. S'ils en » connoissent de meilleurs, je serois » bien fâché qu'ils les négligeassent en » faveur de celui que j'annonce. »

La découverte de M. Storck, si elle est aussi constante qu'elle le paroit, doit nous mettre en garde contre beaucoup d'autres préjugés, qui ne subsistent que par leur ancienneté, & qui retardent les progrès des Arts. La Nature n'a rien fait d'absolument mauvais ou inutile : beaucoup de ses Productions, que l'opinion fait regarder comme telles, fourniroient à l'homme des secours salutaires, si on les examinoit avec soin. L'Antimoine qui fut proscrit par un Arrêt du Parlement, il n'y a qu'un siécle, est devenu aujourd'hui un des remédes les plus universels. Le Su-

blimé Corrosif, le plus redoutable de tous les poisons, est employé avec succès dans des maladies très-graves. On pourroit citer encore d'autres exemples semblables dans la pratique de la Médecine. Les observations de M. Storck, en dissipant un préjugé, nous laissent un problême à résoudre. Il ne sera plus possible de croire, que Socrates ait été empoisonné avec du jus de Cigüe. Nous croyons que le Docteur *Méad* avoit déjà agité cette Question dans son Traité des Poisons, & qu'il a prétendu que c'étoit de l'Opium, & non de la Cigüe qu'on avoit fait boire au plus sage des hommes ; mais'est une discussion que nous laissons faire à ceux qui voudront s'en occuper, & qui peut être fort curieuse. Il y a deux sortes de Cigüek : que n'a pas distinguées ici M. Storck. c'est la Cigüe Aquatique qui est regardée, comme un poison dangereux.

## III.

*BIBLIOTHEK der Schœnen Wissenschaften und der Freyen Künste fünften Bandes erstes Stück. Leipzig, verlegts Johann Gottfried Dik, 1759.*

» BIBLIOTHÉQUE des Belles-Lettres & des Beaux-Arts. Premiere » Partie du Tome cinquiéme. A » Leipzig, chez Jean-Geofroi Dik, » 1759.

Rien n'est plus avantageux aux progrès des Arts & des Belles-Lettres, que de bonnes Critiques sur les Ouvrages nouveaux, où on apprécie leur valeur, & où l'on distribue de justes éloges au Génie. Ces Critiques servent à former le goût des jeunes gens, & réduisent heureusement au silence, sinon tous les Ecrivains destitués de talens, au moins ceux qui ont assez de pudeur & de bonne foi pour se rendre justice. Les Allemands ont un grand nombre de bons Journaux sur tous les genres de Sciences. Pour ceux qui concernent

cernent les Beaux-Arts & les Belles-Lettres, il n'y en a point de plus estimé que la *Bibliothéque des Belles-Lettres & des Beaux-Arts*. On en donne tous les trois mois un Volume, précédé d'un Discours sur une partie de l'Eloquence, de la Poësie, ou de la Peinture. Tels sont un Traité *sur la Tragédie*; un autre *sur la Source & les Rapports des Beaux-Arts & des Sciences; des Réflexions sur le sublime & le naïf;* enfin *les Réflexions sur les Ouvrages de l'Art*, qui précédent le Tome cinquiéme, & dont nous donnons ici la Traduction.

Avant que de prononcer sur le mérite d'une Statue ou d'un Tableau, distinguez premierement ce qui vient de la main d'avec ce que la tête produit, & gardez-vous bien de confondre le travail avec le génie. Le soigné, le fini, le léché ne supposent nullement le talent; & à travers les négligences, on peut montrer un talent supérieur. Il en est à peu près d'une Figure qu'un Peintre ou un Sculpteur aura travaillée avec un soin extrême, comme d'un Livre écrit avec une pureté recherchée. Le mé-

rite d'un Ecrivain ne consiste point à polir & à châtier son style ; de même une Figure bien finie, bien léchée ne prouve point la supériorité de l'Artiste. Toutes ces minuties, tous ces détails indiqués & prononcés dans une Figure peuvent très-bien être comparés à ces moyens multipliés à l'infini & sans nécessité dans certains Livres qu'on ne lit guères, & qu'on ne devroit pas lire du tout. Il ne faudra donc pas vous extasier à la vûe des feuilles de Laurier dont *Bernin* a couronné les Figures d'Apollon & de Daphné : ce ne sera donc pas à la perfection du travail que vous connoitrez l'Antique, & que vous parviendrez à le distinguer d'avec le Moderne.

Observez si l'Auteur de l'Ouvrage que vous avez sous les yeux, a pensé lui-même, ou s'il n'a fait que copier; s'il a connu le but essentiel de l'Art, c'est-à-dire, le *Beau*, ou s'il a simplement dessiné d'après les formes vulgaires & communes; enfin, s'il a travaillé comme un homme, ou s'il n'a fait que jouer comme un enfant.

On peut faire des Livres, des Statues & des Tableaux, sans penser beau

coup. Ainsi un Peintre, avec la seule connoissance de la partie méchanique de son Art, pourra faire une Vierge passable, comme un Ecrivain exercé pourra faire un Traité que mille personnes trouveront admirable. C'est dans les sujets souvent répétés, & surtout dans les inventions qui lui sont propres, que l'Artiste peut faire connoitre qu'il pense. Comme un seul trait suffit pour changer la conformation du visage, de même une seule pensée exprimée par l'attitude d'un seul membre peut donner à l'objet une toute autre forme, & prouver le mérite de l'Artiste. Platon, dans l'Ecole d'Athènes de *Raphaël*, ne fait que remuer le doigt, & en dit assez; tandis que les Figures de *Zucchari* disent peu avec toutes leurs contorsions. Il est infiniment plus difficile d'indiquer beaucoup avec peu, que peu avec beaucoup. Un esprit juste & vrai préfère toujours les moyens les plus simples, & en employe le moins qu'il peut; de sorte que sur une seule Figure, vous pourrez juger de la capacité d'un Maître. Mais exiger de la plûpart des Artistes qu'ils représentent un événement, une grande action dans

une ou deux Figures ſeulement, deſſinées en grand, c'eſt exiger d'un jeune Ecrivain qui s'eſſaye, qu'il compoſe un Ouvrage très-court de ſon propre fonds. On ne ſe jette dans les compoſitions étendues, que pour cacher ſa foibleſſe. Voilà pourquoi les Commençans, & tous les jeunes Artiſtes livrés à eux-mêmes, aiment mieux s'engager dans de grandes compoſitions, que d'achever & de finir une ſeule Figure. C'eſt le peu qui fait plus ou moins la différence entre les Artiſtes ; l'homme penſant, & bien organiſé, a pour objet le *peu* le moins perceptible : c'eſt aux ames obtuſes & groſſières à multiplier les moyens, & à les rendre palpables. L'Artiſte, à qui il ſuffit de plaire aux perſonnes ſenſibles & éclairées, pourra ſe montrer grand dans une ſeule Figure, ainſi que profond & varié dans des Sujets connus & répétés. Je parle ici comme par la bouche de l'Antiquité ; tout ce que j'avance, les Ouvrages des Anciens nous l'enſeignent : on écriroit & on deſſineroit comme eux, ſi l'on méditoit profondément & leurs Ecrits & leurs Figures.

C'eſt particulierement dans le meu

ton & dans la lèvre inférieure qu'éclate la fierté répandue sur le visage d'*Apollon* ; sa colère est exprimée par le gonflement de ses narines, & le dédain par l'ouverture de sa bouche : mais, malgré ces *ressentimens*, sa beauté reste sans mêlange & pure comme le Soleil, dont il est l'image. Dans le *Laocoon*, vous voyez les sentimens de la tristesse, de la douleur & de l'indignation rendus par le seul gonflement du nez ; on croit même voir la compassion paternelle nager dans ses yeux comme une vapeur trouble.

Toutes ces beautés sont renfermées dans une seule expression, comme une Image est renfermée dans un seul mot d'Homère ; mais pour les trouver ces beautés, il faut les sentir & les connoître. Soyez bien persuadé que le but & des Artistes & des Philosophes anciens, étoit d'indiquer beaucoup avec peu. Aussi l'esprit des Anciens est-il profondément enseveli dans leurs Ouvrages ; au lieu qu'il en est de la plûpart des Modernes, comme de ces Marchands ruinés qui étalent tout ce qu'ils ont de marchandise. Homère, en nous représentant tous les Dieux qui

se levent de leurs siéges, lorsqu'Apollon paroit au milieu d'eux, donne d'Apollon une image bien plus sublime que Callimaque avec tout son chant rempli de détails & d'érudition. S'il est un préjugé utile, c'est incontestablement la conviction de ce que je dis ici. Approchez-vous avec cette conviction des Ouvrages de l'Antiquité ; espérez y trouver beaucoup, alors vous chercherez beaucoup. Mais pour observer avec fruit, il faut avoir l'esprit tranquille & calme. Autrement les beautés infinies & profondes qui reposent dans *le peu* vous échapperont nécessairement. C'est comme si vous faisiez une lecture à la hâte du simple & grand Xenophon.

J'oppose aux pensées originales, la copie servile & non pas l'imitation : car lorsque l'imitation est ingénieuse, elle peut prendre une autre nature & acquérir une sorte d'originalité. Le *Dominiquin*, ce Peintre de la tendresse, a choisi pour modéles les Têtes de l'*Alexandre* qui est à Florence, & de la *Niobé* qui est à Rome : ( il est aisé de reconnoitre l'*Alexandre* dans son *Saint-Jean* de Saint André *della Valle* à Ro-

fie, & la Niobé dans le Tableau du Trésor de Saint Janvier à Naples); mais il s'en faut bien que les Têtes soient exactement les mêmes. On trouve sur des Pierres & sur des Médailles quantité de Figures, dont *le Poussin* a fait usage dans ses Tableaux. *Le Salomon*, dans son *Jugement*, est *le Jupiter* gravé sur des Médailles Macédoniennes; mais il en est des imitations de ce grand Homme, comme de ces Fleurs transplantées qui se montrent bien différentes de ce qu'elles étoient dans leur premier terroir.

Copier sans penser, c'est prendre une Vierge du *Maratte*, avec un *Saint Joseph* du *Barroche*, & en composer un tout. Tels sont la plûpart des Tableaux d'Autels à Rome; telle étoit la façon d'opérer du célébre *Masucci*, mort depuis peu dans cette Capitale. J'appelle encore *copier*, ne travailler que d'après certaines formules, sans sçavoir soi-même qu'on ne pense pas. C'est ainsi qu'a travaillé un certain Artiste en peignant pour un Prince les Nôces de *Psyché*. Sa Psyché pouvoit également passer pour une Reine de Saba. La plûpart des dernieres grandes Statues qui ont

été placées dans l'Eglise de Saint Pierre de Rome, sont encore de cette nature. Qui en a vû une, les a toutes vûes.

La seconde chose que vous observerez dans les Ouvrages de Peinture & de Sculpture, doit être la *Beauté*. L'objet le plus sublime de l'Art, pour les hommes qui pensent, c'est l'homme, ou seulement sa superficie & son extérieur, aussi difficile à saisir pour l'Artiste, que son intérieur l'est pour le Philosophe. Mais ce qu'il y a de plus difficile, c'est précisément ce qui ne le paroit pas, c'est la Beauté; parce qu'à proprement parler, elle ne se calcule ni ne se mesure pas. De-là vient que la connoissance des proportions du tout, que la Science des os & des muscles est beaucoup moins difficile & beaucoup plus générale que la connoissance du *Beau*; & quand même le *Beau* pourroit être fixé par une notion générale, chose qu'on desire & qu'on cherche tant, encore cela ne serviroit-il de rien à celui à qui la Nature a refusé le tact. Le *Beau* consiste dans la variété réduite à l'unité. C'est-là la Pierre Philosophale que les Artistes doivent cher-

cher, mais que peu d'entre eux ont le bonheur de trouver. Pour entendre ce peu de mots, il faut avoir fait de longues & profondes méditations : personne ne vous en donnera l'intelligence ; ne l'attendez que de vous-même. La ligne qui décrit le *Beau* est elliptique ; l'unité & une variation continuelle s'y trouvent tout à la fois. Le compas ne sçauroit la décrire, & elle change sa direction dans tous ses points. Cela est aisé à dire, mais difficile à comprendre. Les Anciens la connoissoient cette ligne ; on l'apperçoit dans tous leurs Ouvrages, depuis l'homme jusqu'aux vases. Comme il n'y a rien de circulaire dans l'homme, de même vous ne verrez jamais le profil d'aucun vase antique former un demi-cercle.

Si l'on exigeoit de moi que je donnasse de la Beauté une notion qui tombât sous les sens, chose très-difficile, je ne balancerois pas, au défaut des Ouvrages parfaits de l'Antiquité, de la former d'après des parties prises séparément des plus beaux hommes qui se trouveroient dans le lieu même où j'écrirois. Or comme cela deviendroit inutile dans une Dissertation que j'a-

dresse à mes Compatriotes, qui ne sçauroient avoir sous les yeux les formes dont je me servirois, il faudroit me contenter, si je voulois dogmatiser, d'indiquer négativement les notions de la Beauté; & faute de tems, je serois obligé de me restreindre au visage.

La forme de la véritable Beauté n'a point de parties interrompues; c'est sur cet axiôme que se fonde le profil des têtes antiques de jeunesse. Ce profil ne tient rien de la régle & n'a rien de phantastique; mais il faut avouer qu'il se trouve rarement dans la Nature, & plus encore sous un ciel rude, que dans un beau climat. Il consiste dans un doux affaissement ou plutôt dans la pente insensible de la ligne qui aboutit du front jusqu'au nez. Cette ligne est tellement le partage propre de la beauté, qu'un visage qui vûen face paroîtra beau, perdra d'autant plus étant vû de côté, que son profil s'écartera davantage de la pente insensible de cette ligne. *Le Bernin*, ce corrupteur de l'art, n'a fait nul cas de cette ligne, parce qu'il ne la trouvoit pas dans la nature commune, qui seule étoit son objet. Il s'ensuit encore de cet axiôme

que ni les joues ni le menton interrompus par de petits creux n'ont point le caractère de la véritable beauté. La *Venus Medicis* n'est donc pas une beauté sublime, puisqu'elle a un pareil menton ; & je suis persuadé qu'elle a été prise sur quelque jolie personne, ainsi que deux autres *Venus* qu'on voit dans le Jardin Farnese, qui très-certainement sont des portraits.

Dans le caractère de la véritable Beauté, les parties élevées ne sont point obtuses, & les parties ceintrées ne sont point découpées. L'os frontal est superbement élevé, & le menton est tout-à-fait ceintré : c'est pourquoi les meilleurs Artistes de l'Antiquité ont donné à la partie sur laquelle sont posés les sourcils une forme aiguë. Ce n'est que dans la décadence des Arts & dans la corruption des tems modernes que cette partie a été émoussée & arrondie, & qu'on a donné généralement au menton une forme beaucoup trop petite. Le fameux *Antinous*, ainsi nommé faussement, n'est donc pas du beau siécle de l'art, non plus que la *Venus* de *Medicis*, puisqu'il a l'os frontal émoussé. Ceci ne regarde en général

que l'essentiel de la Beauté, c'est-à-dire, *la forme* du visage. Les traits & les charmes qui animent & relevent cette *forme* sont la *Grace* dont je parlerai ailleurs. Mais je m'apperçois que j'excéde les bornes que je me suis prescrites : je ne prétends pas écrire ici un systême sur la Beauté, quand même je le pourrois.

Une figure virile a sa beauté comme celle d'un jeune homme ; mais comme en toutes choses les variétés d'unité sont plus difficiles que la variété proprement dite, il s'ensuit qu'il est de la plus grande difficulté de dessiner en grand une belle figure de jeune homme, j'entends dans le plus haut degré possible de perfection. Ce que j'avance ici ne regarde que la tête. Prenez le visage de la plus belle figure dans les tableaux modernes, vous connoitrez presque toujours une personne qui sera plus belle : j'en juge d'après Florence & Rome, où sont les plus beaux Tableaux.

Si jamais Artiste a été doué personnellement de la Beauté, du sentiment pour le *Beau*, de l'esprit & de la connoissance de l'Antique, ç'a été sans

contredit *Raphael*, & cependant ses beautés sont au-dessous du beau dans la Nature. Je connois des personnes plus belles encore que son incomparable Vierge dans le Palais de *Pitti* à Florence, & qu'*Alcibiade* dans son Ecole d'Athènes. La Vierge du *Correge* n'est donc pas une idée sublime, non plus que celle du *Maratte* dans la Gallerie de Dresde, soit dit, sans préjudicier aux beautés originales qui se trouvent dans la Nuit du premier. La célèbre *Venus* du *Titien*, dans le Tribunal de Florence, est formée d'après la nature commune. Les Têtes des petites Figures de l'*Albane* paroissent belles; mais passer du petit au grand, c'est comme si, après avoir appris l'art de la Navigation dans les Livres, on vouloit se charger de la conduite d'un Vaisseau sur l'Océan. Le *Poussin* qui a étudié l'Antiquité beaucoup plus & beaucoup mieux que ses prédécesseurs, s'est connu; aussi ne s'est-il jamais hasardé dans le grand.

Les Grecs semblent avoir fait de belles Figures, de même qu'on tourne un pot. Presque toutes les médailles de leurs Etats libres présentent des Têtes, dont les formes sont

d'une perfection infiniment supérieure à tout ce que nous connoissons dans la Nature. Cette beauté consiste dans la ligne qui forme le profil. Est-il donc si difficile de trouver le trait de cette ligne? Pourquoi dans tous les Livres de Médailles s'en est-on écarté? Raphaël qui se plaignoit de ne trouver dans la Nature aucune beauté pour sa Galathée, n'auroit-il pas pû trouver la beauté qu'il cherchoit dans les meilleures Médailles de Syracuse? car les plus belles Statues, excepté le *Laocoon*, n'étoient pas découvertes de son tems. La perfection de ces Statues est suprême; on ne sçauroit aller plus loin. Je souhaite que mon Lecteur puisse voir la Tête du beau Génie de la ville *Borghese*, la *Niobé* & ses Filles, figures dont rien n'égale la sublime beauté. Hors de Rome, il faut recourir aux empreintes & aux pierres gravées. Deux des plus belles Têtes de jeunesse, sont la *Minerve*, maintenant à Wien, & un jeune *Hercule* dans le Cabinet de M. de Stoch à Florence. Que celui qui n'a pas appris à connoitre les meilleurs Ouvrages de l'Antiquité, ne s'imagine pas sçavoir ce qui est véritablement beau.

Sans cette connoissance, nos notions formées sur notre penchant, sur notre goût particulier, seront frustes, imparfaites. Quant aux beautés de nos Maîtres modernes, je ne peux rien citer de plus parfait qu'une Danseuse Grecque, grande comme Nature, à demi-figure, peinte en Pastel sur bois, par M. *Mengs*, à Paris, pour M. le Marquis de *Croismare*.

Il est très-certain que la connoissance de la véritable beauté peut servir de règle dans le jugement des Ouvrages de l'art; la preuve en est dans les pierres modernes travaillées avec le plus grand soin d'après les Pierres gravées Antiques. M. *Natter* a entrepris de copier la Tête de la *Minerve* dont nous venons de parler; mais il s'en faut bien qu'il ait saisi la beauté des formes. Le nez est trop fort d'un cheveu, le menton est trop applati, & la bouche est mal-faite. Il en est de même des autres imitations dans ce genre. Si les Maîtres ne réussissent pas, que doit-on espérer des Elèves, & que peut-on se promettre des compositions libres & arbitraires? Je ne prétends pas par-là faire entendre que même la simple

imitation des Têtes antiques soit impossible ; mais il faut bien cependant que les Artistes qui les copient manquent par quelque endroit. Du reste, le Livre de M. *Natter* n'annonce pas des grandes connoissances, même dans le genre où il s'est exercé ; ce que je prouverai plus amplement ailleurs.

C'est à cause de l'extrême beauté qui caracterise les Ouvrages des Anciens, & de la difficulté d'y atteindre, qu'il y a si peu de Médailles Grecques des meilleurs tems supposées. Une Médaille moderne qu'on donneroit pour avoir été frappée dans les Etats Libres de la Grèce, seroit aisément découverte & reconnue en la confrontant avec une véritable. Dans les Médailles Impériales, il a été beaucoup plus aisé de tromper.

Quant à ce qui regarde l'exécution d'un Ouvrage de l'Art, considéré dans un sens plus restreint, louez le soin avec lequel il sera travaillé ; mais n'estimez que le génie. La main du Maître se reconnoît dans les écrits à l'expression nette & vigoureuse des pensées : dans une Statue ou dans un Tableau, à la liberté & à la sûreté de la main.

Jettez les yeux sur la *Transfiguration* de Jesus-Christ par Raphael, vous verrez dans les figures du Christ, de saint Pierre & des Apôtres, lesquelles sont à droite, les traits sûrs & libres du grand Artiste; tandis que dans quelques figures à gauche qui sont de *Jule Romain*, vous ne trouverez que des traits adoucis & peinés.

N'admirez jamais l'extrême fini, ni le luisant d'une Statue ou d'un Tableau: ces petites qualités n'ont rien de commun avec le génie. L'*Apollon* du *Bernin* est aussi fini que l'*Apollon* qui est au *Belvedere*, & le *Trèvisan* a fait une Vierge qui est peinte avec encore plus de soin que celle du *Corrège*. Si la force des bras & l'application font le mérite des Arts, l'Antiquité n'a rien de supérieur à nous.

Ce n'est pas au *poli* & au *fini* des figures gravées en creux par les Anciens que le célèbre Marquis Maffei a observé qu'on reconnoitroit en quoi le travail d'un ancien Artiste se distingue dans l'art de graver les pierres, d'avec le travail des Modernes. Nos grands Maîtres ont porté le *poli* aussi loin que les Anciens; mais le *poli* est à l'exécu-

tion ce qu'eſt au viſage une peau fine qui ſeule ne le rend pas beau.

Je ne prétends pas par-là, que le *poli* ne contribue infiniment à la beauté d'une Statue, quoi qu'à dire vrai, les Anciens ſoient parvenus à exécuter & à finir une Statue ſimplement avec le cizeau, comme il eſt aiſé de s'en convaincre par le *Laocoon*. La propreté du pinceau eſt pareillement un mérite de plus dans un Tableau; il faut cependant la diſtinguer du fonds des teintes. Une Statue dont la ſurface reſſembleroit à une écorce d'arbre, ſeroit auſſi déſagréable qu'un Tableau exécuté à coups de broſſe. Il faut compoſer avec feu & terminer avec flegme. Ce que je dis ici ne regarde que les Ouvrages, dont le principal & preſque l'unique mérite conſiſte dans le ſoin; tels que les Ouvrages du *Bernin* & de toute ſon Ecole, en fait de Sculpture, & ceux de *Denner*, de *Scybold*, &c. en fait de Peinture.

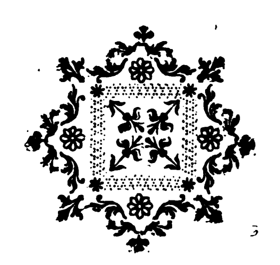
C'eſt par ces Obſervations que j'ai cru devoir commencer, ô mon Lecteur, pour vous frayer un chemin à la connoiſſance des arts: car c'eſt toujours l'agréable & le brillant qui d'a-

bord attire & fixe nos regards, & qui font les hommes qui ne s'arrêtent pas à l'écorce des choses ?

Depuis que je suis à Rome, j'ai la douleur de voir de jeunes Voyageurs, conduits par des guides aveugles, voltiger sans réflexion & avec une légéreté incroyable sur les Chefs-d'œuvres des Arts. Je me réserve de donner sur cela une instruction raisonnée.

NOUS ne prétendons pas garantir tous les jugemens qui sont ici portés par l'Auteur des Observations que nous venons de traduire. C'est à ceux des Artistes & des Amateurs, qui, ayant reçu de la Nature des sens heureusement conformés, ont beaucoup vû & beaucoup comparé; qui se sont demandé compte de leurs sensations, & en ont pénétré la source; qui ont saisi les rapports & les différences qui se trouvent entre les Arts imitateurs, ainsi que les divers moyens dont ils se servent pour arriver à l'effet; qui sçavent jusqu'à quel point il faut s'éloigner de la Nature, pour l'embellir en l'imitant; qui connoissent enfin les

d'instruire les autres, ne veulent que s'instruire eux-mêmes, & se bornent à perfectionner les facultés critiques de leur ame: s'ils réfléchissent sur les conditions qu'exige M. *Vinckelman*, pour qu'un Ouvrage soit véritablement estimable, ils ne seront plus surpris de voir tant de Tableaux, & si peu de Peintres; tant de Vers, & si peu de Poëtes; si peu d'Auteurs; & tant de Livres.



# ANGLETERRE.

## I.

*THE Chemical Works of* Gaspard Neumann, *M. D. Professor of Chemistry at Berlin. F. R. S. &c. Abridged and Methodised, with large additions, containing the later discoveries and improvements made in Chemistry and the arts depending thereon. By* William Lewis, *M. B. and F. R. S, London.* Johnston.

» LES Œuvres Chymiques de » *Gaspar Neumann*, abrégées & » mises en ordre, avec des Notes, » où l'on rend compte des nouvel- » les Découvertes qui ont été faites » dans la Chymie, & dans les Arts » qui en dépendent. Par *Guillaume* » *Lewis*. A Londres, chez Johns- » ton, *in*-4°.

SI le Livre de M. *Neumann* n'étoit que traduit, ce ne seroit pas ici le lieu d'en parler; mais M. *Lewis* est dans

le cas de quelques anciens Commentateurs, dont les Notes méritent autant d'attention du Lecteur que le Texte même. M. Neumann étoit Profeſſeur de Chymie à Berlin. Il avoit voyagé dans les différentes parties de l'Europe aux dépens du Roi de Pruſſe, pour ſe perfectionner dans cet Art, qui demande plus que tout autre, qu'on aille examiner ſur les lieux mêmes les différens produits de la Nature & de l'Art, & obſerver les différences & les altérations que les corps naturels reçoivent des circonſtances locales. M. Neumann à ſon retour fit des Cours de Chymie pour les Etudians qui étoient alors à Berlin : les grandes lumieres de ce Profeſſeur, & ſur-tout la loi qu'il s'impoſa, de ne s'attacher à aucun ſyſtême particulier, rendirent ſes Cours très-importans, & y attirerent beaucoup d'Auditeurs. M. *Zimmermann*, un de ſes Diſciples, a fait un Recueil de ſes Leçons, auxquelles il a joint quelques Notes, & il a fait imprimer le tout en Allemand en 1740. Mais une ſemblable compilation ne pouvoit être que très-imparfaite : c'eſt pourquoi on préfère l'Edition de Neumann qu'on
aſſûre

assûre être faite d'après ses propres Manuscrits, à Zullichau, lieu de sa naissance. Celle-ci a pour titre : *Chymie Médicinale, expérimentale & raisonnée de Gaspar Neumann, &c. 2 Volumes* in-4°.

Cette derniere Edition n'est pourtant qu'un abrégé d'une autre beaucoup plus étendue, en sept Tomes *in-quarto*, faite dans le même endroit. Quelque considérable que soit une pareille réduction, il y reste encore un grand nombre de répétitions qui peuvent être nécessaires, lorsqu'on explique dans une Ecole, mais très-fastidieuses dans un Livre. On y trouve beaucoup de détails, quelquefois puériles & ennuyeux : au sujet du Thé, par exemple, il employe plusieurs pages à décrire l'appareil dont se servent les Dames en Allemagne & en Angleterre, lorsqu'elles préparent cette boisson, dont tout l'art consiste à faire infuser une herbe de la Chine dans de l'eau chaude.

M. Lewis, ayant trouvé dans ce volumineux Ouvrage d'excellentes observations, a cru rendre service à ceux de ses compatriotes qui s'appliquent à la Chymie, en le leur traduisant en An-

glois. Il a changé l'ordre des Matieres, qui, dans M. Neumann, occasionne un déplacement peu naturel de choses dont les propriétés se ressemblent. Ainsi, par exemple, M. Neumann ayant suivi l'ancienne division des solides & des fluides, est obligé de traiter dans une partie des Esprits volatils, tandis qu'il renvoye à une autre les sels, dont ces Esprits ne sont qu'une dissolution dans l'eau commune. M. Lewis commence par le Regne Minéral, qui comprend cinq Sections. Dans la premiere, il traite des *Pierres* & des *Terres* qu'il divise en *Cristallines*, *Calcaires*, *Gypseuses*, *Argilleuses* & *Talqueuses*. Les Pierres Christallines sont fort dures, & tirent du feu de l'acier. Après avoir été calcinées, & ensuite jettées subitement dans l'eau froide, elles deviennent friables; mais, soit qu'elles soient calcinées, soit qu'elles soient dans leur état naturel, elles ne se disolvent pas dans les acides. M. N. appelle Calcaires celles qui se réduisent par le feu en chaux vive & se dissolvent aisément dans les acides nitreux & marins, & dans les acides végétaux, soit calcinées, soit dans leur état naturel. Il nomme *Gypseuses* celles

qui se réduisent, à un feu modéré, en une chaux insipide, laquelle forme avec de l'eau une pâte tenace, mais dont la ténacité se détruit par une calcination plus forte. Ces Pierres, dans leur état naturel, ne se dissolvent pas dans les acides, mais y deviennent solubles & semblables à la chaux vive, lorsqu'on les calcine avec contact immédiat du feu. Il appelle *Argilleuses* celles qui font avec l'eau une pâte tenace ou une espéce de pierre molle, qui deviennent dures au feu, & sur lesquelles il n'y a que les acides minéraux concentrés qui ayent quelque pouvoir. Enfin les Pierres *Talqueuses* sont des substances molles qui ne se calcinent presque pas, & sur lesquelles les acides n'ont aucun pouvoir.

Cette division, qui est plutôt un systême méthodique qu'un simple arrangement de matières, à quelque ressemblance avec la méthode du célèbre M. *Rouelle*. Ce n'est pas le seul endroit où M. Lewis paroit avoir adopté ses idées; il ne le cite cependant qu'au sujet de l'inflammation des huiles, matiere sur laquelle le Chymiste François a porté une grande lumiere. Il seroit à souhaiter

il traite des Gommes, des Résines, des huiles essentielles, des huiles par expression, des sels essentiels, de la fermentation. Il est à remarquer, qu'il place le Camphre dans un article séparé, ne se doutant pas que c'est une huile essentielle tirée d'un Arbre (1) de la famille des Lauriers. Ensuite se trouve l'analyse de plusieurs Plantes usuelles. Il y a un grand nombre de Sections dans le Regne Animal, où l'on donne une analyse exacte & détaillée des produits des substances animales par le feu; ensuite des os, des cornes, des cheveux, des poils, des plumes, de la peau, du fiel, du lait, des parties terreuses, charnües, gélatineuses, huileuses, odoriférantes & excrémentitielles des animaux. Nous ne nous arrêterons pas sur la partie de cet Ouvrage qui appartient à M. Neumann, dont les travaux sont déjà assez connus en France; nous nous contenterons de dire, que cet habile Professeur paroît s'être appliqué à la Chymie avec une

(1) On tire aussi du Camphre de beaucoup d'autres substances.

Cette diviſion, qui eſt ſi utile dans l'Hiſtoire Naturelle, eſt d'ailleurs celle dont l'eſprit eſt naturellement frappé. Un arrangement de corps naturels doit toujours être relatif à l'uſage auquel on veut les appliquer. Le Fleuriſte arrange ſes Plantes ſelon la beauté & la couleurs des Fleurs; l'Herboriſte, qui ne ſonge ſeulement qu'à les diſtinguer, remarque la forme générale, l'enſemble de l'individu; le Médecin ſe contente de les claſſer ſelon leurs vertus médicinales: il ſera bien permis à un Chymiſte de les appeller nitreuſes, acides, aqueuſes, alkalines, aromatiques, ſuivant les principes qu'il a découverts par ſon travail dans chacune d'elles.

M. Lewis traite, dans ſa ſeconde Section du Regne minéral, des corps métalliques : il met la Platine parmi les métaux parfaits, & le Mercure dans le rang des demi-métaux. Dans le reſte du Regne minéral, il eſt parlé des acides minéraux, avec leurs différentes combinaiſons; du *Borax* & de l'*Ambre*, qu'il appelle ſels irréguliers; des ſubſtances bitumineuſes, & enfin de l'eau. Dans le Regne Végétal,

moires sont connus en France, & l'on y a remarqué que M. *Scheffer*, sçavant Suédois, qui a aussi travaillé sur la Platine, différoit en plusieurs choses de M. Lewis. M. Scheffer, entre autres, prétend que, quoique ce nouveau métal soit très-difficile à fondre seul, on n'a qu'a jetter un peu d'Arsenic sur la Platine qui est au feu, pour la rendre fluide à l'instant. M. Lewis réfute les expériences de M. Scheffer, par des expériences plus multipliées & plus exactes. » J'ai traité, dit-il, la Platine & » l'Arsenic de plusieurs manières, avec » & sans phlogistique, au feu le plus » violent que j'ai pû avoir, sans ja- » mais observer que ce mélange de- » vint fluide. Il y avoit ordinairement » une tendance à la fusion, à sa sur- » face qui paroissoit en partie écla- » tante, lisse & unie; mais l'intérieur » se trouvoit toujours n'être autre chose » que les grains solides de la Platine. » Le peu de métal que possédoit M. » Scheffer l'a sans doute empêché de » remarquer, que la fusion dont il » parle n'étoit qu'apparente & super- » ficielle ».

Le cuivre jaune est d'un usage très-

fréquent en Angleterre ; c'est un composé de cuivre & de Zinc. M. Lewis remarque à ce sujet, qu'un peu de Zinc polit le cuivre ; que lorsqu'il se trouve un douziéme de ce demi métal, alors le cuivre incline vers le jaune ; que cette couleur augmente de plus en plus, jusqu'à ce que le mêlange du Zinc soit de la moitié du poids du cuivre ; & que si on augmente au-delà la quantité du zinc, le composé redeviendra pâle dans les mêmes gradations, & enfin tout blanc. M. Lewis, ayant fait aussi beaucoup d'expériences snr les Métaux composés, a trouvé qu'il y en a peu dont la gravité spécifique réponde à la gravité spécifique moyenne des ingrédiens ; mais que la plûpart ont une gravité spécifique moindre que la moyenne. Le mêlange de cuivre & d'étain est le seul dont la gravité spécifique excede celle du plus pesant de ces deux Métaux.

Il résulte de ces observations, que la proposition d'*Archiméde*, & les Tables calculées sur les Mémoires de l'Acad. de Péterfbourg, d'après le même principe, pour déterminer la proportion de deux Métaux dans un mixte donné, par des expériences d'hydrostatique, ne sont pas

auſſi vrayes & auſſi exactes qu'on l'a cru jusqu'à préſent.

On avoit répandu le bruit il y a quelques années, qu'un Chirurgien François avoit trouvé le moyen de diſſoudre ſans danger des balles de plomb, logées dans différentes parties du corps humain. Quelque contraire que fût cette opération aux principes connus de la Chymie, elle engagea cependant M. Lewis à faire quelques expériences relatives à la diſſolution de ce métal ; il trouva que du Mercure imprégné de biſmuth, d'un quart, d'un huitiéme, ou d'un douziéme de ſon poids, diſſolvoit des maſſes de plomb à une douce chaleur, ſans l'agitation, la diviſion, la trituration ou le feu violent qui ſont néceſſaires pour unir le plomb avec le Mercure pur.

M. Lewis fait une diſtinction qui paroit ſubtile, mais qui eſt juſte entre la *puiſſance*, l'*activité* & la *force* des acides. L'acide vitriolique eſt le plus puiſſant de tous, parce qu'il les ſépare des ſels alkalins, ſoit fixes, ſoit volatils, & des terres ſolubles dans les acides, pour ſe joindre lui-même à ces alkalis ou à ces terres. Il eſt moins ac-

tif, où il agit plus languissamment & plus difficilement sur la plûpart des corps, que ne fait l'acide nitreux ou marin. Dans son état concentré, c'est le plus fort des acides, parce qu'il contient une plus grande quantité d'acide pur en proportion du phlegme. Quelque diminuée que soit sa force, il est toujours le plus puissant; en devenant moins fort, son activité s'augmente quelquefois. Les acides végétaux peuvent devenir plus forts que l'acide du sel marin; mais ce dernier est toujours plus puissant qu'eux, parce qu'il en dégage les alkalis & les terres.

L'Editeur des Œuvres de M. Neumann, ne s'est pas contenté d'abréger ses Leçons Chymiques; il a fouillé dans tous les autres Ecrits de ce Professeur qui consistent dans des Mémoires envoyés à l'Académie de Berlin, à la Société Royale de Londres, & aux Ephémérides d'Allemagne. Pour donner une idée générale des Commentaires de Monsieur Lewis, nous croyons qu'on peut les comparer à ceux de Monsieur *Baron* sur la Chymie de *Lemery*. Ils sont faits les uns & les autres sur le même plan, & exécutés avec le même soin.

D...

## II.

*SELECT Collection of Epitaphs. London, 1758.* in-12.

» RECUEIL d'Epitaphes choisies.
» A Londres.

C'EST ici une de ces Compilations Littéraires, qui n'ont d'autre mérite que celui de réunir des Piéces du même genre, ordinairement dispersées dans un grand nombre de Volumes. Ces Recueils seroient agréables & commodes, s'ils étoient toujours rédigés avec goût, & si les bonnes choses qu'on y consigne n'étoient trop souvent étouffées sous le nombre des choses insipides & triviales. Nous ne tirerons du Livre que nous annonçons que deux ou trois Epitaphes assez piquantes pour plaire par elles-mêmes, & qui suffiront d'ailleurs pour donner une idée du goût des Anglois dans ce genre de composition.

LES Epitaphes étoient autrefois des

monumens de l'eſtime & de la reconnoiſſance publiques. Les Inſcriptions que la Société faiſoit graver ſur le Tombeau des Grands Hommes qui l'avoient honorée ou ſervie par leurs vertus & leurs talens, étoient un hommage précieux qui éterniſoit la mémoire des bons citoyens, & encourageoient à les imiter toutes les ames ſenſibles à la gloire. A Lacédémone on n'accordoit des Epitaphes qu'à ceux qui avoient perdu la vie au ſervice de la République. Aujourd'hui les Epitaphes ont bien dégénéré de la dignité de leur premiere inſtitution; elles ne ſont plus guères que des monumens de faſte & de vanité, ou des Jeux d'Eſprit. La plûpart de nos Epitaphes ſont des Epigrammes ou des Satyres. Les Anglois, qui, par la nature de leur Gouvernement, ont conſervé des mœurs plus graves, ſont plus attentifs à conſacrer par une inſcription honorable la mémoire des hommes diſtingués dans quelque genre. Tel Ecrivain Anglois, qui ſouvent a manqué de pain pendant ſa vie, obtient un Tombeau après ſa mort, & les meilleurs Poëtes ſe diſ-

putent l'honneur de lui faire une Épitaphe pompeuſe. Parmi nous, on ne ſçait point ſeulement où repoſent les cendres d'un Monteſquieu, d'un Fontenelle, & leurs Epitaphes ne ſe trouvent que dans les Livres.

Dryden, qui a paſſé toute ſa vie dans l'indigence, a été honoré d'un Tombeau, où on lit pour Epitaphe ce ſeul mot, *DRYDEN*; comme les Italiens ont mis ſur la Tombe de leur plus grand Poëte Epique, *Oſſa Torquati Taſſi.*

Les Epitaphes joignent ordinairement à l'éloge du mort une réflexion morale pour l'inſtruction des vivans: telles ſont la plûpart des Epitaphes anciennes, & telle eſt à Londres celle de Newton.

*Iſaacum Newton,*
*Quem Immortalem*
*Teſtantur Tempus, Natura, Cœlum,*
*Mortalem Hoc Marmor*
*Fatetur.*

Si l'on voit quelques Epitaphes inſ-

pirées par l'amitié ou par l'eſtime & la reconnoiſſance publiques, on en voit beaucoup qui ont été érigées par la flatterie à la vanité & à l'orgueil. Nous citerons comme un modéle de ce genre cette Inſcription qu'on lit à Veniſe :

*Johanni Magio*
PUERO INCOMPARABILI
*Qui ob Imperîtiam Obſtetricis*
*Ex Utero Statim Tranſlatus*
*Eſt Ad Tumulum. Die 21. Dec.*
M. D. XXXII.

*A Jean Magius, Enfant incomparable, qui par la mal-adreſſe de la Sage-Femme, paſſa du ſein de ſa mere au tombeau, &c.*

Un grand nombre de Poëtes ont fait eux-mêmes leurs Epitaphes. Tout le monde connoit celles de la Fontaine, de Regnier, &c. Jovianus Pontanus fit ces quatre Vers pour être gravés ſur ſon Tombeau : ils préſentent un Tableau ſimple & terrible.

*Servire ſuperbis Dominis,*
*Ferre jugum ſuperſtitionis,*
*Quos habes caros ſepelire,*
*Condimenta vitæ ſunt.*

Nous placerons ici une idée ingénieuſe & très-philoſophique d'un de nos meilleurs Ecrivains. *Il ſeroit à ſouhaiter*, dit M. Marmontel, *que chacun fît ſon Epitaphe de bonne heure ; qu'il la fît la plus flatteuſe qu'il eſt poſſible, & qu'il employât toute ſa vie à la mériter.*

Les Anglois ont, comme nous, beaucoup d'Epitaphes Epigrammatiques. En général, des Satyres contre des morts ont toujours un côté odieux ; il y a cependant des vices qu'il faut pourſuivre juſques au-delà du Tombeau, & des méchans dont il faut flétrir le nom & la mémoire.

Le Docteur Arbuthnot, Médecin de la Reine Anne, ami de Pope & de Swifft, qui compoſa de concert avec ces deux célèbres Poëtes la Satyre plaiſante de *Martinus Scriblerus*, qui a écrit un Ouvrage profond *ſur les effets*

*de l'air*, & un Traité ſçavant *ſur les poids & les meſures des anciens Romains*, a fait l'Epitaphe ſuivante pour un ſcélérat nommé *Chartres*, qui, après avoir fait une fortune immenſe par des voies honteuſes, fut condamné dans un âge très-avancé à être pendu pour viol, crime qu'il n'étoit plus en état de commettre.

*Ici continue de pourrir le corps de François Chartres, qui, malgré l'âge & les infirmités, perſiſta avec une conſtance inébranlable dans la pratique de tous les vices, excepté la prodigalité & l'hypocriſie. Son avarice inſatiable le préſerva du premier, & ſon extrême impudence du ſecond. Il ne fut pas plus extraordinaire par la continuité imperturbable de ſa méchanceté, que par les richeſſes énormes qu'il amaſſa. Car ſans profeſſion, ſans commerce, ſans emploi, ſans pouvoir rendre de ſervices qu'on daignât acheter, il acquit, ou plutôt il ſe créa une fortune de Miniſtre* (Miniſterial). *Il fut le ſeul de ſon tems qui pût tromper, ſans prendre même le maſque de l'honnêteté. Il conſerva ſa premiere baſſeſſe au milieu de ſes tréſors; & après avoir*

*mérité le gibet par les crimes qu'il commettoit tous les jours, il subit cet infâme supplice pour un crime qu'il ne pouvoit plus commettre. O Lecteur indigné! ne crois pas que la vie de ce scélérat soit inutile au monde. La Providence a permis ses forfaits, pour donner aux siécles à venir une preuve sensible & un exemple frappant du peu de valeur que les grandes richesses ont aux yeux de Dieu, puisqu'il les accorde aux plus vils des hommes.*

Cette Epitaphe est écrite dans l'original en style lapidaire, & les oreilles Angloises y trouvent une harmonie sensible qui rend ce style vraiment poëtique. Une mesure égale & des désinences uniformes ne constituent pas la Poësie : c'est l'oreille seule qui juge de l'harmonie, & du nombre de cette sorte de Vers ; mais ils ne sont pas moins assujettis à des régles méchaniques, quoique ces régles ne soient point fixées. Un Anglois a fait il n'y a pas longtems un Poëme sur la Résurrection, qui a eu beaucoup de succès, quoique écrit dans ce genre de Poësie. Si un Auteur François avoit essayé une semblable nouveauté, on se seroit moqué de son ou-

vrage, avant que de le lire, & il auroit vû s'élever contre lui tous ces petits Critiques à vûe courte, qui, comme les enfans, s'effrayent de tout ce qu'ils voyent pour la premiere fois.

Il y a dans le Recueil dont nous parlons beaucoup d'Epitaphes naïves & plaisantes, mais que nous n'osons traduire, parce que l'Epigramme tient à des finesses d'expression, dont nous n'avons point d'équivalens, ou à des traits de mœurs particuliers aux Anglois. On ne pourroit pas les faire entendre sans commentaire; mais *la plaisanterie expliquée cesse d'être plaisanterie*, dit M. de Voltaire, *& tout Commentateur de bons mots est un sot.* Nous essayerons cependant de faire connoitre une Epitaphe faite par le célèbre *Prior*, qui de Garçon Cabaretier, devint Ambassadeur, & dut son élévation à son talent pour la Poësie. Cette Epitaphe, outre le mérite de la Poësie, est très-piquante par la peinture d'un caractère qui ne sera pas étranger à nos mœurs. Comme il nous seroit impossible de transporter dans notre Traduction l'élégante précision, & la naïveté ingé-

nieuse de l'original, nous rapporterons l'Anglois, en faveur de ceux qui entendent cette Langue.

*Interred Beneath this Marble stone*
*Lie sauntring* Jack *and idle* Joan
*While rolling three score years and one,*
*Did round this globe their courses run;*
*If human things went ill or well;*
*If changing empires rese or fell;*
*The morning past, and evening came,*
*And found this couple stil the same,*
*They Walk'd and eat; good folks! What Then?*
*Why Then They Walk'd and eat again.*
*They soundly slept the night away;*
*They did just nothing all the day;*
*And having buried children four,*
*Would not take pains to try for more;*
*Non sister either had, nor brother;*

*They ſeem'd juſt tally'd for each other.*
*Their morals and œconomy*
*Moſt perfectly the made agree*
*Each virtue kept its proper bound,*
*Nor treſpaſs'd on the other's ground.*
*Nor fame nor cenſure they regarded;*
*They neither puniſh'd nor rewarded.*
*He cared not what the footman did,*
*Her maids she nor praiſe nor chid:*
*So every ſervant took his courſe,*
*And bad at firſt they all grew worſe* (1).

. . . . . . . . . . . . . . .

*No man's defects ſought they to know,*
*So never made themſelves a foe.*
*No man's good deeds did they commend,*
*So never raiſed themſelves a freind,*
*Nor cheriſh'd their relations poor,*

---

(1) Nous ſupprimons ici quelques Vers qui allongent la Piéce ſans la rendre plus piquante.

» louerent jamais les bonnes actions de
» personne, & par-là ne s'acquirent
» aucun ami. Ils ne secoururent point
» leurs parens dans l'indigence, pour
» ne pas diminuer leurs revenus; ils ne
» firent rétablir ni leur grange ni leur
» maison, de crainte d'obliger leurs
» héritiers futurs. Ils n'accrurent ni ne
» dissipèrent leurs biens; ils ne vécu-
» rent ni dans la disette ni dans l'a-
» bondance.

. . . . . . . . . . . . . .

» Ainsi ni bons ni mauvais, ni fous
» ni sages, ils ne voulurent jamais rece-
» voir d'instruction, ni ne purent en
» donner. Sans amour, sans haine;
» sans plaisir & sans crainte, ils me-
» nèrent une sorte de... je ne sçais
» quoi. Ils ne connurent ni les desirs,
» ni les soins, ni les ris, ni les pleurs,
» & moururent enfin comme ils avoient
» vêcu ».

Nous terminerons cet Article par l'Inscription Latine qu'on lit dans l'Eglise de Westminster sur le Tombeau du Duc de Buckingham :

*Pro Rege sæpè, pro Patriâ semper*
*Pugnavi.*

*Dubius*,

*Dubius, non improbus vixi;*

*Incertus morior, non perturbatus;*

*Christum veneror;*

*In Deo solo confido.*

*Ens entium miserere mei.*

Nous nous garderons bien de rechercher dans quel esprit a été composée cette Epitaphe, dont l'intention est au moins équivoque : nous observons seulement que les sentimens qu'elle exprime sont fort éloignés de cette foi humble & mêlée d'une juste terreur, que la Religion doit exciter dans l'ame d'un Chrétien expirant.

## III.

*DESCRIPTION of the Ceremonies used in Marriage by every Nation in the Known World. London 1759.*

» DESCRIPTION des Cérémonies
» pratiquées dans les Mariages de
» toutes les Nations connues ».

Il y a quelques années qu'on publia à Paris une Compilation de cette na-

ture, sous le titre de : *Coup-d'œil Anglois sur les Cérémonies du Mariage*, & ce *Coup-d'œil*, prétendu *Anglois*, nous paroit avoir servi de modéle à l'Ouvrage vraiment Anglois, dont nous allons faire l'Extrait. C'est un Tableau intéressant & curieux que celui des différens usages observés dans les Mariages chez tant de Nations différentes. Le Mariage est un des Actes les plus importans dans toutes les Sociétés ; il intéresse également le bonheur de tous les membres en particulier, & la tranquillité de tous en général. Aussi, quoique les passions de chaque individu tendissent à laisser à cet engagement la plus grande liberté, on l'a vû presque toujours soumis à des Loix sévères, à des formes solèmnelles, & consacré par le sceau de la Religion, chez les Peuples même Idolâtres & Barbares.

L'Extrait que nous allons donner n'est point susceptible de discussion : nous nous contenterons de saisir & de rapprocher les traits les plus piquans de ce Tableau confus ; & nous ne suivrons pas plus d'ordre dans cet Abrégé, que l'Auteur n'en a mis dans l'Ouvrage.

Les Juifs ne sçauroient se dispenser

du Mariage. Un homme qui n'est pas marié à vingt ans, est regardé comme un libertin. On n'est pas censé avoir obéi à la Loi Divine, jusqu'à ce qu'on ait un fils & une fille. La pluralité des femmes est permise chez les Juifs Orientaux, mais point du tout chez ceux qui demeurent en Allemagne. Ceux d'Italie peuvent prendre une seconde femme, lorsque la premiere est stérile. Les Juifs épousent souvent des filles extrêmement jeunes qui ont le droit de rompre le Contrat, jusqu'à ce qu'elles ayent atteint l'âge de douze ans & un jour. Les freres autrefois épousoient les Veuves; cette coutume est aujourd'hui moins usitée en Allemagne & en Italie.

Après avoir parlé des Juifs, notre Auteur passe aux Chrétiens Catholiques. Il remarque combien les dispositions qu'ordonne aux jeunes Mariés l'esprit du Christianisme, c'est-à-dire, la modestie, l'humilité, la piété sont opposées à cette gayeté peu mesurée, à ce luxe, à ces idées de volupté même, dont on est tout rempli les premiers jours du Mariage.

A Venise, on se marie sans s'être jamais vû. Le futur Epoux est obligé de se promener tous les soirs devant les fenêtres de sa Maîtresse, ayant à la main un Collier de Perles dont il doit lui faire un présent. En Espagne, les filles peuvent se marier malgré leurs parens : elles n'ont pour cela qu'à faire avertir un Prêtre de leur dessein. Ce Prêtre les met dans un Couvent; & si après quelque tems elles persistent dans leur résolution, les parens sont obligés de recevoir les gendres que leurs filles ont choisis.

Aux Isles Caraïbes, les Sauvages sont jaloux à l'excès; ils égorgent leurs femmes sur le moindre soupçon. Elles y sont tellement esclaves, qu'elles n'ont pas même la permission de manger en présence de leurs maris.

Les habitans de la Louisiane ne s'engagent à rien dans le Mariage, qui ne subsiste que jusqu'à ce que quelque dispute interrompe la tranquillité du ménage; alors on se quitte comme on s'étoit pris, sans cérémonie. Quand un de ces Sauvages quitte son habitation ordinaire, il loue pour le tems de son

voyage une compagne qu'il abandonne à son retour. Les *Canadiens*, qui se destinent à la guerre, ne se marient qu'à l'âge de trente ans, ou environ ; s'ils le faisoient plutôt, ils seroient regardés comme efféminés, & peu propres au métier qu'ils ont choisi. Ils ont observé qu'une chasteté continuelle occasionne des vapeurs, de la mélancolie, des douleurs ; c'est pour cette raison que les jeunes Guerriers sont obligés d'aller toutes les semaines à la recherche de quelque avanture galante : mais ils ne font l'amour que la nuit, le jour ne leur paroit pas propre à une semblable occupation. Un nouveau Marié n'habite avec sa femme que six mois après les nôces ; les Loix lui permettent cependant de jouir de tous ses droits quatre jours après le Mariage : mais cette grande modération est, selon lui, une preuve de l'affection & de l'estime réelles qu'il a pour sa nouvelle Epouse. Il y en a d'ailleurs qui veulent faire voir par cette retenue, que dans leurs Mariages ils n'ont eu pour but que l'honneur de l'alliance.

Dans une partie du *Mexique*, la Ma-

tiée est obligée d'avoir constamment les yeux fixés sur le nouvel Epoux pendant la cérémonie du Mariage, qui sans cela seroit absolument nul. Dans une autre Province du même Empire, c'étoit l'homme qu'on enlevoit, comme pour marquer la répugnance qu'il devoit avoir à embrasser un état qui demande tant de soins & d'embarras.

Le crime contre Nature est très-fréquent dans la Californie; ceux qui se destinent à cet infâme emploi, sont encore plus misérables que les filles de mauvaise vie parmi nous. Ils sont obligés de demander l'aumône pour vivre, & lorsqu'un d'entre eux vient à mourir, son frere, s'il en a, est obligé de lui succéder. Cette pratique abominable est assez commune dans toute l'Amérique Septentrionale.

Les Habitans de *Nicaraga* permettent à leurs femmes de choisir des substituts à leurs maris, dans certains jours de fête. Autrefois les jeunes Braziliens n'avoient droit de se choisir une femme, qu'après avoir donné la mort à un ennemi. La Polygamie est en estime parmi eux. Lorsqu'un enfant vient au monde,

le pere se met au lit, & affecte toute la foiblesse & les indispositions d'une femme accouchée. Dès qu'une fille est propre au Mariage, les parens font une fête qui l'annonce. Dans la *Caribane*, elles sont alors enfermées l'espace de deux ans, n'ayant pas la permission de se couper les cheveux pendant ce tems-là. Celles de *Darien* reçoivent alors le tablier, & n'ont plus le droit de paroître en public.

Les *Bramins* des premieres Castes, sont obligés de choisir des filles qui n'ayent pas encore atteint l'âge de puberté. Un ruban qu'on appelle *Jali*, & que le jeune homme attache autour du col de sa Maîtresse, forme parmi eux toute la cérémonie du Mariage. Il arrive quelquefois qu'un Amant, sûr de posséder bientôt l'objet de ses vœux, ayant le ruban à la main, dans le tems qu'il va s'en servir pour acquérir un droit irrévocable sur sa Maîtresse, est arrêté tout d'un coup par le Pere, qui sur quelque mécontentement subit, détruit toutes ses espérances. Lorsqu'un Bramin épouse une personne d'une Caste inférieure, sa race est maudite; & il

n'a plus l'espérance d'entrer dans le Ciel, que lorsqu'il n'y aura plus de sa postérité sur la terre. Quand il est connu publiquement qu'une femme a manqué de fidélité à son mari, la maison est censée impure, & les autres Bramins n'y entrent point, & y mangent encore moins, jusqu'à ce qu'elle soit purifiée ; après quoi l'aventure n'est plus une disgrace pour le Mari. Le Christianisme n'a pû encore bannir la Polygamie du Congo. Les Négres Chrétiens s'y marient à l'épreuve, comme les *Quojas*.

Les Chinois portent le deuil trois jours avant le Mariage ; on se garde bien dans ces occasions d'en faire des complimens aux parens, à qui ce changement d'état de leurs enfans paroit être pour eux un avertissement de songer à la mort. On y donne toujours des présens au pere de la Fille, & c'est ce qui a fait croire à tant de Voyageurs qu'on achetoit les femmes à la Chine. Lorsqu'un Chinois se marie, plusieurs Prêtres vont à la rencontre de la future Epouse, en lui présentant des plaques d'or en forme de croissant, &

faisant en même tems des voeux pour qu'elle n'imite point la légereté & l'inconstance de la Planète dont ces Plaques portent la figure. Quand une Princesse du Sang Impérial doit se marier, on cherche douze jeunes gens les plus beaux, les mieux faits, les plus vigoureux qui soient dans toute la Chine ; la Princesse se trouve cachée dans un appartement où l'on amène ces douze beaux garçons. Là elle les examine à son aise, & après une mûre délibération, elle en nomme deux, & l'Empereur en choisit un pour son Epoux. Il y a dans ce grand Empire une Confrérie, dont la premiere régle défend aux Maris d'inquiéter aucunement les galans de leurs femmes, & de refuser l'entrée de leur maison aux plus grands libertins du Pays.

Dans l'Isle de Ceylan, dès qu'un homme épouse une femme, elle est commune à tous ses freres. Le divorce y est commun ; mais il est singulier que les mésalliances chez des Peuples Barbares soient sévèrement punies. Une femme qui y épouseroit un homme d'une famille au-dessous de la sienne, seroit condamnée à mort.

En

1 Les Mages autorisoient l'inceste parmi les Prêtres de la Perse. Le Docteur *Prideaux*, qui a écrit une excellente Histoire des Juifs & d'autres bons Ouvrages, nous apprend qu'en Perse les personnes nées d'une mere mariée à son propre fils, étoient censées les plus dignes des grades & des honneurs du sacerdoce. Ce Vers de Lucrèce le prouve aussi.

*Nam Magus ex matre & nato gignatur oportet.*

Au *Japon*, le Mariage entre personnes dont l'âge differe considérablement n'est point permis. Les anciens Romains avoient une Loi qui défendoit à ceux qui avoient atteint soixante ans de se marier. Ils regardoient comme une tyrannie contraire à l'humanité & au but de la Société, de mettre une jeune personne dans les bras d'un Vieillard qui ne peut la faire jouir ni des plaisirs ni des fruits du Mariage : c'est en effet le supplice qu'avoit inventé le Tyran Mezence :

*Mortua quin etiam jungebat corpora vivis.*
*Suppliciii genus.*

Lorsque les Japonois se marient, ils se présentent devant un Autel, sur lequel est placée la figure d'une tête de chien, emblême de la fidélité qu'ils vont se jurer ; ils tiennent chacun un flambeau à la main, & après quelques prieres prononcées par un Bonze, l'Amant allume son flambeau au flambeau de sa Maîtresse, & alors ils sont époux. La nouvelle Mariée jette dans un feu de joie tous les jouets d'enfans dont elle s'amusoit jusqu'alors ; & on lui présente une quenouille & du lin, pour lui faire connoitre le genre d'occupations de son nouvel état. Certainement de toutes les cérémonies décrites dans ce Livre, cette derniere me paroit être, philosophiquement parlant, celle qui est la mieux entendue, & le symbole le plus caractéristique du Mariage. La torche dont se servoient les Grecs & les Romains dans ces occasions, ressemble aux flambeaux des Japonois ; on présentoit la quenouille aux femmes Romaines, comme à celles du Japon ; & si dans ce dernier Pays on jette au feu les jouets dont on s'étoit amusé jusqu'alors, les Romaines

jettoient des noisettes aux enfans, pour notifier qu'ils renonçoient à l'avenir à tout amusement puérile.

Les *Thraces* pratiquoient dans leurs Mariages une cérémonie barbare. Les nouveaux Epoux s'imprimoient, avec un fer chaud, sur le front l'un de l'autre des caractères qui devenoient le sceau indélébile de leur union.

Les *Chrétiens Grecs* font consister la cérémonie principale du Mariage dans l'échange mutuel de deux anneaux. Les Grecs avantagent leur fille aînée : elle a ordinairement la moitié de tout le bien, l'autre moitié devant être partagée entre les autres enfans. A Athènes on fait l'amour par un tiers, & c'est ordinairement quelque parent de la Demoiselle en qui l'Amant a de la confiance : car pour lui, ainsi que le Vénitien, il ne voit sa femme pour la premiere fois que le jour de ses nôces. Le divorce avec la permission de se remarier est très-commun chez eux ; ce qui les dédommage en quelque sorte de la Polygamie, dont ils se voyent privés par les Loix de leur Religion, & dont jouissent autour d'eux les Mahomé-

tans, auxquels ils ſont ſoumis.

Une femme Turque jouiſſant de ſes droits qui conſiſtent à être admiſe une fois la ſemaine au lit de ſon Epoux, n'eſt nullement jalouſe de ſes rivales: ſi on vient à l'oublier, elle peut s'attendre à cet honneur la ſemaine ſuivante; faute de quoi elle peut même faire un procès à ſon mari. L'adultère eſt ſévèrement puni chez les Turcs; mais lorſqu'il n'y a de témoin que le mari, la femme qui ſe déclare innocente eſt toujours crue.

La principale cérémonie en uſage chez les *Hottentots*, eſt aſſez dégoûtante. Un Prêtre arroſe de ſon urine tour-à-tour l'Amant & la Maîtreſſe, qui ſe trouvent dans deux cercles ſéparés; c'eſt une eau ſainte que les nouveaux Mariés reçoivent avec une dévotion extraordinaire.

L'Angleterre eſt le ſeul Pays du monde où l'on avertit dans les papiers publics lorſqu'on veut ſe marier. On y marque ſon âge, ſa figure, ſa fortune, ſa profeſſion ou ſon état; & l'on fait mention des qualités qu'on demande dans la perſonne que l'on de-

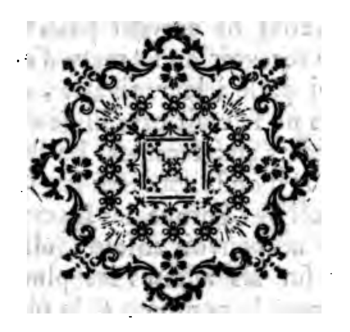
Il n'y a presque pas de semaine qu'on ne voye de pareils avertissemens dans les Gazettes. Comme on ne fait guères aujourd'hui que des Mariages de convenance, cette coutume n'est pas aussi absurde qu'elle paroit extraordinaire. Quand on n'a pas de passion dans le cœur, on cherche ordinairement une personne dont l'âge, la fortune & la naissance répondent à son état, à ses vûes, à son goût. Or en spécifiant dans les Affiches les qualités qu'on desire dans une femme, on trouve commodément les moyens de l'assortir, & on s'épargne la peine de faire l'amour en régle, ce qui est une occupation assez ennuyeuse pour la plûpart des Anglois.

On trouve dans tous les Livres, où l'on rend compte des mœurs Angloises; un détail des inconvéniens que produisoit ici la liberté que la Loi accordoit de contracter des Mariages clandestins. Cette Loi est abrogée depuis quelques années. La permission de se marier dans le *Fleet*, (qui est un quartier de Londres), sans dispense & sans publication de bans, ne subsiste

plus ; & si l'on accorde encore quelques dispenses de publication de bans, il faut que les plus proches parens les demandent eux-mêmes. Aujourd'hui les jeunes Irlandois vigoureux & bienfaits ne trouvent plus autant d'occasions de faire fortune à Londres, & les Femmes-de-Chambre n'espèrent plus d'y devenir Duchesses.

L'Auteur de cet Ouvrage l'adresse aux Dames Angloises. Il rend pourtant un hommage aux Dames Françoises, qu'elles ne doivent pas être fâchées de recevoir de la main d'un Anglois qui parle à leurs rivales, & qui d'ailleurs ne se croit pas obligé de dire des douceurs aux femmes. En France, que tout le monde convient être le Pays le plus poli de l'Europe, les Dames ont, dit-il, » un pouvoir absolu ; elles in» fluent sur les affaires les plus im» portantes ; la première & la plus in» téressante occupation des hommes est » de leur plaire ; leurs suffrages font la » réputation des Auteurs, & fixent les » jugemens du Public. C'est pour cela » que dans les choses de goût & d'élé» gance, la France doit faire la Loi

» à tout le reste de l'Europe ». Il faut que les Anglois fassent bien peu de cas de ce qu'ils appellent *Goût* & *Elégance*, pour que leurs Ecrivains nous accordent aussi généralement, & avec aussi peu d'efforts, la supériorité dans cette partie de la belle Littérature qui suppose le plus de perfection & de délicatesse dans le sentiment du beau.



# ITALIE.

## I.

*MISCELLANEA Philosophico-Mathematica Societatis Privatæ Taurinensis. Augustæ Taurinorum* 1759, in-4°. *e Typographia Regia.*

» MÉLANGES Philosophiques & Mathématiques d'une Société Particuliere de Turin. A Turin, 1759, » *in*-4°. de l'Imprimerie Royale.

CET Ouvrage est dû à une Société de Sçavans liés entre eux par l'amour des Sciences, Société qui est sous la protection de S. A. R. le Duc de Savoye, à qui ce premier Volume, contenant leurs premices de leurs travaux, est dédié. Les Membres qui la composent, ou du moins ceux qui nous sont connus par les Piéces renfermées dans ce Recueil, sont MM. le Chevalier *Saluce*, *de la Grange*, *Cigna*, *Allioni*, *Bertrandi*, *Gaber*, & le Chevalier *Daviet de Foncenex*. Nous aurons occasion de faire connoître le genre de travail auquel chacun d'eux est attaché.

Ce Recueil de Piéces Mathématiques & Physiques est divisé en deux parties. La premiere contient les recherches faites en commun par plusieurs Associés ; & nous remarquerons cependant que ce sont ordinairement MM. le Chevalier Saluce, de la Grange & Cigna qui ont ainsi travaillé de concert. La seconde partie renferme les Mémoires particuliers de chacun des Membres de cette Société. Nous allons extraire de l'une & de l'autre quelques morceaux les plus remarquables.

Le premier regarde un Problême proposé aux Physiciens par *Bellini*. Ce Naturaliste, à qui l'on doit de curieuses observations sur le développement du Poulet dans l'œuf, avoit demandé par quel méchanisme la cicatricule, qui, même dans un œuf couvé, occupe la surface du jaune, passe au-dedans, & se place vers le centre lorsqu'il est durci. Nos sçavans Physiciens furent frappés de la singularité de ce fait ; mais avant que de tenter de l'expliquer, ils songerent sagement à le constater. Le succès de cette vérification a été le même que celui de la fameuse Dent d'or, venue à un Enfant, sujet de tant de

[illegible]

belles & sçavantes Dissertations, & qui se trouva, après un examen attentif, n'être qu'une adroite supercherie. Il en est à peu près ainsi du Problême de Bellini; à cela près, que ce Sçavant, trop amateur de la vérité, ne voulut tromper personne, mais qu'il se trompa lui-même par une inspection apparemment trop légère. On montre ici ce qui lui en a imposé, ainsi qu'à un Académicien de Bologne, qui avoit tenté de résoudre le Problême de Bellini. Mais c'en est assez sur ce point : quoique sans doute intéressant par lui-même; nous n'en avons parlé, que parce qu'il nous donne occasion de remarquer, combien il est important en Physique de commencer à s'assurer des faits, si l'on veut s'épargner des efforts superflus, & le ridicule de trouver une explication vraisemblable d'un fait qui n'existe pas.

Parmi les Piéces de cette partie, nous en choisirons principalement une pour la faire connoitre avec quelque détail. Elle concerne la raison pour laquelle la flamme s'éteint dans un air renfermé. On attribue ordinairement cet effet aux vapeurs fuligineuses qui s'exhalent de la flamme, & qui ôtent

à l'air une partie de son élasticité. Mais, comme le remarquent d'abord les Physiciens dont nous exposons les travaux, il y a des flammes qui n'exhalent qu'une très-petite quantité de vapeurs, comme, par exemple, celle de l'Esprit de vin rectifié, & cependant elles s'éteignent dans un air enfermé. Quant à l'élasticité de l'air, on montre aussi qu'on ne peut pas attribuer à son défaut l'extinction de la flamme. Car un flambeau ne laisse pas que de brûler sur des montagnes, où le Baromètre est de plusieurs pouces au-dessous de la hauteur qu'il marque au bord de la Mer. Cependant cette moindre hauteur indique évidemment une moindre élasticité, puisqu'elle est à peu près proportionnelle à la pesanteur du reste de l'Athmosphère. D'ailleurs, si l'on place un récipient sur une Table, de maniere que son bord inférieur soit élevé de quelques pouces, une bougie allumée qu'on mettra sous ce récipient, ne s'en éteindra pas moins après quelque tems. Dans cette expérience, l'air a cependant sa même élasticité, puisqu'il est en équilibre avec tout le poids de l'Athmosphère avec laquelle il communique.

Il y a donc dans l'air gâté par la flamme quelque chose de plus que le défaut d'élasticité. Nos Sçavans de Turin se sont assûré par diverses expériences, que la conservation de la flamme, dans un air qui n'est pas renouvellé, ne dépend point non plus du mouvement de l'air. Quelle est donc la cause qui produit l'extinction de la flamme dans un air semblable? Les deux expériences suivantes faites par les Physiciens dont nous parlons, vont jetter du jour sur cette question.

Ils prirent un récipient qu'ils cimenterent sur une base, à laquelle ils firent une ouverture propre à laisser passer une bougie; ils introduisirent par cette ouverture une bougie allumée qui s'y éteignit bien-tôt. On la retira, & l'on intercepta soigneusement toute communication entre l'air contenu dans ce vase extérieur; on enveloppa ensuite ce vase de linges froids & de glace. Bien-tôt les vapeurs se condenserent & se déposerent contre ses parois. Les choses resterent en cet état pendant une heure ou deux, afin que toutes les vapeurs eussent le tems de se séparer de l'air. Après cela on introduisit de

nouveau, par l'ouverture dont nous avons parlé, une bougie allumée. Elle s'éteignit sur le champ comme celle qui auroit été plongée dans un air gâté immédiatement auparavant.

On pourroit cependant soupçonner, que l'air avoit été impregné de vapeurs si subtiles, qu'elles n'avoient pas encore eu le tems de se déposer; mais cette conjecture est détruite par l'expérience suivante. On prit une bouteille à long cou, qu'on garnit à son embouchure d'une vessie flasque, afin que l'air intérieur se dilatant ne la rompît pas; on la mit sur le feu, & on l'échauffa fortement. Cette bouteille étant retirée du feu, l'air y reprit sa température ordinaire. Ensuite on la renversa, on ouvrit son embouchure, & on y introduisit une lumiere: elle s'y éteignit tout comme si l'air avoit été gâté par une autre flamme.

On ne sçauroit soupçonner ici, comme dans l'expérience précédente, aucune sorte de vapeurs. On est donc fondé à conclure, que la chaleur seule donne aux parties de l'air échauffé une constitution qui le rend inhabile à conserver la flamme. Il est vrai qu'il est

difficile de déterminer en quoi consiste cette qualité vicieuse imprimée à l'air par la chaleur. La solution de cette Question seroit probablement plus facile, si la nature du feu & celle de l'air nous étoient mieux connues. En attendant, il faut nous en tenir au fait.

Il y a encore une chose remarquable dans les expériences dont nous parlons; c'est que cette qualité meurtriere pour la flamme, est d'une assez longue durée. Il ne suffit pas que l'air ait repris sa température ordinaire, pour redevenir propre à l'entretien de la flamme; nos Physiciens Piémontois ont trouvé qu'il ne falloit pas moins de douze à treize heures, pour lui rendre son premier état.

Tout le monde sçait que l'air qui a passé par les poumons d'un animal est pernicieux à la respiration. De-là vient qu'un animal, de même qu'une lumiere, ne peuvent subsister long-tems dans un lieu étroit, dont l'air n'est pas renouvellé. Les sçavans Associés ont aussi fait quelques recherches sur ce sujet. Il leur paroit en résulter, que ce dernier vice est d'une nature différente du premier, & qu'il est plutôt l'ef-

ſet des vapeurs hétérogênes dont l'air eſt impregné que de la chaleur. Nous diſons, il leur paroit : car ils ne prononcent point eux-mêmes, & ils en appellent à de nouvelles expériences dont ils annoncent les principales. La ſagacité qu'ils montrent dans celles que nous avons expoſées, & un beaucoup plus grand nombre d'autres que nous n'avons pû faire connoître, ne nous permettent pas de douter qu'ils ne jettent ſur cette importante matiere un jour nouveau & tout-à-fait ſatisfaiſant.

Nous nous bornerons à indiquer l'objet des autres Piéces de cette partie. Elles regardent *la cauſe pour laquelle le Mercure ſe ſoutient à différentes hauteurs dans des baromètres de diamètres inégaux*; *la manière d'affranchir les Baromètres des variations qu'y cauſent le froid & le chaud*. Sur quoi M. de la Grange propoſe un moyen ingénieux & commode : *la dépreſſion ou l'aſcenſion de la liqueur d'un Thermomètre, qui, après avoir été plongé dans un fluide, eſt expoſé à un vent de même température*. Les Auteurs de cette derniere Piéce ne paroiſſent pas avoir connu les expériences qui prouvent que cet effet dépend de l'évaporation

l'évaporation de la liqueur ; & que plus cette liqueur est évaporable, & plus le Termomètre baisse durant son évaporation. Mais d'un autre côté ils enrichissent cette Théorie d'un fait qui n'avoit peut-être pas été observé. C'est qu'il y a des liqueurs qui, au lieu de faire descendre le Thermomètre, le font au contraire monter. Telles sont les liqueurs huileuses, comme l'huile ordinaire, celle de Pétrole &c. Ce phénomène tient apparemment au précédent, & dépend d'une même cause agissant en sens contraire ; car les liqueurs huileuses sont peu ou presque point évaporables. Il faut pourtant convenir, qu'il y a sur ce sujet des irrégularités qui mettent les conjectures en défaut, & que nos lumieres sur ce phénomène ne s'étendent guères plus loin que les faits mêmes.

Nous passons présentement aux Mémoires particuliers. Le premier qui nous occupe, est de M. le Chevalier Saluce. Il a pour objet une question sur laquelle les Physiciens ne sont pas encore d'accord. Il s'agit de la nature du fluide qui se développe dans l'inflam-

mation de la poudre à canon, & qui produit tout ſon effet.

Quelques Phyſiciens, parmi leſquels eſt M. Newton, ont penſé que ce fluide n'eſt pas de l'air. C'eſt, ſuivant eux, l'eſprit de Nître reduit en vapeurs par le feu. Il y en a d'autres, & c'eſt le plus grand nombre, qui penſent que ce fluide n'eſt autre choſe que l'air auparavant fixé dans la poudre, & qui reprend ſon élaſticité, dès que le feu lui a rendu la liberté. Les Partiſans de ce ſentiment ont à leur tête M. Hales, qui a prouvé que la poudre à canon, de même que la plûpart des autres corps, contient pluſieurs centaines de fois ſon volume d'un air privé d'élaſticité. Cependant M. Muſchenbroeck, à qui la Phyſique expérimentale a tant d'obligations, combat ce ſentiment par pluſieurs raiſons. Il lui fait entr'autres cette objection : ſçavoir, que le fluide développé de la poudre n'eſt propre ni à la reſpiration, ni à conſerver la flamme.

M. le Chevalier Saluce a tenté de décider entiérement cette queſtion, digne ſans doute d'un examen approfondi, puiſqu'elle diviſoit encore il y

à peu de tems deux des plus célèbres Physiciens, & il l'a fait de la maniere suivante.

Il mit sur le récipient de la Machine Pneumatique un oiseau. Du haut du récipient, partoit un tube recourbé qui communiquoit à un flacon à long cou, dans lequel étoit de la poudre. On pompa l'air jusqu'à ce qu'on remarqua que l'animal pouvoit à peine se soutenir. Pendant ce tems-là, du feu appliqué sous le flacon échauffoit la poudre, qui, après s'être mise en fusion, s'enflamme sans explosion. Ce fluide passant dans le récipient, au lieu de ranimer l'animal, le fit expirer sur le champ.

Voilà la premiere partie de l'objection de M. Muschenbroeck constatée. Mais M. le Chevalier Saluce soupçonnant avec raison que cet effet n'étoit dû qu'aux vapeurs sulphureuses & nitreuses dont ce fluide étoit impreigné, tenta leur séparation de la maniere suivante. Il garnit le tube de communication entre le récipient, & le flacon où étoit la poudre, de plusieurs filtres, à travers lesquels le fluide produit dans l'inflammation devoit passer. Cet

filtres étoient chargés d'alcali fixe de tartre, & imbibés d'huile de tartre, *per deliquium*, matiere propre, comme on sçait, à saisir les acides avec beaucoup de force, à cause de la grande affinité qui regnent entr'eux : l'expérience réussit au gré de M. le Chevalier Saluce. Le feu ayant été mis à la poudre, le fluide qui s'en developpa, passant au travers de ces filtres, y laissa toutes les vapeurs vitrioliques & nitreuses dont il étoit chargé. Les seules vapeurs fuligineuses ne pénétrerent point ces obstacles. L'animal qui étoit sous le récipient, prêt à mourir par le manque d'air, fut ranimé. Les filtres ayant été examinés, M. Saluce y trouva un composé de nitre régénéré, & de tartre vitriolé, preuve de la séparation des acides nitreux & vitrioliques d'avec le fluide.

Cette expérience répond parfaitement à la premiere objection de M. Muschenbroeck. Ce n'est point le fluide qui se developpe de la poudre qui est inutile à la respiration ; cette qualité meurtriere ne lui est donnée que par les vapeurs sulphureuses & nitreuses dont il est empreigné. A l'égard de

la seconde objection, tirée de ce que ce fluide est incapable de conserver la flamme, une des expériences, dont nous avons fait mention plus haut, y répond suffisamment. Si de l'air simplement échauffé, & dans lequel on ne peut soupçonner aucunes particules hétérogènes, conserve pendant plusieurs heures, après être reffroidi, le vice de ne pouvoir servir à l'entretien de la flamme, doit-on s'étonner que celui qui se développe de la poudre, & qui a éprouvé une chaleur violente, ait le même défaut?

Deux autres expériences faites par M. le Chevalier Saluce confirment encore, que ce fluide est de véritable air. Suivant l'une de ces expériences, lorsqu'il est dégagé des vapeurs sulphureuses qu'il contenoit, il conserve son élasticité sans diminution sensible. Si quelques Physiciens ont observé le contraire, c'est qu'ils n'ont pas fait attention à l'effet des vapeurs sulphureuses, qui absorbent l'air lentement, ainsi que l'a démontré M. Hales. Enfin ce fluide est compressible à peu près en raison du poids: il a donc toutes les propriétés de l'air.

Ces considérations occupent M. le Chevalier Saluce dans la premiere Partie de son Mémoire. Dans la seconde, il examine d'autres questions sur la nature de ce fluide, & sur la cause de l'explosion de la poudre. Il pense que l'air est suffisant pour produire tous les effets de la poudre à canon, & qu'il est inutile de recourir à l'expansion des vapeurs, soit aqueuses, soit vitrioliques & nitreuses. Il combat ici le calcul par lequel un Académicien de Bologne, M. *Laghi*, a prétendu déterminer l'état de condensation de l'air dans la poudre. Le sçavant Physicien Piémontois trouve qu'elle est bien plus grande que ne l'a fait cet Académicien. Il montre que l'air développé de la poudre, & réduit à la densité de celui que nous respirons, occupe un volume qui est environ 220 fois plus grand que celui de la poudre elle-même; & comme la chaleur produite par l'inflammation peut rarefier cet air au point de lui faire occuper un volume deux à trois fois plus grand que le naturel, il suit que l'air qui produit l'explosion de la poudre se dilate dans un espace qui est cinq à six cens fois égal à celui de la poudre même.

Ce volume est à la vérité encore fort au-dessous de celui dans lequel se dilate la poudre enflammée : car, suivant quelques Physiciens, ce dernier est quatre à cinq mille fois plus grand que celui de la poudre. Mais M. le Chevalier Saluce paroit fondé à penser, que ce n'est pas par ce volume qu'il faut juger de l'expansion du fluide qui agit dans la poudre. Car il y a dans cette poudre des parties de différente nature, les unes inactives & purement inflammables, les autres actives, & l'expansion des dernieres ne sçauroit être déterminée par le volume des autres.

M. le Chevalier Saluce passe ensuite à l'examen de chacun des ingrédiens qui entrent dans la composition de la poudre, & de la part que chacun d'eux a dans son effet. Il examine la fameuse poudre fulminante dont la détonation est bien supérieure à celle de la poudre à canon. Tout ceci est curieux, & digne d'être lû ; mais les bornes de nos extraits ne nous permettent pas de plus grands détails. Nous annoncerons seulement, en finissant, d'après M. Saluce, deux ouvrages nouveaux sur ce sujet, que l'Italie est sur

le point de mettre au jour. L'un eſt de M. le Chevalier d'*Antoni*, Directeur des Ecoles théoriques d'Artillerie, qui ſera, dit-il, une nouvelle preuve de l'étendue de ſes lumieres dans toutes les ſciences qui peuvent ſervir à la perfection de cet art. Le ſecond eſt de M. le Chevalier Saluce même : c'eſt une traduction (apparemment Italienne) des *Nouveaux Principes d'Artillerie* de M. *Benjamin Robins*, enrichie de notes & de recherches nouvelles ſur le même ſujet : on ne peut, ſans doute, qu'inviter les deux ſçavans Italiens à remplir promptement leur promeſſe. Nous allons paſſer à préſent à un autre Mémoire curieux que nous offre le même Recueil.

On a remarqué de tout tems entre les phénomènes électriques, & ceux de l'aimant, des reſſemblances qui ont inſpiré à quelques Phyſiciens l'idée de les réduire les uns aux autres. A la vérité, cette idée a eu auſſi ſes contradicteurs ; & en effet, s'il y a des analogies entre les fluides électriques & magnetiques, ils ont auſſi leurs différences. Mais quelque ſoit le ſort de cette conjecture, un recueil des faits

qui la favorisent ou qui lui sont contraires peut être utile à l'avancement de la Physique. M. Cigna l'a entrepris & exécuté avec beaucoup plus d'étendue que l'on n'a fait avant lui : les principaux traits de ce parallele entre le magnetisme & l'électricité, ne peuvent qu'être très-curieux.

Les corps inégalement électriques, dit M. Cigna, s'attirent mutuellement; ils se repoussent quand ils le sont également (1). De même dans l'aimant les poles de différente dénomination s'attirent; ceux de même dénomination se repoussent.

L'aimant agit à une plus grande distance, au moyen d'une barre de fer menue, & cette barre étant retirée, son action ne s'étend plus aussi loin. Ne semble-t'il pas ici que cette barre fait la fonction de conducteur, pendant que l'aimant joue le rôle du globe électrique.

Il y a cependant cette différence : 1°. Que l'aimant est toujours doué de la même propriété à l'égard du fer ou

(1) M. Cigna raisonne d'après la Théorie de l'Electricité, proposée pat M. Francklin.

d'un autre aimant, au lieu que le globe de verre ou de résine ne devient électrique, qu'au moyen du frottement; 2°. Que le conducteur électrique, quelque long qu'il soit, transmet à l'instant la vertu électrique à son autre extrêmité, & sans diminution sensible. Au contraire, le conducteur du fluide magnétique produit une force qui est d'autant plus foible qu'il est plus long.

Les corps électriques s'attirent, quand le fluide électrique sort de l'un des deux, & que l'autre le reçoit: ils se repoussent au contraire, quand tous deux le reçoivent, ou s'en déchargent; c'est-à-dire, qu'ils s'attirent quand le fluide électrique coule de l'un dans l'autre avec la même direction, & ils se repoussent lorsque les directions sont opposées. L'application de ceci aux phénomènes de l'aimant se présente d'elle-même. Les poles de différentes dénominations s'attirent, parce que le fluide y coule de l'un dans l'autre: ceux de même dénomination se repoussent, parce que tous les deux reçoivent à la fois ou donnent issue au fluide magnetique.

Les corps électriques, après s'être

attirés, se repoussent, parce que dans leur approche, l'un communique à l'autre une partie de son électricité, après quoi ils sont également électriques: au contraire, l'aimant attire toujours le fer, & un pole magnetique attire constamment celui de différente dénomination, & repousse l'opposé. Si donc le magnetisme & l'électricité tiennent aux mêmes principes, on doit dire que le fluide magnetique se meut toujours dans l'aimant suivant la même direction: ainsi l'un des poles reçoit toujours le fluide magnetique, & le pole opposé lui donne issue.

Le conducteur électrique adapté entre deux corps, l'un positivement, l'autre négativement électrique, s'y applique avec plus de force que s'il ne touchoit que l'un d'eux, & alors le fluide électrique retournant par le conducteur de la chaine à la machine, les signes extérieurs de l'électricité disparoissent. L'aimant offre quelque chose de semblable. Un morceau de fer qui s'étend d'un pole à l'autre s'y applique avec beaucoup plus de force, & il soutient un plus grand poids que deux morceaux de fer séparement appliqués

aux poles. Dans le premier cas, le fluide magnetique qui trouve une route plus libre d'un pole à l'autre prend ce chemin, & alors la sphère d'activité de l'aimant diminue considérablement, & le magnetisme est presque éteint.

L'électricité de la chaine est d'autant plus grande que la machine communique avec des déférens plus parfaits du fluide électrique ; & au contraire, celle de la machine est d'autant plus grande, que les supports de la chaine lui fournissent la matiere électrique avec abondance. De même dans l'aimant l'un des poles soutient un plus grand poids, lorsque le pole opposé est contigu avec un morceau de fer allongé, qui est pour le fluide magnetique un déférent plus parfait.

Si une feuille d'or se dresse vers la chaine électrisée, & qu'entre elle & la chaine on présente une pointe, cette feuille retombe à l'instant. De même lorsqu'une aiguille d'acier s'éleve sur une table vers un aimant qui est au-dessus, si entre elle & l'aimant on place une autre aiguille, la premiere tombe aussitôt. L'électricité donne la raison de ce phénomène que M. Muschen-

broeck avoit proposé comme une preuve que les phénomènes de l'aimant ne sont point produits par une émanation, ou au moyen d'un fluide quelconque.

1°. Deux fils suspendus de la chaine, ou de la machine électrisée, se repoussent. De même deux aiguilles pendantes par leurs pointes au pole d'un aimant, s'écartent l'une de l'autre. 2°. Les fils électrisés divergent d'autant plus que l'électricité est plus grande. Il en est de même des deux aiguilles dont nous venons de parler, si on augmenre par les moyens connus la force magnetique. 3°. Ces fils divergent davantage, si on approche d'eux un corps déférent de l'électricité, de même que les aiguilles divergent davantage, si on approche d'elles un morceau de fer. 4°. Si le sel électrisé touche le corps déférent, il s'y applique; l'aiguille suspendue s'attache pareillement au fer qu'on lui présente.

Les corps formés en pointe attirent le fluide électrique & lui donnent issue avec plus d'abondance. On observe quelque chose de semblable dans les corps aimantés. Un cone de fer doüé

de la vertu magnetique soutient par sa pointe, suivant M. Muschenbroeck, un plus grand poids que par sa base. On observe aussi que la limaille de fer s'attache en plus grande quantité aux angles d'un fer aimanté qu'à ses surfaces planes. Les angles externes de l'armure d'un aimant diminuent la force magnetique, s'ils sont aigus, tout de même qu'une pointe métallique présentée à un corps électrisé diminue son électricité.

Ce sont-là quelques-uns des traits les plus frappans de l'analogie entre l'électricité & le magnetisme. On ne peut disconvenir, ce semble, que plusieurs d'entr'eux ne soient assez heureusement remarqués, & qu'ils n'établissent entre ces deux phénomènes un air de famille, pour ainsi dire..... Voici présentement quelques-unes de leurs différences.

1°. Le fluide magnetique se portant de l'aimant au fer, ou du fer à l'aimant, à travers une petite couche d'air, ne jette aucune lumiere comme fait le fluide électrique.

2°. Le premier de ces fluides n'éprouve aucune résistance de la part de

l'air. Il agit avec la même facilité dans un espace vuide ou plein d'air, comme M. Cigna l'a trouvé par des expériences propres. L'action de ce fluide n'est point changé par l'interposition de la flamme. Il ne fait aucun bruit, & il n'excite point un vent léger dans son passage. Tout le monde sçait, au contraire, que le fluide électrique trouve dans l'air un obstacle à sa diffusion, & qu'il est accompagné, quand il s'y porte avec abondance, d'un petit vent & d'un petit sifflement.

3°. L'aimant devient électrique par frottement, ce qui ne devroit point, ce semble, arriver, si le magnetisme n'étoit qu'une sorte d'électricité.

4°. Les corps résineux, la soye, & le verre, qui arrêtent le fluide électrique, n'arrêtent pas plus que les autres corps le fluide magnetique.

5°. Des corps électriques seulement par communication, de quelque maniere qu'on les frotte les uns contre les autres, ne donnent aucun signe d'électricité. Le fer, au contraire, frotté d'une certaine maniere contre du fer, produit le magnetisme.

6°. Enfin les variations dans la tem-

pérature de l'air qui en produisent de si grandes dans la réussite des expériences de l'électricité, n'apportent aucun changement aux phénomènes de l'aimant.

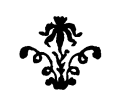
Ces denieres observations paroissent renverser presqu'entierement ce que les premieres établissoient; du moins ne permettent-elles pas de penser que le fluide électrique & le magnetique soient le même. Mais nous laissons à des Physiciens plus instruits ou plus hardis à prononcer sur ce point: cette matiere est encore couverte d'une obscurité que le tems seul & de nouveaux faits peuvent dissiper.

Ce Mémoire est suivi d'un autre du même Physicien, qui contient des expériences faites dans la vûe de déterminer la cause de la couleur éclatante & vermeille que le sang a dans certaines circonstances, pendant que dans d'autres il est d'un rouge noir & foncé. Cette question encore agitée par les Physiologistes, nous paroit recevoir une solution complette de ces expériences. Elles établissent que ce rouge éclatant est dû au mélange de l'air avec le sang; & que ce fluide perd sa couleur ver-

meille, lorſqu'il eſt privé de cet air. Ceci ne pourroit-il pas jetter un nouveau jour ſur une queſtion à l'égard de laquelle les Phyſiologiſtes ſont encore partagés ? On demande ſi le ſang dans ſon paſſage à travers les poumons s'y impreigne d'air ? Les expériences dont nous parlons, ſemblent le prouver ; car on ſçait que le ſang arrivant au poumon, eſt d'un rouge obſcur, & qu'après ſon paſſage à travers ce viſcère, il eſt doué de ce rouge vermeil qu'il ne doit qu'à ſa mixtion avec l'air. Ces expériences fourniſſent encore la ſolution de pluſieurs autres queſtions de Phyſiologie, que l'Auteur ſe propoſe dans ſon Mémoire.

Les autres piéces Phyſiques de ce Recueil ſont : un Mémoire de M. Gaber, *ſur la putréfaction des humeurs animales* ; un autre de M. Bertrandi, *ſur les corps glanduleux des ovaires des femmes, ſur la matrice fécondée, & ſur le placenta* ; un de Botanique enfin communiqué par M. Allioni, & contenant une *énumeration des Plantes qui croiſſent autour de Cagliari en Sardaigne*, par M. *Piazza*, Chirurgien de Turin.

Il nous reste encore à parler de quatre sçavans Memoires d'analyse & de mécanique. Il y en a trois de M *Louis de la Grange* Ce Géomètre que nous apprenons atteindre à peine la premiere fleur de son âge, prend l'essor le plus élevé dans l'un de ces Mémoires, qui a pour objet la nature & la propagation du son. Son Auteur y traite aussi la fameuse question du mouvement d'une corde mise en vibration, sujet d'une controverse des plus sçavantes & des plus épineuses, entre MM. *Euler*, *Daniel Bernoulli* & d'*Alembert*. Comme cette piéce contient des choses susceptibles d'extrait, & applicables à la Physique & à la Musique, nous nous réservons d'en parler dans le volume prochain. Nous y donnerons aussi une idée du quatriéme Mémoire, qui est de M. le Chevalier Daviet de Foncenex.



# II.

*LETTERE Militari. In Venezia M. DCC. LIX. Presso* Antonio Zatta. *Col Permesso de' Superiori.*

» LETTRES Militaires. A Venise, » chez *Antoine Zatta.* 1759. Avec » Permission des Supérieurs, *in*-8°. » 157 pages.

LA Guerre, dit le Chevalier Folard, est un métier pour les ignorans, & une science pour les habiles gens. L'étude de cet art qui, si l'on considére les talens qu'il exige & les intérêts qu'il embrasse, est le premier des Arts après l'art de gouverner, faisoit chez les peuples célèbres de l'Antiquité, partie de l'éducation, au moins pour une certaine classe de Citoyens. En Egypte, ceux qui étoient du corps (1) consacré à la profession des armes, étoient

(1) Les gens de guerre étoient appellés *Calasyriens* & *Hermotybiens*. Il leur étoit défendu d'exercer d'autre profession que celle des armes.

obligés d'en donner eux-mêmes des leçons à leurs enfans. Il y avoit à Parthe des Ecoles publiques, où les jeunes gens, en apprenant l'Art de vaincre, s'enflammoient du désir de combattre.

Le génie guerrier de Rome produisit une infinité d'Auteurs, qui, en présentant à leurs Compatriotes le monde entier à conquérir, leur en enseignoient les moyens. De tous les Ouvrages qui ont eu pour objet l'Art Militaire, le tems n'a épargné que ceux de la moyenne Antiquité; mais une foule d'Ecrivains modernes se sont efforcé de réparer la perte que nous avons faite des Traités que les Anciens ont écrits sur cette matière.

Parmi les Italiens qui ont traité de l'Art de la Guerre, M. Algarotti, Auteur des Lettres dont nous allons présenter l'extrait, a choisi *Nicolas Machiavel*, pour l'opposer à tous les Auteurs François qui ont couru la même carrière. Il expose d'abord les principes que ce fameux Politique a semés dans plusieurs de ses Ouvrages, & qu'ensuite il a rapprochés dans son Traité sur l'Art de la Guerre; & ces principes qu'il prétend que nos Ecrivains se sont

appropriés, sans en faire honneur à Machiavel, il les appuye de l'autorité des grands Capitaines qui les ont suivis avec succès. Nous croyons que l'extrait de cet Ouvrage, divisé en dix-neuf Lettres, intéressera même les Lecteurs à qui la matière seroit entiérement étrangère.

Machiavel n'exerça jamais la profession des armes; mais M. Algarotti fait voir dans sa 1re Lettre, qu'il a pû malgré cela composer un très-bon Ouvrage sur l'Art de la guerre. L'Avoçat Bertole, qui *n'avoit jamais senti l'odeur de la poudre à canon*, fut souvent employé par le feu Roi de Sardaigne à des ouvrages d'Architecture Militaire. Une Galere, construite par un Professeur de Langues, l'emporta au jugement du Doge & du Sénat de Vénise sur toutes les autres, faites cependant par des Constructeurs en titre.

Bembe cite un pareil exemple dans une Lettre à Rhamnuse, & loue la Providence d'avoir convaincu les ignorans, que les gens de Lettres sçavent faire autre chose que lire & écrire. La Science Militaire est un systême des connoissances

ſur la maniere d'attaquer & de ſe défendre, tirées à la vérité de l'expérience, mais de l'expérience des ſiécles & des Nations, & réduites en principes d'après un examen rigoureux de la raiſon. Les Grecs étoient capables de commander les armées, avant qu'ils ſçuſſent manier l'épée, ſi l'on en croit Thucydide, Xénophon & Plutarque. Cicéron dit de Lucullus, qu'ayant paſſé ſa jeuneſſe dans des emplois civils & à la lecture des choſes concernant la guerre, il partit de Rome ſans expérience, & arriva en Aſie grand Général.

Machiavel, très-verſé dans l'ancienne diſcipline, a pû ſans doute donner de très-bonnes leçons à ſon ſiécle. Cependant, quelques inſtances que lui fit le Duc d'Urbin pour l'engager à dreſſer au moins une Cohorte, il refuſa conſtamment de l'entreprendre. On ſent combien il auroit trouvé d'obſtacles pour reduire en pratique une théorie contraire à l'uſage de ſon ſiécle. La Reine Chriſtine embarraſſa beaucoup *Meibomius* & *Naudé*, quand elle ordonna à l'un de danſer & à l'autre de chanter devant toute ſa Cour, parce qu'ils avoient compoſé, celui-là un

Traité sur la Danse des Anciens, & celui-ci un Ouvrage sur la Musique des Grecs. L'exposition du systême de Machiavel commence à la seconde Lettre.

(2e *Lettre*). La vie civile & la vie militaire ont entre elles une étroite & nécessaire affinité. En vain les Loix auroient-elles établi l'ordre ; en vain les Arts se seroient-ils réunis pour le bien public, si les armes ne protégeoient & ne maintenoient leur ouvrage. Habile à manier tous les ressorts des Etats, Machiavel, après avoir travaillé à former des Rois, entreprit de former des Généraux. La Discipline Militaire étoit tombée en Italie dans la derniere corruption; il s'appliqua à montrer la nécessité de la remettre sur le pied où elle étoit chez les Anciens. Un des plus grands vices de la Milice de son tems, étoit de ne se servir que de Soldats étrangers & mercénaires, sans affection pour leur Chef, sans ardeur pour le combat, sans attachement à la discipline, sans fidélité dans le service ; en un mot, de n'employer que de gens qui faisoient des armes un trafic vil & honteux contre cette belle maxime de Godefroy.

Guerreggio in Asia, e non vi cambio ni merce,

*Je fais la guerre en Asie, & non un commerce ou un trafic* (1).

Le Secrétaire de Florence, dans le premier Livre de l'Art de la Guerre, invite les Princes à se servir de leurs propres armes, c'est-à-dire, de leurs propres Sujets, qui, en défendant leurs maîtres, combattent pour leur intérêt personnel. Il veut que la levée des Soldats, se fasse dans les campagnes, où les hommes sont très-robustes; que la Religion du serment les lie, comme autrefois les Romains; & qu'un exercice continuel les endurcisse aux travaux militaires. Il développe les avantages de l'Infanterie sur la Cavalerie : enfin il tâche de rétablir la Légion, suivant l'ordonnance, qui fut sans doute inspirée par un Dieu, dit *Végeçe*, & par laquelle Rome triompha & des richesses de l'Afrique, & du génie de la Grèce, & des nombreuses armées des Gaulois, & de la force des Germains, & enfin de l'Univers. Du vivant de Machiavel,

(1) Spartacus ne fait point de la guerre un Commerce.

Jean

Jean de Médicis dressa une Légion de Toscans : elle se signala sous ses ordres par de très-belles actions, & elle se distingua ensuite dans la guerre de Naples, où, soudoyée par les Florentins, elle servit sous le nom de *Bandes-noires*.

La France profita des leçons de Machiavel ; elle apprit à se passer de troupes étrangeres. François I. leva des Troupes dans son Royaume, usage suivi autrefois par Charles VII, & ensuite abandonné par ses successeurs. Il les divisa en sept Légions chacune de six mille hommes. Il avoit avec lui dans son camp, sous Pavie, ce Jean de Médicis qui avoit fait en petit ce qu'il avoit fait en grand, & qui, de l'aveu de François I, s'il en faut croire Alde Manuce (2) auroit épargné à ce Monarque le malheur d'être fait prisonnier, si une blessure ne l'avoit empêché de se trouver à la bataille.

(*Lettre* 3[e].) Après la mort de François I, les Légions furent transformées en Régimens, & n'eurent plus des Lé-

(2) Dans la vie de Cosme de Médicis, premier Grand Duc de Toscane.

gions Romaines que le nom. Plus une Ordonnance Militaire eſt parfaite, plus la Diſcipline doit être inviolablement gardée. L'inobſervation de la diſcipline détruiſit dans nos troupes la force de la Légion. M. de Langeay, dans ſes *Inſtructions ſur le fait de la Guerre*, montre combien cette eſpéce de Milice eût été utile, ſi elle avoit été bien reglée. On peut voir ſur les avantages de la Légion les *Rêveries du Comte de Saxe* (1 part. c. 11.) Nous ne tranſcrirons point l'ordre ſuivant lequel Machiavel diſpoſe ſa Légion & la mene au combat; il l'a emprunté des Romains. Voyez la 4e Lettre Militaire.

5e Lettre ſur le Campement. L'uſage eſt aujourd'hui de camper comme on combat, la Cavalerie ſur les aîles, l'Infanterie au centre.

Le front du camp doit être égal à celui de l'armée. Il faudroit qu'au devant du camp il y eût toujours aſſez d'eſpace, pour ranger les troupes en bataille, & que ſur les flancs il y eût des bois, des marais, & des villages pour les défendre, comme pour couvrir ceux de l'armée dans une action. On ſent

tous les avantages d'une position de cette nature. Les Romains se la procuroient par leur industrie, lorsque le terrein ne la leur offroit pas. Ils s'enfermoient dans des retranchemens, & leur camp étoit une véritable forteresse. Le premier camp moderne fortifié suivant l'ancienne méthode, est celui où le Prince d'Orange plaça les troupes peu nombreuses des Pays-Bas, lorsqu'il eut à défendre leur liberté contre les forces de l'Espagne.

Le camp de Machiavel, est une Place de Guerre mobile, une Ville quarrée, flanquée de bastions, entourée de fossés, divisée en rues, places, marchés, &c. Celui qui a vû le camp *du Secrétaire*, dit l'Auteur, *peut compter avoir vû celui du Prince d'Orange : cependant ce Prince est regardé comme le Restaurateur de l'ancienne discipline ; on ne dit pas un mot de Machiavel.* Le Chevalier Folard préfére aussi la maniere de camper des Anciens à celle des Modernes, & le Prince Eugène avoit dessein de la renouveller (3); mais il sentit qu'il est

(3) Lettre VIe.

impossible d'exterminer les anciens abus. « Combien de fois les Capitaines
» de nos jours n'ont-ils pas éprouvé
» qu'ils avoient plus à craindre la dé-
» raison de leurs troupes que la valeur
» des Ennemis ! Ils sçavent que telle
» faute, tel désordre est souvent la cause
» des mauvais succès ; ils sçavent qu'ils
» auroient plus d'ascendant sur la vic-
» toire avec les armes des Anciens,
» ou suivant une nouvelle forme de
» combat : la matière est proposée,
» débattue, décidée ; chacun est con-
» vaincu, & l'abus reste. Pourquoi ?
» parce que ce que l'on propose n'est
» plus pratiqué ou ne l'a pas été en-
» core. Ce n'est pas peu de chose que
» de mettre la vérité sur le trône. En
» vain le tentera quiconque ne joint
» pas, au désir de la voir honorée, le
» pouvoir de la faire honorer. Je me
» plains, dit Fabrice Colonne, prin-
» cipal interlocuteur du Traité sur l'Art
» de la Guerre, je me plains de la na-
» ture ; ou elle ne devoit pas me faire
» connoitre la Milice la plus parfaite,
» ou elle devoit me donner l'autorité
» nécessaire pour la faire observer.

Lettre VII^e. L'opinion du Maréchal

de Puyſegur ſur la manière de placer les piques, eſt celle de Machiavel. Une manœuvre du Maréchal de Briſſac, préconiſée par le Chevalier Folard, n'eſt autre choſe que l'opération principale des combats de Fabrice Colonne, dans l'Auteur Italien. Tout le monde ſçait ce que le Comte de Saxe a écrit ſur l'uſage du Tambour & ſur le Pas militaire des Romains: Machiavel avoit dit avant lui la même choſe. « Les Fantaſſins doivent ſuivre les mouvemens » de l'Enſeigne, & l'Enſeigne ceux du » Tambour qui, lorſqu'il bat juſte, » commande à l'armée, anime & re» gle ſa marche, de ſorte que les rangs » ſont toujours gardés : c'eſt pour cela » que les Anciens avoient des flutes, » des fifres, & différentes ſortes d'airs. » Celui qui danſe ne fait point de faux » pas, tant que ſes mouvemens ſont di» rigés ſur ceux des inſtrumens ; de » même l'armée ne perd point ſes rangs, » quand elle obéit au ſon du tambour. » C'eſt encore la raiſon pour laquelle » les Anciens changeoient de ton, ſui» vant qu'ils vouloient animer, rallen» tir, ou arrêter l'action du Soldat ». Il parle enſuite du ton Dorique, du

ton Phrygien, &c. Il voudroit qu'on pût retrouver ces modes, ou que du moins on accoutumât l'oreille du Soldat à suivre dans ses opérations le son de l'instrument qui ne sert guere à présent qu'à faire du bruit : ( Art de la Guerre, Liv. 2. ) M. le Maréchal de Saxe est d'avis, ainsi que Machiavel, que l'on ne mette pas les Drapeaux ensemble, comme on a coutume de faire, mais que chaque Corps ait le sien, pour lui servir de guide. Ils veulent l'un & l'autre que les Soldats, comme les Drapeaux, aient une marque particuliere, pour éviter le désordre & la confusion, le plus grand de tous les maux militaires. Ils conviennent ensemble en plusieurs autres points, sans que l'Auteur des Rêveries cite nulle part un Auteur qui avoit exposé les mêmes idées plus de deux cens ans avant lui.

Le Marquis de Feuquières & plusieurs autres Militaires, en prouvant qu'il ne faut pas attendre l'Ennemi dans des retranchemens, quelque forts qu'ils puissent être, n'ont fait que répéter ou étendre ce qu'avoit observé longtems avant eux le Secrétaire de Florence. » Je ne dois pas oublier de vous

» faire observer, dit Machiavel, que
» ce qui rend une Place ou un Camp
» difficile à garder, c'est que vous êtes
» obligé de partager toutes les forces
» que vous y avez; car l'Ennemi pouvant vous attaquer par où il lui plait,
» il faut que vous soyez par-tout sur
» vos gardes, & que vous souteniez
» toutes ses forces avec une partie
» des vôtres. Outre cela, un assiégé
» risque d'être entiérement écrasé, au
» lieu que l'assiégeant n'a à craindre
» que d'être repoussé. C'est pourquoi
» bien des Généraux, quoique moins
» forts, sont sortis de leurs retranchemens & ont battu leurs Ennemis.
» Marcellus en usa ainsi à Nole, &
» César dans les Gaules. (Art de la
» Guerre, L. VII.)

L'Auteur accuse dans la même Lettre M. de Langeay d'avoir pris dans l'Ouvrage de Machiavel plus de la quatriéme partie de ses Instructions. Il ajoute, que peu d'années après que les Discours Politiques de ce célébre Florentin eurent vû le jour, un certain M. Villars les traduisit mot à mot, à la réserve de trois, & les dédia au Roi & à la Reine sous un titre différent,

comme le fruit des obſervations qu'il avoit faites en voyageant chez divers peuples de l'Europe. Il prétend enfin que les François prouvent très-ſouvent, de la même maniere, le cas qu'ils font des Auteurs de ſa Nation : *Aſſaiſſimi altri riſcontri ſivuole dagli eruditi che ſi trovino della ſtima in che moſtrano i Franceſi per tal via di avere le coſe noſtre.* Nos Erudits ne pourroient-ils pas prouver à leur tour que les Auteurs Etrangers donnent quelquefois aux nôtres les mêmes preuves d'eſtime ?

Lettre VIII. Le Politique de Florence demande dans le vingt-troiſiéme chap. du 1 Liv. de ſes Diſcours ſur Tite-Live : ſi, lorſque l'ennemi vient avec de grandes forces dans un pays environné de Montagnes, il faut l'attendre dans les défilés ? S'il n'y a, dit-il, qu'un paſſage par où l'ennemi puiſſe pénétrer, & que vous puiſſiez y porter commodement toutes vos forces, vous devez défendre l'entrée de votre pays. Si le lieu eſt difficile & ne ſe prête pas à l'emploi de toutes vos forces ; ſi outre les paſſages connus, il y en a d'autres que les Payſans puiſſent découvrir à l'ennemi, il ſeroit alors très-dange-

reux de ſe tenir dans les défilés : car vous ſeriez aiſément tourné, la partie de vos troupes qui ſeroit attaquée ſe verroit bientôt forcée, & votre fortune appuyée ſur les bras d'une poignée de gens tomberoit preſque d'elle-même. Dans ce cas, il faut aller à l'ennemi au-delà des Monts, ou l'attendre en deçà des poſtes ouverts & commodes. C'eſt ainſi que les Romains attendirent Annibal au-delà des Alpes, d'abord ſur le Teſin, enſuite derriere l'Appennin dans la plaine d'Arezzo, aimant mieux expoſer leur armée à être détruite par l'ennemi, que de la conduire ſur des Monts où la malignité du terrein l'auroit conſumée. Lorſqu'en 1536, Charles-Quint menaça la Provence, le Connétable de Montmorency ne s'arrêta pas aux défilés des Alpes; mais conformément aux Leçons de Machiavel, il ſe retira à Avignon, pour ſe retrancher dans un endroit favorable en attendant du renfort. Tout le monde ſçait le ſuccès de cette entrepriſe, que l'Empereur ſe flattoit ſi fort de voir réuſſir, qu'il diſoit à Paul Jove, ſon Hiſtoriographe, de faire proviſion d'encre & de papier, parce qu'il alloit

lui fournir une belle matiere. Cependant il s'éleva des murmures contre le Connétable ; M. de Langeay employa depuis, pour sa défense, les raisons déduites peu de tems auparavant dans les Discours Politiques. Lorsqu'en 1745, les armes Autrichiennes menacerent la Silésie, le Roi de Prusse, au lieu de se poster sur les montagnes qui la séparent de la Bohême, s'avança par-delà les monts, & livra bataille dans la plaine de Striga (Lettre IX).

Le fameux Comte de Munich, dans la guerre des Russes contre les Tartares, avoit à traverser les immenses déserts de l'Ukraine & de la Crimée. Il lui fallut porter des vivres, & une infinité de choses nécessaires pour se défendre contre un ennemi toujours à cheval, qui vient à vous avec une célérité incroyable, tantôt de front, tantôt par les flancs, sans qu'on puisse jamais prévoir ses desseins. Que fit le Comte de Munich? ce que le Secrétaire Florentin dit de faire en pareil cas ; il forma de son Armée un Bataillon quarré ; il enferma tous les bagages dans un vuide laissé au milieu ; il borda son Bataillon de Piques & d'Artillerie. Sur les pointes du quar-

ré, il distribua la Cavalerie & les Troupes Légères qui alloient à la découverte de l'Ennemi. Il ne fit qu'ajoûter au plan de Machiavel des Chevaux de frise portatifs, avec lesquels il formoit tout de suite au besoin des retranchemens. Les Tartares indisciplinés vinrent souvent fondre sur lui, en poussant de grands cris, & avec la plus vive impétuosité, sans jamais l'entamer : *a guisa de' cani bottoli intorno a un mastino*; c'étoient des Roquets qui aboyoient contre un Dogue.

*Lettre X.* Nous ne tracerons pas le plan des trois Batailles que Machiavel fait donner à Castruccio Castracani, dans la vie de ce Capitaine faite à l'*instar* de la Cyropédie; elles sont généralement admirées des Militaires. Castruccio se signala par les armes, *dans le tems que les Muses furent réveillées en Italie par les Œuvres du Dante.* Ce Guerrier, de basse extraction, parvint par sa valeur à la Souveraineté de Lucques, de Pise, de Pistoye &c, & la Toscane alloit tomber sous ses armes, lorsque la mort l'enleva après une glorieuse victoire.

L'Auteur se plaint dans la XI[e] Let-

tre des jugemens que quelques-uns de nos Ecrivains ont portés ſur le Livre de l'*Art de la Guerre*. On met, dit-il, audacieuſement la main ſur ce que nous regardons comme notre moiſſon; de-là l'injuſtice de ces Critiques, auſſi peu fondés à accuſer Machiavel d'être ignorant dans l'Art Militaire, que ceux qui ont prétendu qu'il étoit peu verſé dans les Lettres. Paul Jove, dans l'éloge qu'il fait de ce fameux Politique, aſſûre lui avoir entendu avouer, qu'il tenoit de *Marcel Virgile* tout ce qu'il avoit répandu de fleurs Grecques & Latines dans ſes Ouvrages (5). C'eſt ainſi, continue l'Auteur, qu'en Angleterre on a prétendu que Pope avoit reçu de Mylord Bolingbrock tous les matériaux de ſon Poëme Philoſophique.

*Lettre XII.* Pour maintenir les Etats, dit Machiavel, il faut les ramener à leurs principes. Il en eſt de même de la guerre:

---

(5) Conſtat eum, ſicuti ipſe nobis fatebatur, à Marcello Virgilio, cujus & Notarius & aſſecla publici muneris fuit, Græcæ atque Latinæ linguæ flores accepiſſe, quos ſcriptis ſuis inſereret. *In Elog. Nicol. Machiav.*

comme elle eſt née de la violence, il faut la pouſſer avec vigueur. Quand il écrivoit, on la commençoit ſans peur, on la faiſoit ſans péril, on la terminoit ſans perte. On peut voir dans ſon Hiſtoire, Liv. VII, la journée de Caſtracaro, où les Florentins & les Vénitiens ſe battirent durant la moitié du jour, ſans qu'il y eût un ſeul homme de tué. Ce n'eſt pas ainſi qu'en ont agi ceux qui ont entendu le métier des armes. Homère, maître dans l'Art Militaire, comme dans tant d'autres Arts, ne fait aucun cas des Peuples qui ſe battent de loin avec l'arc & les traits. Idomenée accoutumé à combattre avec la lance, eût rougi qu'on l'eût pris pour un Archer. Cyrus ſe rendit maître de l'Aſie, en ſubſtituant à l'arc & à la fléche, la cuiraſſe, le Bouclier, & le cimeterre, pour combattre de près. La force eſt dans l'épée, dit Lucain, & tout ce qu'il y a de Peuples belliqueux fait la guerre avec l'épée.

*Enſis habet vires, & gens quæcumque virorum eſt*
*Bella gerit gladiis.*

Chez les Romains, après que les Vélites avoient lancé leurs traits, les autres rangs pésamment armés s'avançoient & joignoient l'ennemi. Le fusil & la bayonnette forment une arme tout-à-la-fois pésante & légere; mais rarement faisons-nous usage du fer dans les combats. On fait feu de part & d'autre une journée entiere, dit l'Auteur, & on se retire ensuite, presque sans avoir vû l'ennemi. Ce n'est pas-là la maxime de Machiavel: il veut que les combats soient rudes, les journées meurtrieres & les guerres décisives, comme celles des Romains. *Il mourra des hommes*, dit-il, *mais il faut bien qu'il en meure.*

La 13^e^ Lettre roule sur l'Artillerie, arme assûrément très-*respectable*. Le grand train d'artillerie que Charles VIII conduisit contre Naples, étonna & abattit le courage des troupes Italiennes, qui jusqu'alors n'avoient rien vû de pareil. Les succès des Vénitiens contre les Génois à la journée de Chioggia, la victoire du Turc sur le Soudan & le Sophi, & la conquête du Nouveau-Monde, avoient répandu l'opinion que l'artillerie décideroit dorénavant du

sort des combats. Le Secrétaire de Florence osa le premier élever la voix contre le sentiment public : il assura que ces machines ne devoient ni changer l'ordre des combats, ni fixer le sort des armes. Il fait d'abord engager l'action par les Mousquetaires & par la Cavalerie légere jettée sur les aîles de l'armée, avec ordre de courir ensuite sur l'artillerie des ennemis. Si les ennemis l'abandonnent, ses troupes s'en emparent ; s'ils la défendent, ils sont obligés de la couvrir, & alors elle devient inutile. D'ailleurs le jeu n'en étant pas aisé ni les coups sûrs, les effets n'en peuvent pas être si terribles qu'on le crut d'abord. Un Auteur cité dans cette Lettre disoit : que, pour s'en garantir, il ne falloit que boucher les oreilles du Soldat, comme les Compagnons d'Ulysse firent pour se préserver des chants des Syrènes.

Les Romains avoient, comme nous le verrons plus bas, des machines équivalentes à nos instrumens à feu ; cependant ils en venoient toujours à la mêlée, pour déterminer la victoire. » Mais c'étoient des Romains ; c'étoit » la fleur d'un peuple qui faisoit le

» plus dur noviciat, avant que d'être
» inscrit dans la Milice ; c'étoient des
» hommes détournés de mal-faire par
» la crainte des châtimens les plus sé-
» vères, par la religion du serment, in-
» vités à bien faire par l'espoir des
» plus grandes récompenses, & par le
» point d'honneur le plus fort ; c'é-
» toient des hommes dont le cœur
» étoit animé par l'ardeur intrépide
» que donne la science, & soutenu
» par la noble fermeté que donne la
» victoire. Au lieu que nos armées sont
» ordinairement composées de la lie
» du peuple, si on ose le dire ; de jeunes
» gens qui ne sont encore ni pressés par
» l'aiguillon du courage, ni affermis
» par l'exercice ; de Déserteurs en qui
» les vices, qui deshonorent la profession
» des armes, ont poussé de profondes
» racines. Que feront donc des Ro-
» mains ? Il en viendront aux mains
» avec confiance ; ils croiront ne pas
» combattre, s'ils ne se servent que de
» fléches & des traits des machines,
» comme fit Vespasien contre les sor-
» ties des Juifs à Jotopata qu'il vouloit
» reduire par la faim. Mais que feront
» nos armées ? ce que dit un valeureux

» François (6), & ce qui arrive en effet :
» on ne se promettra rien de la valeur
» du Soldat, on mettra toute sa con-
» fiance dans le feu du canon.

L'Auteur, dans XIVe Lettre, a répandu beaucoup d'érudition pour prouver, suivant l'opinion de Machiavel, que les machines des Anciens étoient plus terribles & plus décisives que celles d'aujourd'hui. Nul homme de bon sens, dit-il, ne le revoquera en doute, s'il considere que ces machines étoient dirigées contre des Soldats bien mieux défendus que les nôtres, & contre de murailles construites par des Nations qui, dans tous leurs Ouvrages, visoient à l'éternité. Archidamus, fils d'Agesilas, dit à l'occasion de la Catapulte, lorsqu'elle fut inventée en Sicile, ce que l'Arioste dit du canon : *Non la force ni le courage ne peuvent plus paroître en campagne devant toi.*

Non piu la gagliardia, non più l'ardire
Per te può in campo al paragon venire.

---

(6) Le Comte de Beausobre, Tableau Militaire des Grecs, Art. XX. T. II. de son Commentaire sur la défense des Places d'*Æneas* le Tacticien.

Plusieurs machines des Anciens lançoient des traits en plus grand nombre & plus juste que les nôtres; leur bruit & leur fracas étoient épouvantables. Ils renversoient, dit Vegece, comme la foudre, les murailles, les tours, & tout ce qu'on leur opposoit. Ces machines battoient de près & de loin. On voit dans Vitruve, Polybe & Plutarque, qu'elles jettoient des pierres de plusieurs quintaux, renversoient des files entieres de Soldats, &c. Quant à leur usage, ils les disposoient suivant les circonstances, de même que nous faisons le canon. Ils les employoient avec succès contre des villes, contre les travaux des ennemis, au passage des fleuves, pour l'attaque & pour la défense, &c. Pour n'en être pas entiérement abymés, il n'y avoit d'autre parti à prendre que de combattre corps à corps, avant qu'elles eussent joué, comme fit à Mantinée Philopemen contre Maccanidas, Roi de Sparte; ou de s'en rendre maîtres, de couper les cordes qui les tenoient en équilibre, & de les briser, comme on prend & on encloue le canon. Plusieurs Auteurs modernes prétendent, qu'on auroit dû conserver

l'usage de plusieurs de ces machines, & le Chevalier Folard a tracé en petit la forme d'un grand nombre. Il résulte des Observations de l'Auteur, que les Anciens faisoient de ces instrumens le même usage que nous faisons du canon, & que, si dans leurs batailles ces instrumens ne paroissoient pas jouer un si grand rôle, [illegible] qu'ils se fioient plus que nous sur leur épée. Les moyens sont semblables, mais les mœurs militaires sont bien différentes.

Lettre XV^e. On entend dire tous les jours que la Poudre à canon, l'Imprimerie & la Boussole ont opéré les changemens les plus avantageux. La Boussole a, sans doute, perfectionné la Navigation, en traçant un chemin assuré sous le Ciel le plus obscur & dans toute l'étendue des Mers. On diroit que la raison est entrée depuis quelques siécles dans le corps des Vaisseaux, dit l'Auteur. Un Pilote ordinaire en sçait plus avec cet instrument que n'en sçavoit *Néarque*, grand Amiral d'Aléxandre, & *Hannon* lui-même, le Colomb des Carthaginois. L'Imprimerie a mis dans les mains de tout le monde *l'aliment dont se nourrissoit autrefois*

*un petit nombre d'eſprits* ; mais peut-on penſer qu'une invention qui produit tant d'Avortons Littéraires, & qui multiplie ſi fort les moyens du faux-ſcavoir, pire que l'ignorance, contribue au progrès des Sciences autant qu'on le dit? Quant à la Poudre à canon, elle n'a apporté dans la guerre aucune révolution, aucune différence eſſentielle. Marches, campemens, batailles, ſtratagêmes, tout ſe fait ou doit ſe faire comme autrefois : les principes fondamentaux de l'art ſont immuables.

L'Auteur s'attâche à prouver, que pour la défenſe, comme pour l'attaque des Places, notre ſyſtême eſt en ſubſtance celui des Anciens. Le Comte Léonardi, grand Architecte militaire, cité par Barbaro dans ſon Commentaire ſur Vitruve, ſoutenoit qu'on ne peut entendre les fortifications modernes, ſans les connoiſſances répandues dans Vitruve. Le Duc de Rohan dit, dans ſon Parfait Capitaine, que ceux qui ſe rapprochent le plus de la maniere des Anciens Romains aux ſiéges, comme en pleine campagne, ſont ceux qui deviennent les plus grands Capitaines. Le ſiége d'Alexie par Jules-Céſar eſt,

à ce qu'il prétend, le modèle sur lequel le Prince de Parme, le Prince d'Orange, le Marquis de Spinola ont formé les leurs, & les ont protégés contre des armées supérieures qui les observoient.

Les Vaisseaux anciens ressembloient à des forteresses & portoient des tours. Ceux de Marc-Antoine, pareils à des Châteaux & à des Villes, dit Florus, ne pouvoient se mouvoir, sans un frémissement de la mer & des vents. On pourroit les comparer au Vaisseau de deux cens piéces de canon appellé *la Charente*, construit sous Louis XII. Des tours des Vaisseaux partoient des traits, des pierres & des feux. Par leur moyen, Jules-César nettoya le rivage de l'Angleterre bordé d'ennemis qui s'opposoient à sa descente. Diodore de Sicile fait mention de chalouppes armées d'une forte d'artillerie, employées au siége de Tyr, & à celui de Rhodes : ce dernier fait par Démétrius Poliocerte est peut-être le plus mémorable de l'Antiquité, par la variété des machines que ce Prince y mit en usage. Le feu Gregois n'a été inventé que dans des tems postérieurs; mais on se

servoit de brûlots pleins de matières combustibles dont le vent portoit les flammes contre les ennemis. Les Romains ne s'en tenoient pas aux traits & aux feux lancés par les machines; leurs Vaisseaux attaquoient ceux des ennemis corps à corps, & ils étoient armés, comme ceux des Grecs, d'un fer destiné à enfoncer ceux qu'on leur opposoit. Il paroit par Végéce qu'ils conserverent l'usage des Pont-levis, imaginés par Duillius, pour s'accrocher aux vaisseaux Carthaginois & combattre sur mer comme sur terre : » Enfin » à considérer le systême des armes » comme une machine, les Modernes » n'ont pas ajoûté une seule roue à » l'ouvrage des Anciens; ils n'ont fait » que donner à un des grands ressorts » plus de force & d'action : mais est-ce » assez pour dire que le systême des » armes est changé?

Lettre XVI[e]. Nos bons Capitaines ne font pas plus de cas de l'artillerie, que les Anciens n'en faisoient de leurs machines. Dans la guerre de campagne, ils ne la regardent que comme un supplement aux bonnes troupes. François I avoit cent piéces de canon à Marignan,

& cependant les Suisses lui résisterent avec tant d'opiniâtreté, que le Maréchal Trivulce appelloit ce combat un combat de Géans, auprès duquel il regardoit les autres comme des jeux d'enfans. Jamais on ne vit un si terrible appareil de canons, de mortiers, & de toutes sortes d'armes à feu, que celui des Turcs dans leur camp sous Belgrade ; cependant le Prince Eugène ne balança pas à les attaquer, & l'on sçait avec quel succès. Il en est sur mer comme sur terre. Showel, à qui l'Angleterre doit une partie de sa gloire maritime, avoit coutume de dire ; *Qu'un combat naval ne devoit pas durer plus de trois heures, lorsque les hommes vouloient agir en hommes.* En toute occasion, le fameux du Gué-Trouin se hâtoit d'en venir à l'abordage. Dans les assauts le canon est inutile. Condé & Turenne, qui tâchoient de prévenir l'artillerie par des attaques vives & promptes, ne faisoient pas plus de cas du feu, que Lucullus n'en fit des traits des soldats de Tigrane. Montecuculli fait bien voir qu'il n'en avoit pas grande opinion, lorsqu'il assure qu'à cheval la reine des armes c'est la

lance, & à pied la pique. L'arme blanche ne frappe guere à vuide ; une décharge entiere de mousqueterie ne tuera pas quelquefois quatre hommes. Nous voyons des armées où la Cavalerie a abandonné les armes à feu.

*N'employez point le feu combattant à cheval ;*
*Son vain bruit se dissipe, & ne fait point de mal.*

dit un Poëme également inspiré par le Dieu des Combats & par celui des Vers (7), au jugement de l'Auteur de ces Lettres. Charles XII, instruit par une longue expérience, méditoit la réforme des fusils. Le Maréchal de Saxe croyoit que, si la guerre de 1740 avoit duré plus long-tems, on se seroit désabusé des armes à feu, & qu'on en seroit revenu à l'arme blanche. C'est ce que Montagne prédit dans son Chapitre des *Destriers*, *Liv.* I. » Il est bien » plus apparent de s'assurer d'une épée » que nous tenons au poing, que du

(7) L'Art de la Guerre en six Chants, par S. M. P.

»boulet

» boulet qui s'échappe de notre pis» tole... sauf l'étonnement des oreilles » à quoi chacun est apprivoisé, je crois » que c'est une arme de fort peu d'effet, » & espére que nous en quitterons un » jour l'usage ». L'Auteur souhaite (8), qu'on introduise au moins les armes défensives, qu'une foible mollesse nous a fait abandonner, qui pareroient un grand nombre de coups, & qui ont sauvé la vie à plusieurs Capitaines, entre autres à François I.

Dans la XVII^e Lettre, l'Auteur revient à Machiavel. Il assure qu'il ne le regarde pas avec les yeux d'un Commentateur qui le croiroit infaillible; mais il justifie quelques-unes de ces maximes. Il ne seroit pas étonnant que Machiavel se fût trompé quelquefois. La guerre, comme le dit le Comte de Saxe, est une science environnée de ténébres de toutes parts; elle a pour fin de combattre avec le plus d'avantage qu'il est possible, & pour fondément l'expérience; mais il arrive rarement que l'expérience & la théorie se

(8) Avec Machiavel & le Comte de Saxe.

trouvent exactement d'accord. On trouvera dans la dix-septiéme Lettre le systême de fortification de Machiavel; il est vicieux en plusieurs points, mais avec les inventions trouvées depuis, il lui eût été facile de lui donner plus de perfection.

Lettre XIX. L'Auteur pense que les Critiques qui dépriseront Machiavel pour quelques petites erreurs, méritent la réponse qui fut faite au Critique du Boccalini. Ce Critique présentoit à Apollon une liste de quelques fautes légeres répandues dans un très-bel Ouvrage. Le Dieu fit tout de suite monder un sac de grains, & il lui en donna la paille en récompense. L'Auteur renvoye son Correspondant à la *source de laquelle il a dérivé quelques ruisseaux*. On verra, dit-il, que l'Art de la Guerre est né comme les Beaux Arts dans la Toscane. » Heureuse l'Italie, » s'écrie-t-il, si dans le siécle d'or de » Léon X, les Princes Italiens, moins » livrés aux choses d'agrément & aux » Lettres, avoient cultivé l'Art Mili- » taire & discipliné les armées sur les » leçons du Secrétaire de Florence, ils » auroient vû renaitre avec l'ancienne

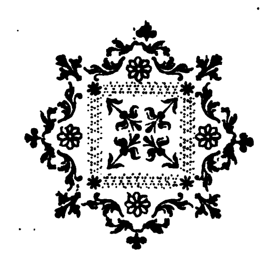
» discipline l'ancienne valeur ; ils n'au-
» roient pas essuié avec tant de pertes
» les coups des Ultramontains ; &
» comme le dit avec noblesse Fabrice
» Colonne, ou ils auroient accru leurs
» Etats avec gloire, ou ils les auroient
» perdus sans honte.

Le Chevalier Folard a porté le jugement suivant sur les Ouvrages Militaires de Machiavel. » Les Discours
» Politiques & Militaires de cet Au-
» teur sur les Décades de Tite-Live,
» sont un Ouvrage immortel. Je le
» trouve digne de la curiosité des gens
» de Lettres, & d'en être bien lû &
» bien médité. La vie de Castruccio,
» l'un des plus grands Capitaines de son
» siécle, quoique peu connu, n'est pas
» moins admirable. Elle est toute ornée
» de faits curieux, très-instructive, &
» pleine de réflexions & d'observations
» militaires que peu de gens sçavent
» faire ; tant cet homme avoit le génie
» tourné au métier. Hors un Livre de
» sa façon qui ne lui fait pas beaucoup
» d'honneur, quoiqu'il ait pillé Végéce
» qu'il a très-mal travesti, il est ad-
» mirable en tout.

Le Critique Italien prétend que le

préjugé a conduit la plume de
teur François, dans la derniere pa
ce jugement &c. Mais ſans no
rêter au motif qui a pu l'inſpi
Chevalier Folard, il nous paroi
eſt injuſte en tout point : 1°. par
l'Ouvrage de Machiavel contie
choſes excellentes, tant ſur la
que où il a pu profiter des ancie
teurs, que dans les autres partie
guerre, où ils ne lui ont pas
même ſecours ; 2°. parce q
n'eſt pas piller *Végéce*, mais s'en
utilement, que d'adapter l'ord
Romains à la Milice de ſon
3°. enfin, parce que c'eſt bien
dans *Végece*, que dans *Polybe* &
Milice Romaine pure & non
corrompue, que Machiavel a pu
ſyſtême, preuve bien évidente
juſteſſe & de la ſagacité de ſon
Nous croyons même que ce qu'il
ſur la guerre, mérite d'être regardé
me un Ouvrage Claſſique, & il
qu'il a été conſidéré autrefois com
Quant au reproche de Plagiat q
Algarotti fait aux Auteurs qui on
depuis Machiavel, on peut lui rép
qu'ils ont puiſé dans les mêmes

ces que le Tacticien de Florence. Il est cependant très-probable, qu'il avoit appris à ses contemporains tout ce que lui-même avoit appris des Anciens. L'ignorance universelle qui régnoit alors, principalement parmi les Gens de Guerre, devoit tout rendre neuf : ainsi un Livre de Tactique, publié par un Ecrivain de la plus grande réputation, ne pouvoit manquer de faire bien plus d'effet que ni Végece ni Polybe relegués dans la poussiere des Ecoles & chez les Ecclésiastiques, alors seuls possesseurs des Lettres.



# ESPAGNE.

*HISTORIA del famoso Predicador, Fray Gerundio de Campazas*, aliàs *Zotes, escrita por el Licenciado Don Francisco Lobon de Salazar, Presbytero, Beneficiado de Preste en las Villas de Aguilar, y de Villagarcia de Campos, Cura en la Parroquial de San Pedro de esta, y Oppositor à Cathedras en la Universidad de la Ciudad de Valladolid; Quien de la dica al Publico. Tomo primero: con Privilegio. En Madrid: en la Imprenta de D. Gabriel Ramirez, calle de Atocha ano de 1758.*

» HISTOIRE du fameux Prédicateur, » Frere Gerundio de Campazas, » *aliàs* Zotes (1), écrite & dédiée

(1) *Zote* signifie un sot, un homme qu'il est impossible d'instruire, tant il est stupide.

» au Public, par le Licencié Don Lo-
» bon de Salazar, Prêtre, Bénéficier
» des Villes d'Aguilar & de Villa-
» garcia de Campos, Curé de la Pa-
» roisse de Saint Pierre de cette der-
» niere, &c. (2). Tome premier,
» avec Privilége. A Madrid, chez
» D. Gabriel Ramirez, rue d'Ato-
» cha, 1758, petit *in*-4°. de 335
» pages, non compris quatre Let-
» tres imprimées au commencement,
» la Préface, & deux Tables, l'une
» des Chapitres, & l'autre des cho-
» ses remarquables. »

## *PREMIER EXTRAIT.*

AVANT que de commencer cet Extrait, il est bon d'avertir nos Lecteurs de la méthode que nous suivrons. Nous nous garderons bien de

(2) Quoiqu'en dise le Frontispice, toute l'Espagne croit que c'est le P. *Isla*, Jésuite, qui est l'Auteur de cette Histoire. Si nous pouvons nous en rapporter à une Réponse manuscrite que nous avons eue entre les mains, & dans laquelle on attaque nommément ce P. Jésuite, nous le croyons aussi.

faire la simple description des Ouvrages qui portent, comme celui-ci, l'empreinte des mœurs & du caractère des Nations, quand nous pourrons présenter les Tableaux mêmes. L'analyse ne peut convenir qu'aux Ecrits purement didactiques : y soumettre les Ouvrages d'imagination, où le Génie National perce nécessairement & se peint toujours avec des traits plus ou moins marqués, ce seroit manquer le principal objet de notre Journal. On s'est donc attaché dans cet Extrait à ne montrer en quelque façon que l'Auteur. Mais quelques efforts qu'on ait faits, quelque liberté qu'on se soit permise, il s'en faut beaucoup qu'on se flatte d'avoir pû conserver ici la force & l'esprit de l'original. On sçait trop combien un Ouvrage d'imagination, de sentiment, ou de mœurs, perd en passant d'une Langue dans une autre. Eh ! comment pouvoir rendre en François la *Langue Comique des Espagnols*, Langue très-distincte chez ces Peuples, où elle est ennoblie par l'usage des Ecrivains les plus polis, & des Castillans qui parlent le mieux ; Langue réelle, & qu'il ne faut pas confondre ni avec

nos patois vulgaires, ni avec le langage Marotique, encore moins avec celui de nos Parades!

LORSQUE l'ingénieux *Cervantes* entreprit de faire main-basse sur les Livres de Chevalerie, il ne pensoit assûrément pas que son immortelle fiction dût servir un jour de modéle à l'Ouvrage que nous annonçons. Quoique l'éloquence de la Chaire fût déja un peu altérée de son tems en Espagne, il ne pouvoit pas prévoir qu'elle pût être portée un jour au dégré de profanation où on la voit aujourd'hui, & cela d'autant moins, que plusieurs Grands Hommes de sa Nation en avoient consigné les régles dans des Ouvrages qu'on lit encore avec autant de plaisir que d'édification (3). Mais le mauvais goût, qui s'introduisit en Espagne sous le regne de *Philippe IV*, infecta jusqu'aux Ministres de l'Evangile,

(3) Voyez la Lettre de Don *Juan de Santander*, premier Bibliothécaire du Roi d'Espagne, imprimée à la tête de l'Histoire de Frere Gerundio.

& étendit la corruption à toutes les parties de l'Eloquence. Dès-lors, au lieu de ces Sermons qui avoient immortalisé cette foule d'hommes véritablement Apoſtoliques que l'Eſpagne avoit produits, on ne vit preſque plus que de pieuſes farces : les Prédicateurs ſe livrant à l'abus des talens le plus criminel, ne rougirent point de jouer le rôle de Bouffons, & d'ériger en Théâtre la Chaire de Vérité.

Cependant la contagion n'a jamais été générale : il y a eu dans tous les tems, & il y a encore aujourd'hui en Eſpagne d'excellens Prédicateurs. Pluſieurs Sçavans Eſpagnols ſe ſont élevés avec force contre ces Profanateurs de la parole Divine, & leur zéle a été ſouvent ſecondé par les vigoureuſes remontrances des Prélats.

L'Auteur de l'Hiſtoire de Frere *Gérondif* a cru, que le ſeul moyen de ramener les mauvais Prédicateurs à leur devoir, étoit de les tourner en ridicule. Pour cet effet, il a choiſi un Prédicateur imaginaire, en qui il a réuni toutes les ſottiſes & les extravagances que débitent la plûpart des Prédicateurs Eſpagnols. Cette heureuſe idée

lui a ouvert un champ vaſte pour l'ironie, & nous oſons aſſûrer qu'il en a tiré tout ce qu'on pouvoit attendre du ſingulier talent, dont il avoit donné un eſſai dans la fameuſe Relation des Fêtes de Pampelune (4).

Il n'a donné juſqu'à préſent que la premiere partie de ſon Hiſtoire ; les clameurs qu'elle a excitées dès ſa naiſſance, ont arrêté l'impreſſion de celle qui devoit la ſuivre. Mais on peut juger du ſuccès de l'Ouvrage par l'empreſſement avec lequel on a reçu cette premiere partie, dont l'Edition a été enlevée dans vingt-quatre heures. Quelques Sçavans, dont le ſuffrage doit être d'un grand poids, lui en ont témoigné leur reconnoiſſance particuliere dans des Lettres qui ſont imprimées au commencement.

Le projet de l'Auteur, & la maniere dont il l'a exécuté, prouvent en lui un grand courage. Quelle entrepriſe plus hardie que d'oſer ridiculiſer les mau-

(4) C'eſt une autre Production du P. *Iſla*, qui eſt un chef-d'œuvre de plaiſanterie, & dont nous pourrons donner une idée.

vais Prédicateurs à la face de la multitude, qui, par ses applaudissemens, en avoit augmenté le nombre!

L'Auteur a senti lui-même combien elle étoit délicate; aussi a-t-il destiné une Préface Apologétique, à adoucir les plaies que devoient faire les *Sels âcres & corrosifs*, dont son Ouvrage est chargé, suivant l'expression du Censeur. Il a cru devoir principalement se justifier sur trois objets : sur le choix de son Héros, sur le nom ridicule qu'il lui a donné, & sur le ton de tout l'Ouvrage. C'est sur quoi roule sa Préface que nous allons présenter en racourci.

Voici comment il débute : » Quoique je fasse du Héros de mon Histoire un Prédicateur & un Prêtre, détrompez-vous, mon cher Lecteur : » il n'a été ni l'un ni l'autre; il a prêché autant de Sermons qu'il a dit de » Messes. C'est moi qui l'ai conçu, » qui l'ai enfanté, qui lui ai donné les » ordres & le titre de Prédicateur; j'ai » pour cela la même autorité que pour » le faire Evêque ou Pape. Car, s'il a » été permis à Platon de fonder une

» République dans les espaces imagi-
» naires ; s'il a été permis à Descartes
» d'imaginer un Monde tel qu'il lui
» a plu ; si plusieurs Philosophes mo-
» dernes, éclairés par Copernic, &
» par mon ami Fontenelle qui a souf-
» flé la méche, ont osé imaginer au-
» tant de millions de Mondes qu'il y
» a d'étoiles fixes : quelle Loi Divi-
» ne ou humaine m'empêchera de
» me divertir à créer un petit Moi-
» ne trapu, pétulent, de lui donner
» les emplois que je jugerai à propos,
» & de le faire prêcher selon mon bon
» plaisir ? L'imagination de ces Mes-
» sieurs, & de mille autres que je
» pourrois nommer, auroit-elle eu
» quelque privilége qui fût refusé à la
» mienne, quoique pauvre & péche-
» resse ?

» En ce cas, me direz-vous, il n'y
» a donc jamais eu de Frere Gérondif
» dans le monde. Allons doucement,
» je vous prie : laissez-moi prendre
» une prise de tabac, car votre Ques-
» tion est sérieuse. Me voilà prêt, je
» vais vous répondre. Frere Gerondif,
» Prédicateur, avec ses nom & sur-
» nom, n'a point existé & n'existe-

» ra jamais : mais des Prédicateurs Ge-
» rondifs, *Freres* ou non *Freres*, dé-
» corés du *Don* ou sans *Don*, à coque-
» luchon ou à bonnet, vêtus de long
» ou court-vêtus, de toutes couleurs &
» de toutes figures, il y en a eu, il y
» en a, & il y en aura toujours, si
» Dieu n'y met la main. Je ne pré-
» tends pas qu'il s'en trouve en qui se
» réunissent exactement toutes les extra-
» vagances de mon cher Gerondif,
» quoique cela ne soit pas impossible ;
» mais qu'elles soient partagées & con-
» viennent plus au moins à plusieurs
» individus, c'est une vérité si palpa-
» ble & si sensible, qu'elle saute aux
» yeux. Or qu'ai-je fait ? Ce qu'ont
» fait de tout tems les Auteurs des Ro-
» mans utiles, & des Poëmes épiques
» instructifs : ils choisissent un Héros
» réel ou imaginaire, pour en former
» un modéle parfait de vertus, soit
» morales, soit militaires, soit poli-
» tiques. Ils ramassent çà & là tout ce
» qui paroit propre à la perfection de
» leur Idole, *Idolillo* ; ils le lui appli-
» quent avec ordre & avec agrément,
» en imaginant les événemens & les
» aventures qui leur paroissent les plus

» propres à lier le vrai avec le vrai» semblable, le vraisemblable avec le » merveilleux, & voilà un Poëme épi» que en vers ou en prose : *Que na* » *hay mas que pedir.*

» L'Auteur fait un dénombrement » de plusieurs Productions poëtiques » qu'il qualifie d'*Epopées*, & dont il » prétend que les Auteurs ont suivi » dans leur composition le plan qu'il » vient d'exposer. Vous m'objecterez, » ajoûte-t-il, que plusieurs de ces Ou» vrages ne doivent pas être mis au » nombre des Poëmes épiques, parce » qu'ils sont écrits en prose. A cela je » réponds, que vous êtes d'une hu» meur bien difficile & bien chagrine; » car enfin la vieille Question, si le » vers est essentiel ou non à l'Epopée, » est-elle décidée ? N'y a-t-il pas en» core sur ce point un sabath épou» vantable parmi les Commentateurs » & les Sçavans ?

» Si vous voulez absolument, con» tinue l'Auteur, que mon pauvre Ge» rundio ne soit pas digne d'être assis » sur le haut banc des Poëtes Epiques, » soit parce que mon Héros n'est ni » Empereur, ni Roi, ni Duc, ni Land-

» grave, (ce qu'il devroit être au moins, » pour avoir entrée à la Diette Epique), » soit parce qu'il n'a aucune des qua- » lités requises pour recevoir l'*Investi- » ture de l'Héroïsme*; sçavoir, la magna- » nimité, la constance & la force : si » pour cette raison, dis-je, vous pré- » tendez que mon Histoire n'est ni » Poëme Epique, ni lanterne; à la » bonne heure, je le veux : je ne suis » point d'humeur à rompre une lance » avec vous pour de semblables vétil- » les ».

Après avoir exposé les raisons qui l'ont déterminé à choisir son Héros parmi ceux des Religieux qui sont distingués & caractérisés par le nom de *Freres*, il se fait apostropher en ces termes : » Passe pour le titre de Frere. » Mais que signifie le nom singulier & » bouffon de *Gerundio* (5) ? N'aura-t-on » pas raison de croire que vous avez » voulu jetter un ridicule sur l'Etat Re- » ligieux, & particulierement sur ces » Sociétés, dont les membres s'hono-

(5) *Gerundio*, signifie un Gerondif, nom Grammatical très-connu.

» rent du nom de *Freres ?* »

L'objection est délicate, aussi l'Auteur fait-il tous ses efforts pour y répondre. Il appuye d'abord sur la profonde & sincère vénération qu'il a pour toutes les Sociétés Religieuses. Après quoi il poursuit en ces termes : » Ç'a » entendons-nous. Le ridicule même » du nom & son peu de vraisemblan- » ce conservent les égards que l'on doit » à l'Etat Relieux, loin de lui porter » la moindre atteinte. Ce défaut même » de vraisemblance prouve que dans cet » état il n'y a point eu, & qu'il ne sçauroit » y avoir un tel homme. De plus, il » garantit de toute offense & la pro- » fession & ceux qui l'ont embrassée. » En imaginant un personnage qui n'e- » xiste ni ne peut exister, on attaque » les vices, sans blesser les personnes. » Si quelqu'un se sent atteint du mal » qu'on veut guérir, je lui conseille de » souffrir en patience & de se taire : » c'est tout le parti que nous avons à » prendre, nous autres pécheurs, lors- » que du haut de la Chaire on nous » gourmande un peu vivement : *Quan-* » *do desde el pulpito nos cardan la* » *lana.*

» D'ailleurs, poursuit-il encore, est-
» il dans le monde, est-il même dans
» l'Eglise aucun état, quelque saint,
» quelque respectable & quelqu'élevé
» qu'il soit, où il n'y ait quelques in-
» dividus extravagans & ridicules ? Or
» n'est-il pas évident que les sottises
» des particuliers ne sont point propres
» de l'Etat ? Si quelque plaisant entre-
» prend de les corriger par les traits de
» la satyre, ou sur le théâtre, n'em-
» ploye-t-il pas ordinairement un nom
» supposé & imaginaire, pour empê-
» cher que la réprimande puisse être
» appliquée à personne en particulier ?
» Demandez-le à Horace, à Juvenal,
» à Térence, à Moliere, & à plusieurs
» de nos Auteurs comiques.

» Y a-t-il jamais eu dans le monde
» quelqu'un qui se soit appellé *Tartuffe*?
» Eh bien, ce pendart de *Moliere* dans
» la plus brillante, & peut-être dans la
» plus utile de ses Comédies, introduit
» ce personnage & l'*empoigne*, pour
» faire une décharge fort vive sur les
» hypocrites de tous les états. Or
» qu'est-ce que cela fait à saint François
» de Sales, & aux hommes véritable-
» ment vertueux ? Avez-vous connu

» quelqu'un à qui on ait jamais donné
» sur les fonds le nom de Triſſotin ?
» C'eſt cependant celui que le même
» Auteur a donné dans ſa belle Co-
» médie des *Femmes ſçavantes*, à ces
» hommes qui s'érigent en Beaux-Eſ-
» prits pour quelques mauvaiſes équi-
» voques, & quelques mots dénués de
» ſens, dont ils aſſaiſonnent à tort & à
» travers les converſations à la mode.
» Or croyez-vous que cela faſſe la
» moindre égratignure à *Quevedo*, ni
» aux véritables Beaux-Eſprits ? Avez-
» vous jamais vû ſe promener dans les
» Tuileries le Marquis de *Maſcarille*
» ou le Comte de *Jodelet* ? Il a plû
» néanmoins à Moliere d'expédier à
» deux valets boufons les titres de
» Marquis, pour faire une raillerie
» ſanglante ſans doute, mais bien mé-
» ritée, des *Précieuſes ridicules*. Je ne
» ſçache point que pour cela le Mar-
» quis d'*Aſtorga* ni le Vicomte de *Zo-*
» *lina* en ayent perdu le ſommeil.
» Enfin ne me direz-vous pas dans
» quelle Paroiſſe de Ségovie a été bapti-
» ſé le Grand *Tacano* (6) ? Cependant

(6) C'eſt le Héros d'un Ouvrage, où *Quevedo* tourne en ridicule les hommes avares & leſineux.

» je n'ai jamais vu aucun des Originaux,
» que représente cette Copie, se plain-
» dre qu'elle flétrit leur état ou leur
» profession. Convenons donc que
» *Frere Gerundio* ne blâme aucun état :
» si cela étoit, ce ne seroit pas assuré-
» ment par la profession que je lui sup-
» pose, mais par les sottises qu'il dé-
» bite. Corrigez-le, & nous serons les
» meilleurs amis du monde.

Quoique les Sermons, dont il est parlé dans le corps de l'Histoire de Frere Gerundio, soient la plûpart imprimés avec les noms de leurs Auteurs, notre Historien a usé des plus grands ménagemens. Il s'est fait une Loi de ne nommer personne ; mais il a cru devoir désigner un Ecclésiestique Portugais qui a fait paroître, sous le nom d'un Capucin, des Ouvrages injurieux aux nations Espagnole & Portugaise.

» J'ai, dit-il, excepté un seul hom-
» me de la régle que je me suis pres-
» crite : c'est *Barbadino*, à qui j'ai ôté
» le déguisement respectable sous le-
» quel il s'étoit indignement caché. Je
» lui arrache la barbe postiche qu'il
» avoit prise comme un Vieillard d'in-
» termède, & je le fais paroître en

» public avec ſon viſage naturel ou du
» moins raſé ; avec ſa perruque blonde
» & ronde, ou ovale ; avec ſon rabat
» à l'Italienne, bien bleu, bien em-
» peſé ; avec ſon aumuſſe de peau de
» Martre repliée ſur le bras gauche en
» Archidiacre coquet . . . . avec ſon
» rochet, garni d'une dentelle ſi fine,
» que le Pape s'en trouveroit paré ;
» avec ſon bonnet quarré, appuié con-
» tre ſa poitrine, & qu'il tient ſi déli-
» catement avec ſes deux doigts de la
» main droite, qu'on diroit qu'il prend
» ſon bonnet, comme les autres pren-
» nent du tabac ; avec un gros Livre
» élevé ſur la Table, & ſoutenu de la
» main gauche par le haut, de façon
» qu'il pourroit paroitre avec décence
» ſur le pulpitre le plus maſſif ; enfin
» avec ſon écritoire en forme de ſceau,
» dans laquelle on voit une plume qui
» reſſemble à la queuë d'un Renard
» du côté gauche du pennache. Voilà
» le portrait du faux Capucin que je
» garde dans mon cabinet, pour m'en
» amuſer toutes les fois qu'il m'en
» prend envie.

» Ce *Signor Abate* eſt le ſeul que je
» montre au doigt . . . . Ici notre Poëte

Historien abandonne le stile railleur : il attaque très-sérieusement & très-ingénieusement l'Ecrivain Portugais ; cependant dans le fort même de sa colère, il lui échappe de tems en tems des traits de plaisanterie.

» L'audace, dit-il, l'insolence & la présomption de ce pretendu Docteur me mettent hors de moi, & je n'ai pû m'empêcher de lui donner en passant cent coups de plat-d'épée, me réservant le droit de lui enfoncer dans le sein la Dague Littéraire jusqu'à la garde, si jamais il me prend envie de m'en donner la peine ; car cet homme-là a besoin d'une guérison radicale.

Passons au troisiéme grief. On n'accusera point assurément notre Auteur d'avoir adouci les plaintes & les reproches qu'on peut lui faire sur le fond & sur la forme de son Ouvrage. Voici les expressions qu'il met dans la bouche de ses Censeurs : » Homme inconsidéré ! » Prêtre méchant & insensé ! Supposons que la Prédication soit aussi corrompue en Espagne & ailleurs que tu le prétend dans ton Ouvrage maudit, pernicieux, détestable abominable .... Supposons que cette

» corruption, cette épidémie, cette
» peste même, si tu veux, exigeât le
» remède le plus prompt & le plus ef-
» ficace. Répons, est-ce par des bouf-
» fonneries qu'il falloit l'attaquer ?
» Est-il un sujet plus sérieux, plus im-
» portant, plus digne d'une plume ma-
» jestueuse, docte, énergique & véhe-
» mente ? Quelle matiere méritoit
» d'être discutée avec plus de gravité,
» avec plus de force ? Ne demandoit-
» elle pas un torrent de raisons &
» d'autorités mêlées à un torrent de
» larmes ? Cet objet devoit-il être
» traité de la maniere que tu l'as fait,
» Prêtre indigne ? Y a-t-il dans le monde
» une autorité qui permette de mêler
» les choses les plus sérieuses avec
» les plus burlesques, les plus graves
» avec les plus bouffonnes, les plus
» importantes avec les plus frivoles ?
» C'est une chose ridicule, c'est une
» chose risible, j'ajoute même, exécra-
» ble & plus qu'un sacrilége, que de
» joindre des brocards & des bouffon-
» neries avec des atrocités, des serpens
» avec des Colombes, & des Tigres
» avec des Agneaux ............ Consulte
» les SS. Peres, les Docteurs, ou les

» Ecrivains ſacrés. Ont-ils jamais ſuivi
» la route diabolique que tu as choiſie,
» pour corriger les mauvais Prédica-
» teurs ?.... Ouvre, ouvre leurs écrits,
» & tu les trouveras remplis de rai-
» ſons, de Textes, de Déciſions, de
» Canons, de Cenſures, d'exclama-
» tions, de lamentations & de mena-
» ces. Voilà ce que tu trouveras chez
» les Auteurs qui ont traité ce point
» exprès ou par occaſion. Mais des
» quolibets ! mais des plaiſanteries !
» mais des bouffonneries ! Ah ! Curé
» téméraire & mal aviſé ! Je cours te
» dénoncer à tous les Tribunaux de la
» terre, pour te faire punir, pour te
» confondre & t'anéantir ; il faut qu'on
» faſſe de toi un exemple qui ſerve de
» leçon à tous les ſiécles préſens, fu-
» turs & poſſibles.

» Dieu le Pere, Dieu le Fils vous
» adouciſſe : *Manſueſcat te Deus Pater,*
» *manſueſcat te Deus Filius* , *& reliqua.*
» Vous devez vous être éveillé de bien
» mauvaiſe humeur aujourd'hui, Lec-
» teur de mon ame. Si le ſouper vous
» a cauſé des indigeſtions qui vous
» ayent empêché de dormir, eſt-ce ma
» faute ? Pour moi je ſoupai peu, je fis
» bien

» bien ma digestion, & je me trouve
» frais comme une laitue. Ecoutez-moi
» donc de sang froid, si cela vous fait
» plaisir; sinon fermez les yeux, qui
» sont les oreilles avec lesquelles on
» écoute un Ecrivain. «

L'Auteur passe condamnation sur tout ce qu'il vient de se faire objecter par son Energumene; il cite même à cette occasion un grand nombre d'Ouvrages publiés en Espagne, en Italie, en France & ailleurs, pour maintenir dans sa pureté l'Art de la Prédication. » Mais,
» qu'ont produit, demande-t-il, les
» pieux efforts de ceux qui ont écrit ces
» Ouvrages? Rien du tout, & les
» mauvais Prédicateurs continuent d'al-
» leur train. « Or il ne croit pas qu'il y ait de l'équité à le blâmer, pour avoir renoncé à des remedes qui n'ont eu aucun succès, & pour avoir cherché dans le sel de la plaisanterie plus d'efficacité qu'on n'en a trouvée dans leur application. » Car il est certain, dit-il, que
» bien souvent le ton plaisant & bur-
» lesque a eu plus de pouvoir pour
» corriger les mœurs, que tous les Ou-
» vrages sérieux qui avoient attaqué
» leur déréglement. Plusieurs Ecrivains

» ont eu le bonheur de réussir en sui-
» vant cette route : c'est ce qui a fait
» dire à un Académicien de Paris, que
» Moliere a fait plus de conversions
» avec son *Tartuffe*, son *Bourgeois*
» *Gentilhomme*, son *Ecole des Maris*,
» son *Ecole des Femmes*, & son *Malade*
» *imaginaire*, que toutes les Déclama-
» tions & tous les Livres destinés à
» proscrire les vices du cœur & de l'es-
» prit. Tous les Physiciens modernes
» ligués ensemble contre les ingénieu-
» ses rêveries de Descartes, ne lui ont
» pas fait perdre autant de terrein que
» le *Voyage dans le Monde de Descar-*
» *tes* du P. *Daniel*, qui est assez bien
» traduit en Espagnol. Mais pourquoi
» aller si loin ? Jusqu'à ce que *Michel*
» *Cervantes* eut publié son incom-
» parable Histoire de Don Quichotte
» de la Manche, on ne put bannir de
» l'Espagne le goût des Histoires & des
» Aventures Romanesques : une infi-
» nité de Lecteurs n'admiroient que
» ces merveilleuses sottises, & dédai-
» gnoient les Ouvrages propres à les
» instruire. Or pourquoi ne pourrois-
» je pas espérer, que l'Histoire de *Frere*
» *Gerundio de Campazas* sera aussi heu-
I

» reuse que celle de Don Quichotte de
» la Manche? «

Qu'on nous permette ici une Réflexion qui terminera cet Extrait. La *Gravité* dont il semble que nous fassions un reproche aux Espagnols, & dont ils se vantent avec raison, nous la prenons mal-à-propos pour un sérieux imperturbable & bien près du ridicule. Le genre de Gravité qui caractérise cette Nation, & qui formoit le caractere des Spartiates & des Romains, n'est autre chose que la constance & la fermeté dans les résolutions qu'on a prises après un profond & long examen. C'est la qualité opposée à l'inconsidération, à la légereté, enfin à cette mobilité qui, chez tous les Peuples du monde, est le caractere de l'enfance, & qui chez les Gaulois, nos Ancêtres, éclatoit au rapport de César, dans toutes leurs actions, même à tout âge.

# PORTUGAL.

*LETTRE écrite aux Auteurs du* JOURNAL ETRANGER, *par M. l'Abbé* de Magalhaens.

MESSIEURS,

J'AI l'honneur de vous adresser l'Extrait d'un Livre Portugais unique en son genre, & que j'ai cru intéressant pour toutes les Nations ; sur-tout dans un tems, où de fréquens tremblemens de terre, tant en Europe qu'en Asie, doivent faire songer aux moyens d'en prévenir au moins les terribles suites. Il a pour titre :

*Memorias das Principaes Providencias que se derao no Terremoto que padeceo a corte de Lisboa no anno de 1755, ordenadas e offerecidas a Majestade Fidelissima de El Rey, D. Joseph I, nosso Senhor, por Amador, Patricio de Lisboa. 1758. in-folio.* C'est-à-dire ; » Mémoires des principaux expédiens » qui ont été mis en usage lors du Trem-

» blement de Terre arrivé à Lisbonne
» en l'année 1755, disposés & présen-
» tés à Sa Majesté Très-Fidéle, le Roi
» Don Joseph I, notre Souverain, par
» *Amador*, Citoyen de Lisbone. 1755,
vol. *in-folio* de 355 pages, en grand papier & en beaux caractères, avec quelques Vignettes & autres ornemens de bon goût, mais sans lieu d'impression.

Je n'ignore pas, Messieurs, que M. *de Barros*, célèbre Portugais, de l'Académie Royale de Berlin, & Correspondant de l'Académie des Sciences de Paris, a déja fait insérer un Extrait du même Livre dans le Journal des Sçavans des mois de Juin & Juillet 1759. Mais il m'a semblé que le Journal Etranger avoit aussi des droits bien fondés sur un Livre qui fait tant d'honneur à notre Nation, & j'ai voulu y consigner à mon tour un foible témoignage de mon zéle & de mon amour pour ma Patrie.

Tous les Sçavans conviennent unanimement, que notre Globe est sujet à éprouver de tems en tems des secousses, des mouvemens extraordinai-

res, qui se font sentir sur sa surface, & qu'aucune de ses parties n'en est exempte. En effet, si l'on attribue aux Volcans la cause des Tremblemens de Terre, ou plutôt s'ils ne sont produits que par l'inflammation des matières combustibles renfermées dans le sein de la Terre, ou par l'éruption des Vapeurs allumées & dilatées par l'action du feu souterrein, il n'est pas d'endroit dans le Monde où l'on puisse être à l'abri de ces terribles secousses. Le grand nombre de Volcans qui subsistent encore ; les vestiges incontestables d'une infinité d'autres qui sont éteints aujourd'hui, & qu'on trouve par-tout, même dans les climats qui se ressemblent le moins, ne prouvent que trop cette vérité. Il s'ensuit donc qu'on ne peut trop publier, trop répandre la connoissance des moyens qu'un Gouvernement sage a sçu employer, pour réparer une partie des maux que le renversement de Lisbonne avoit accumulés sur nous, & pour en prévenir beaucoup d'autres.

Moi qui fus témoin occulaire du désastre de ma Patrie, & qui, avant de la quitter, pour faire mon tour philo-

ſophique de l'Europe, ai eu quelque part aux ſoins paternels, aux ſalutaires prévoyances, & aux diſpoſitions bienfaiſantes de mon Souverain, je ſuis charmé de trouver en France l'occaſion de procurer quelque bien public, en inſérant dans votre Journal la ſubſtance de ces Mémoires. L'Auteur Portugais de ce Livre utile, eſt aſſûrément le premier Ecrivain connu dans ce genre d'inſtruction. Quel avantage pour l'humanité, ſi les Hiſtoriens qui nous ont tranſmis les effets Phyſiques des anciens Tremblemens de Terre, avoient eu ſoin de nous informer des moyens que la ſageſſe des Princes & l'intelligence des Gouvernemens avoient employés dans ces ſortes de calamités publiques! Mais nous n'avons aucun monument qui nous éclaire ſur cet objet, ainſi que ſur beaucoup d'autres eſſentiellement utiles, & voici vraiſemblablement le premier pas que l'on ait fait dans ce genre d'érudition.

Perſonne ne peut ignorer le malheur arrivé à Liſbonne le premier Novembre 1755; mais pour l'intelligence du Livre, dont j'entreprends de rendre comp-

té, je suis nécessairement obligé d'en retracer les principales circonstances.

Le Ciel étoit serein, la Mer calme & sans aucune nouveauté sensible, si ce n'est que la marée, dit-on, avoit retardé la veille de plus de deux heures. Le Baromètre étoit à 27 pouces, 7 lignes, & le Thermomètre de M. de Réaumur à 14 dégrés au-dessus de la congélation. Environ à neuf heures, quatre minutes du matin, on sentit à Lisbonne une très-violente secousse qui ne dura qu'une minute, mais qui après un intervalle de 30 à 40 secondes reprit avec plus de force. Au bout d'un second intervalle, on essuya une troisiéme secousse, dont la durée fut d'environ trois minutes. C'est apparemment cette derniere qui fut ressentie en même tems dans presque toute l'Europe, ainsi que dans une grande partie des côtes d'Afrique & de l'Amérique sous différens dégrés de force. C'est celle qui a causé à Lisbonne, & sur toute la côte de Portugal, le désastre affreux qui réduisit le Royaume dans l'état déplorable, d'où il ne devoit jamais sortir, sans le courage du Souverain & l'ha-

bileté du Ministre qui ont triomphé des obstacles les plus difficiles à surmonter.

Il est impossible de peindre la misere, la désolation, l'abyme de maux de toute espéce, où notre Capitale fut précipitée dans un moment. Plus des deux tiers des maisons de Lisbonne furent d'abord renversés, & ne présenterent plus qu'un monceau de ruines. Les Palais, les Bâtimens Publics, les Places & les Temples, furent bouleversés presque d'un seul coup, écrasant sous leurs débris un nombre incroyable de personnes. D'un autre côté, la Mer repoussée par le mouvement de la terre, franchit ses bornes & vint avec fureur couvrir ses rivages, inondant une grande étendue de terrein. Un Peuple immense qui étoit accouru sur ses bords, pour se sauver du bouleversement des maisons, fut emporté par les flots, & périt misérablement, sans pouvoir être secouru (1). Les secousses continuoient

(1) Quelques Relations marquent qu'il y a péri plus de la dixiéme partie des Habitans de

toujours à différentes reprises, moins violentes à la vérité que les premieres, mais assez fortes pour augmenter à chaque instant l'épouvante de ceux qui respiroient encore. La Mer toujours agitée, enflée, furieuse, sembloit vouloir engloutir la terre. Le feu qui prit d'abord aux débris des ruines, commençoit à tout dévorer, & le même vent, qui dans l'Eté fait les délices de Lisbonne, dont il rafraichit l'Atmosphère, contribuoit à sa destruction, en répandant par-tout la flamme (2).

Quel spectacle plus effrayant que de voir sortir des embouchures & des traverses de toutes les rues, des essaims

---

Lisbonne, c'est-à-dire, plus de 25 à 30 mille ames; mais, selon le calcul le plus vraisemblable, ce nombre ne va pas au-delà de 10 à 12 mille. Il est sûr que celui des Habitans de Lisbonne, y compris les Etrangers, alloit alors au-delà de quatre cens mille.

(2) On ne peut calculer avec précision la perte immense que Lisbonne a faite en un jour, par ce funeste accident. Une Relation, publiée quelque tems après, l'a fait monter à plus de 2304 millions de livres tournois.

de malheureux qui, comme des spectres, pâles, défigurés, & ayant toutes les terreurs de la mort peintes sur le visage, couroient en foule de tous côtés, pour se sauver dans les Places & dans les Champs! Les uns à demi habillés, d'autres presque nuds; ceux-ci trainant l'objet le plus cher de leur tendresse à moitié mourant, ou prêt d'expirer; ceux-là pouvant à peine se trainer eux-mêmes; le plus grand nombre, parmi l'effroi, le trouble & la confusion générale, cherchant, appellant d'une voix lamentable ceux qui les intéressoient le plus; ici une mere, là des enfans, plus loin des Epoux, s'empressoient réciproquement pour se retrouver. Tel par l'effet de la frayeur ne pouvoit se soutenir sur ses jambes, & manquoit d'appui pour rester debout; tel autre se laissant tomber par terre, sembloit ne lui demander qu'un tombeau. Tous par des cris touchans & de profonds soupirs, imploroient le secours du Ciel.

Ce n'est là qu'un foible crayon d'un Tableau, dont on ne rendra jamais toutes les horreurs. Qu'on se re-

présente seulement la consternation que toute une Ville ébranlée dans ses plus solides fondemens, & qui menace d'ensevelir tous ses Habitans sous ses ruines, devoit répandre de toutes parts: on concevra combien il a fallu de présence d'esprit, de force & de fermeté d'ame, de supériorité de génie, pour pouvoir chercher promptement des remédes à tant de maux.

Heureux, parmi tant de malheurs, heureux encore le Portugal, que, par un bienfait singulier de la Providence, le Souverain qui le gouverne réunit toutes ces grandes qualités! Heureux, qu'un Ministère éclairé & dont la sagesse, admirée de toute l'Europe, justifie le choix du Prince, secondoit dignement ses soins! Eh! n'est-ce pas en effet une grace spéciale du Ciel, que le Portugal ait eu un Maître, & ce Maître un Ministre si propre à concourir au salut d'un Peuple nombreux, qui, sans les sages prévoyances émanées du Trône, auroit totalement péri, tant à Lisbonne que dans les Provinces? La fondation d'un nouvel Empire peut-elle être aussi glorieuse, que la conser-

d'un Royaume dont les playes subites & multipliées demandoient les plus prompts remédes?

On comprend que, dans un état de désolation semblable à celui de Lisbonne, tous les hommes semblent redevenir égaux & rentrer dans le cahos de leur condition primitive, où ils étoient sans société, sans police &c. Ceux qui n'étoient retenus que par la crainte des Loix, se voyant tout à coup débarrassés de ce frein, déployent tous les ressorts du vice enchainé depuis longtems. Les autres abattus par la terreur se portent à des extrémités contraires. Il falloit donc arrêter ceux-là, & pousser ceux-ci; & ce qu'il y a de plus difficile encore, imprimer ces mouvemens contraires dans le même tems. Or quiconque réfléchira sur cette unique circonstance, reconnoitra l'habileté du Méchanicien qui a réussi dans une si grande complication d'embarras.

L'Histoire de nos malheurs & des précautions qui ont été prises pour les réparer, est divisée en deux Parties; & chacune est partagée en autant d'articles qu'il y a de différentes Classes,

de Décrets, d'Edits, de Lettres circulaires, & d'autres Ordonnances du Roi.

La premiere contient un détail des quatorze objets principaux, auxquels l'Auteur a réduit tous les expédiens qui ont été mis en usage dans le désastre de Lisbonne. C'est un des plus beaux morceaux d'Histoire que nous ayons en notre Langue, soit pour l'arrangement des faits, le choix & l'œconomie des pensées, la justesse & la vivacité des images, & la noblesse de l'expression, soit pour le style qui est aisé, pur, coulant, exact.

La seconde Partie renferme tous les documens qui appartiennent à cette Histoire, c'est-à-dire, les Décrets, Ordonnances & Réglemens rangés suivant l'ordre des Classes ci-dessus.

Cet Ouvrage est dédié au Roi, & l'Epitre Dédicatoire mérite assûrément d'être lûe.

L'Auteur, dans la Description du déplorable Etat où Lisbonne fut réduite par le Tremblement de Terre, nous fait justement admirer le courage, la constance & la force dont il falloit que notre Bienfaisant Souverain fût pour-

vû, pour pouvoir apporter les plus prompts secours à tant de calamités entassées sur nous. » Le Roi, dit-il, pen-
» sa d'abord aux remédes avec autant
» de fermeté, que s'il eût été moins
» sensible à de si cruelles disgraces.
» L'extrême sensibilité du Monarque,
» sa vive & profonde douleur, & sa
» tendresse paternelle ne prirent rien
» sur la force qui lui étoit nécessaire,
» & ne purent distraire ses soins ».
Mais qui pourra voir sans surprise le grand nombre d'expéditions qui composent la Collection des Documens dans la seconde Partie, & qui roulent sur une infinité d'objets? Comprendra-t-on bien aisément comment il fut possible de mettre de l'ordre, dans un désordre universel & un si grand trouble? comment on pût dès le même jour travailler à tant d'expéditions; enfin conserver assez de sang froid & de présence d'esprit, pour imaginer seulement des Réglemens si sages; puis pour les former, les dresser, les expédier, & les faire exécuter?

Le nombre prodigieux des Blessés & des Malades, dont la chûte des

maisons avoient épargné la vie, faisoit un spectacle affligeant, dont l'humanité gémissoit ; mais incapables de chercher les secours que demandoit leur état, le trouble commun les rendoit comme étrangers au milieu de leurs concitoyens. Ce fut donc d'abord à cet objet, que se porta l'attention du Pere des Peuples. On fit porter ces malheureux dans un grand appartement du Palais (3), pour y être soigneusement traités sous les yeux & la direction de Personnes qualifiées nommées par le Roi. On ramassa tout ce qu'on put trouver de médicamens, & les plus grands Seigneurs eux-mêmes assistoient à tous les traitemens (4). Le Roi réduisit jusqu'à sa Table, pour faire fournir de la volaille aux Malades.

Tout étoit en mouvement à la Cour ; tout le monde, à l'exemple du Roi & de la Famille Royale, exerçoit com

(3) Attenant celui de Sa Majesté.

(4) Quelques-uns (j'en suis témoin oculaire) servoient d'Aides aux Chirurgiens, & ne dédaignoient aucuns des soins qui appartiennent à l'humanité.

me à l'envi les fonctions de l'hospitalité. » La Reine elle-même, dit l'Auteur, » & les Augustes Infantes travailloient de leurs propres mains, » soit à coudre du linge, soit à faire » de la charpie pour les blessés ; & toutes les Dames de la Cour, excitées » par ces grands exemples, s'occupoient » des mêmes travaux, & disputoient » d'empressement & de zéle ».

Il fallut rassembler un nombre infini de Médecins, de Chirurgiens, d'Apothicaires, de Garde-malades, de Médicamens ou d'Alimens propres aux malades; & graces à l'activité prévoyante, graces aux entrailles du Souverain, en peu de tems rien ne manqua : les secours de toute espéce furent aussi prompts qu'abondans. C'est aux soins paternels du Roi, qu'un grand nombre de ses Sujets, abandonnés de tout le monde dans le désastre universel où chacun étoit occupé de sa propre conservation, sont redevables de la vie.

Dès que l'on put se reconnoitre, on rétablit quelques Hôpitaux; on en forma dans des Magasins, dans quelques Palais, & dans des Couvens de Moi-

nes, avec des ſéparations convenables, tant pour les deux ſexes, que pour les maladies différentes. On fit apporter des Lits de campagne, tirés des Magaſins Militaires & des Arſénaux. Ils furent diſtribués particulierement aux malades des Priſons Publiques, qui en avoient le plus de beſoin. » Ces Miſérables, obſerve l'Auteur, » furent, malgré leurs » crimes, un objet d'attention pour le » Souverain, touché ſenſiblement de » leurs maux, & ne voyant dans les » plus coupables que des malheureux » dignes de ſa pitié ».

Après avoir pourvû aux Bleſſés, ce qui devoit ſe préſenter enſuite à l'eſprit, étoit le grand nombre de Cadavres qui étoient reſtés dans les rues, écraſés ſous les ruines des Maiſons & des Temples. Cet objet méritoit d'autant plus d'attention, que l'humidité de l'hiver, dont on ſentoit les approches, jointe à la réſidence des eaux retenues parmi les débris qui empêchoient leur écoulement, auroit bien-tôt corrompu l'air, & pû cauſer une infection générale. Pour prévenir ce malheur, on envoya des ordres au premier Régent

des Chambres de Justice, qui étoit un Prince du Sang. Ce Seigneur, en conséquence, nomma des Sénateurs & d'autres Commissaires qui furent repartis dans tous les quartiers de la Ville & des environs, pour faire enterrer les morts, commander les gens de travail chargés de ce soin, faire dégorger les Egoûts, & maintenir par-tout le bon ordre.

Tout ceci se faisoit dans le tems que le découragement général avoit rendu les Citoyens distraits sur les malheurs d'autrui; qu'il avoit même, pour ainsi dire, anéanti tous les principes du mouvement parmi le Peuple, & que la frayeur le tenoit dans une stupide inaction. L'activité du Ministre ne se borna point à ces sages mesures; il se fit encore seconder par les Ministres de la Religion. Le Patriarche de Lisbonne, de concert avec la Cour, ordonna aux Curés des Paroisses, & aux Communautés Ecclésiastiques, de faire de fréquentes Processions, tant pour ranimer les esprits, que pour encourager le Peuple à une œuvre de piété aussi naturelle & aussi juste que celle d'inhumer les

morts. Tous ces expédiens néanmoins n'étoient pas encore suffisans, à cause du peu de monde qui étoit resté en état de travailler, & de la grande désertion des Habitans de la Ville & des environs, dont chacun tâchoit de se sauver le plus loin qu'il pouvoit de ce Théâtre d'horreurs. On fut donc obligé, pour suppléer aux bras qui manquoient, de faire venir quelques Troupes, & de les faire travailler à l'inhumation des Cadavres. En même tems on afficha par-tout des Edits du Roi, qui convioit le Peuple à seconder ses soins paternels, dans les mesures que Sa Majesté prenoit pour remédier aux maux dont elle étoit vivement touchée.

On bénit en différens endroits des terreins, pour y donner la Sépulture Chrétienne à tous ceux qui étoient morts dans le sein de l'Eglise Catholique, & chacun dans ces pieux travaux s'empressa de signaler son zéle. Les Communautés Religieuses, entre autres, se porterent à ces actions de piété avec une telle ferveur, que le Roi fit expédier une Lettre Circulaire adressée

à tous les Couvens, pour leur témoigner sa satisfaction.

Les Cadavres qui se trouvoient plus près de la Mer étoient chargés dans des batteaux, & on les y jettoit loin de terre attachés à des poids suffisans, pour les faire enfoncer dans la Mer.

Dans les endroits d'où l'on ne pouvoit pas tirer les corps morts, on faisoit de grands amas de terre, pour en étouffer la mauvaise odeur & l'empêcher de s'exhaler. On fit la même chose pour les Animaux qui périrent dans ce désastre. Enfin on employa, pour purifier l'air, beaucoup de fumigations avec de la Poix, des Résines, & autres ingrédiens convenables.

Après un pareil renversement qui ne permettoit à personne de pouvoir s'occuper d'autres soins que de se garantir de la mort, il est évident qu'on devoit manquer de vivres : il fallut donc pourvoir à un besoin si pressant. Le Président du Sénat eut ordre de commettre des Sénateurs & autres Officiers de Justice, qui se transporterent à toutes les avenues de la Ville & sur les chemins, pour rassembler toutes les provisions

qu'on apportoit de dehors, & ce qui pouvoit s'en trouver parmi les ruines de la Ville. Moyennant la bonne intelligence qui regnoit entre eux, les Vivres furent distribués dans tous les quartiers de Lisbonne avec beaucoup d'égalité & à juste prix, sans préférence ni acception de personne. On détermina ensuite les endroits les plus commodes pour les Marchés; on fit enlever, des Vaisseaux qui étoient à la rade, les vivres superflus qui s'y trouvoient; on suspendit tous les droits d'entrée, & particulierement toutes les Taxes sur le Poisson. Outre cela, plusieurs Seigneurs de la premiere qualité, (& la plûpart s'étoient offerts volontairement), furent envoyés par le Roi dans les Bourgs & dans les Villages d'alentour, pour faire partir de tous côtés des Convois de vivres, & en protéger le transport; on fit aussi fournir un nombre infini de voitures & de batteaux. Il y eut des Lettres Circulaires expédiées pour tous les Gouverneurs des Places voisines. On obligea les Boulangers & les Vivandiers de revenir; on construisit un grand nombre de fours; on re-

leva les moulins ; enfin on fournit si abondamment, par tous ces moyens, le pain, la viande, & toutes les denrées nécessaires, qu'on prévint même jusqu'à la crainte du Peuple qui s'attendoit à la famine. » Il y eut, dit l'Auteur, » un tel ordre, que les pauvres eurent » de quoi satisfaire à tous leurs besoins, » sans autre protection que leur indi» gence. » On fit défense de vuider les Magasins de grains qui étoient un peu éloignés de Lisbonne, jusqu'à ce que l'abondance fût ramenée dans cette Ville. On défendit rigoureusement toutes les Monopoles, & le Commerce de toutes les choses de premiere nécessité fut encouragé par des récompenses.

Mais tous les Réglemens qui furent faits, pour procurer de vivres à une Ville désertée par une partie de ses habitans, & abandonnée de ceux de dehors, n'auroient pas mis plus à leur aise ceux qui, ayant perdu toute leur fortune, n'avoient pas même de quoi acheter des vivres. C'est pourquoi le premier mouvement de la liberalité du Roi, fut d'ouvrir ses coffres & de distribuer très-abondamment des aumô-

nes de toute espéce, « avec une géné-
» rosité, dit l'Auteur, » égale à l'éten-
» due & à la sensibilité de son cœur. »
On distribuoit encore dans les Cuisines du Roi des alimens à un grand nombre de personnes, qui, manquant de tout, s'adressoient en foule à leur Pere commun, pour lui demander leur subsistance ; & parmi ces infortunés, il y avoit des personnes qualifiées qu'un moment avoit fait passer du sein de l'opulence à la plus humiliante disette.

Après l'exemple donné par le Roi, il n'étoit plus possible de rester insensible aux besoins d'autrui. Aussi tous ceux qui avoient eu le bonheur de conserver une partie de leur fortune, ou qui se trouvoient seulement moins pauvres que les autres, s'empresserent-ils d'ouvrir & leurs maisons & leurs bourses, pour donner le couvert & la nourriture aux nécessiteux. Les Communautés Religieuses donnerent encore en cette occasion les exemples les plus touchans de la Charité Chrétienne ; elles prirent sur leur nécessaire, pour nourrir autant de pauvres qu'elles purent.

La désertion de Lisbonne étoit la suite inévitable d'une catastrophe aussi effrayante que celle qu'elle venoit d'essuyer : il falloit donc en arrêter le cours, & ramener les habitans dans la Ville. Les expressions du Décret rendu par le Roi, pour réparer ce désordre, sont remarquables. » Sa Majesté exhorte tous » ses Sujets à imiter la pieuse tendresse » avec laquelle le Roi cherche tous les » moyens de remédier à la calamité » publique, dont son cœur paternel » est vivement frappé. Elle les invite » en conséquence à retourner dans les » quartiers de leur ancienne demeure, » pour y coopérer à leur rétablissement, » & prêter du secours à leurs parens & » amis. S. M. compte qu'il ne faudra point user de contrainte, pour » porter ses fidéles Sujets à s'acquitter » de devoir si justes &c. »

On fit de plus monter en chaire les Curés & les Prédicateurs, pour exhorter les fugitifs, & le Peuple qui erroit dans les campagnes, à venir donner du secours à ceux qui étoient restés dans la Ville, & à reprendre leurs occupations. Il fallut en même tems

arrêter le zéle indiſcret de quelques Eccléſiaſtiques, Séculiers & Réguliers, qui, par des principes de piété auſſi faux que mal entendus, rempliſſoient tous leurs Sermons de terreurs, & ne faiſoient qu'augmenter les allarmes. On prit enſuite toutes les meſures poſſibles, pour empêcher le tumulte & la confuſion que le retour d'un Peuple nombreux auroit pû cauſer.

Des ordres furent encore expédiées aux Gouverneurs des Villes & des Places ſituées ſur toutes les routes de Liſbonne, pour ne laiſſer paſſer perſonne venant de cette Ville & des environs, ſans une permiſſion particuliere du Gouvernement. En conſéquence, on poſa des Gardes ſur tous les chemins & les paſſages, & il fut encore plus étroitement défendu de ſortir du Royaume.

Pendant qu'on prenoit les précautions les plus ſages, pour rétablir le calme dans Liſbonne, des brouillons répandoient de fauſſes Prophéties, & publioient que cette Ville ſeroit bientôt entierement abimée. Il fallut s'armer de ces ſentimens mâles & courageux qui font les Grands Hommes ſou

mis à la seule raison & à la véritable vertu, pour braver ces préjugés populaires, & l'on employa les moyens les plus propres pour détromper le Peuple. On imposa des peines à quiconque abandonneroit la Ville ; on punit d'une façon éclatante plusieurs de ces faux Prophêtes, dont la plûpart étoient des voleurs qui vouloient faire déserter le Peuple, pour piller plus aisément la Ville.

Rien n'est plus étonnant sans doute, mais rien ne prouve mieux la corruption naturelle du cœur humain, que de voir, au milieu du désastre épouvantable de Lisbonne ; & dans l'instant même que tout âbime, se répandre de tous côtés une infinité de voleurs qu'il fallut réprimer par les plus sévères châtimens. Aussi-tôt que la chute des maisons, & le feu qui vint augmenter l'horreur de ce triste jour, eurent mis partout le trouble & la confusion, tous les gens sans aveu qui se trouvoient à Lisbonne, les Déserteurs, les fainéans & la lie du Peuple, se jugeant en pleine liberté, ne songerent plus qu'à profiter du désordre. La Ville abandonnée

de ses principaux habitans fut ainsi mise au pillage ; & les lieux les plus sacrés, les Temples, les Maisons Royales, ne furent point épargnés. Pour voler plus à leur aise, ils répandoient parmi le Peuple, qui remplissoit les Places publiques, qu'on alloit canonner la Ville, afin de faire cesser les ravages du feu. On fut donc obligé de mettre plusieurs Gardes de Soldats devant le Trésor Royal & les autres dépôts publics, ainsi que dans les principaux endroits de la Ville, où les ruines permettoient d'en mettre. Plusieurs quartiers furent environnés de Troupes, & l'on fit de tous côtés la chasse aux Voleurs. Il fut ordonné de faire toutes les procédures verbales & sommaires, sans aucun délai. On fit élever de hautes potences dans plusieurs endroits de la Ville, & tous les jugemens étoient suivis immédiatement de l'exécution. Dans un tems où étoient rompus les plus forts liens de la Société, l'unique moyen d'enchainer le vice & d'arrêter le crime, étoit de présenter de toutes parts le tableau de la punition ; pour maintenir au moins, parmi les coupables, cette

trainte salutaire qui pouvoit seule suppléer au défaut de la Police ordinaire. On laissoit pendant quelques jours aux potences les corps des pendus exposés aux regards du Peuple, pour servir d'exemples, & de pareils Prédicateurs faisoient plus de conversions que les autres.

Il y avoit ordre d'examiner tous ceux qu'on trouvoit dans les chemins aux environs de Lisbonne, pour voir s'ils n'étoient point chargés de quelques effets volés. On nomma des dépositaires publics, pour garder ceux que l'on trouvoit entre les mains des Voleurs, & par la suite ces effets furent rendus à toute les personnes qui justifierent de leur propriété. On fit encore visiter tous les Vaisseaux & les Bateaux qui se trouvoient dans le Port; on enleva tous les larcins que quelques-uns receloient, & les coupables furent punis.

Pour empêcher le nombre des Voleurs de s'accroître, on fit une exacte recherche de tous les vagabonds, fainéans & gens sans aveu; ils furent occupés au déblay des ruines & à d'autres travaux publics.

On faisoit d'ailleurs tous les jours des patrouilles sur le Tage & par terre, pour empêcher le cours & le transport des vols, & pour mettre les Habitans à l'abri de toute espéce d'insulte. Il fut ordonné aux Commandans des Forteresses de ne permettre la sortie d'aucuns Vaisseaux, de ne point les laisser aborder par des Chaloupes, sans qu'elles eussent été reconnues, ni même les laisser traverser la riviere.

Le plus grand embarras, dans les premiers jours, étoit de sçavoir si le malheur de Lisbonne étoit commun aux autres Villes du Royaume. C'est pourquoi les ordres du Gouvernement adressés à la plûpart de ces Villes, à l'effet d'en tirer des secours pour Lisbonne, étoient toujours conditionnels. Ensorte que celles qui partageoient les calamités de la Capitale, n'étoient tenues que de fournir la moitié de ce qu'on leur demandoit de Troupes, de vivres & d'autres choses.

Setubal & le Royaume d'Algarve étoient principalement dans ce cas. On envoya cinq Compagnies de Troupes, tant pour subvenir aux besoins de l'Al-

garve, que pour garantir ses côtes de quelque invasion de la part des Barbaresques. Il fallut prendre pour Setubal à peu près les mêmes mesures que pour Lisbonne, & en obliger les Habitans de retourner dans la Ville, sous peine de casser tous leurs priviléges. La même attention s'étendit à tous les autres lieux du Royaume qui avoient éprouvé de semblables ravages.

Plusieurs Seigneurs de la Cour furent envoyés pour commander & présider à tous les arrangemens qu'exigeoit l'état des Provinces aussi maltraitées que Lisbonne.

Enfin, pour prévenir toutes les allarmes & les suites fâcheuses que la nouvelle de cet horrible accident pouvoit produire dans les Domaines d'*Outremer* de S. M. P. on expédia douze Vaisseaux de guerre : sçavoir, deux de 70 canons, trois de 50, autant de 40, un de 44, & deux Frégates de 30 piéces. Une partie de ces Vaisseaux fut destinée à convoyer les Flottes des Indes Orientales, du Brésil, &de la côte d'Afrique ; l'autre à croiser sur les côtes de Portugal, pour empêcher les incur-

ſions des Algériens. Cette derniere précaution fut très-néceſſaire : car quelques jours après le Tremblement, on apperçut des Barbareſques ſur la côte de Liſbonne. Mais pour ne point allarmer le Peuple, dont cette nouvelle auroit comblé l'affliction, on donna tous les ordres convenables pour garder le Port, & s'oppoſer aux deſcentes, ſous prétexte d'empêcher l'exportation des vivres.

Parmi tant de ſoins, tant de prévoyances, c'étoit toujours la Capitale qui demandoit le plus d'attention, & où les beſoins étoient le plus multipliés. On y fit venir d'abord pluſieurs Régimens de Troupes, comme ceux d'Evora, de Caſcaes, de Peniche, de Setubal, & ceux qu'on nomme *Auxiliaires*, compoſés de Payſans ; mais ces derniers furent renvoyés, dès que le tems de labourer la terre fut venu.

Le lendemain du Tremblement, le Roi manda tous les Officiers ſubalternes des différens Tribunaux de Liſbonne, pour leur donner des ordres conformes ou relatifs aux circonſtances.

On commença par chercher les Im-

primeries, & par les mettre en état de travailler, pour pouvoir imprimer & répandre plus promptement les Ordonnances du Roi, ainsi que les Avis utiles & intéressans pour le Public.

Le Roi ordonna ensuite de continuer les Séances des principaux Tribunaux, pour ne point arrêter le cours des Affaires publiques. On plaça une partie de ces Tribunaux dans les appartemens qui se trouverent en état de servir, & on en fit construire d'autres en bois pour ceux qui en manquoient.

On fit débarrasser les rues & les chemins; on abattit les murailles à demi-ruinées, & l'on coupa les Maisons où le feu brûloit encore depuis plusieurs jours. Après avoir fait retirer le plus d'effets qu'il fut possible des Maisons qui étoient tombées, on en fit fouiller les ruines, sous l'inspection de gens sûrs préposés à la recherche des effets; & tout ce qu'on pût retrouver fut mis en dépôt, pour être rendu sur des bonnes preuves aux propriétaires. Les Dépôts publics des Notaires, les Archives, Registres &c, furent, comme on juge bien, le premier objet de ces re-

cherches. Les Ponts & les chemins endommagés furent rétablis.

Un des plus pressans besoins, étoit la nécessité de loger un Peuple nombreux qui n'avoit plus d'asyle. On fit apporter pour cet effet les Tentes militaires qui étoient gardées dans les Magasins & dans les Arsénaux des Places les plus voisines de Lisbonne. Les Planches & le bois propre à bâtir furent affranchis de tous droits d'entrée. On suspendit tous les Priviléges Seigneuriaux, même ceux des Villes & des Terres de la Reine, à l'égard de toutes les fournitures qu'on pouvoit en exiger pour les besoins du Public. On défendit d'augmenter le prix des loyers de toutes les Maisons qui subsistoient; mais les propriétaires de ces maisons furent exemptés de céder forcément à qui que ce fût leur propre logement. On employa les Planches, les Bois, & généralement tous les matériaux qu'on pût retirer des maisons tombées, à construire des Barraques & des Tentes; mais on détermina les limites des endroits où il étoit permis de placer ces Barraques, pour y camper, afin que

chacun fut à portée de faire commodément ses provisions. On fit encore apporter une grande quantité de paille & de foin, pour suppléer au défaut des Barraques, & pour servir de lits aux pauvres que l'humidité de la Terre auroit incommodés.

Toutes especes de monopoles, soit sur les bois & les autres matériaux, soit sur les habillemens & les comestibles, furent défendues sous de griéves peines; & commes elles se faisoient principalement sur les Vaisseaux, il fallut des soins infinis pour empêcher ce désordre.

On fit construire de grands Magasins pour recevoir les Marchandises dont les Flottes Portugaises reviendroient chargées. On établit en différens endroits des Boutiques pour la distribution des Denrées & des Marchandises les plus nécessaires. Les Corps de Métiers furent chargés de prendre les arrangemens les plus propres à continuer leurs travaux pour le service du Public. En même tems défenses furent faites à tous Boulangers, Ouvriers, Marchands, &c. d'augmenter le prix de leurs Marchandises, industrie, travaux, de la moin-

dre chose au-delà du prix ordinaire; sous peine de restituer le quintuple, & d'être en outre condamnés pour quatre mois aux travaux publics.

L'Administration des Charges Publiques ne pouvoit échapper à l'attention du Monarque & de son Ministre: on se hâta donc de pourvoir aux emplois de plusieurs Magistrats & Officiers qui manquoient, & le nombre des autres fut augmenté. On créa de plus deux de ces Magistrats de Police, appellés à Lisbonne *Juges du Peuple*.

On fit aussi recruter les Troupes; on y rétablit la Discipline, & on leur fit soigneusement exercer toutes les fonctions militaires, comme dans un vrai tems de guerre.

On ne négligea point les Etudes publiques de l'Université de Coimbre. Le dérangement général occasionné dans toutes les affaires du Royaume, n'empêcha point de tenir la main à la Discipline des Ecoles, & rien ne se relâcha dans cette partie.

Le soin de la Religion, & de ses Ministres, fut sans doute un des premiers objets de la pieuse sollicitude & de l'attention du Monarque.

Il y eut d'abord un Vœu public à la Sainte Vierge de faire tous les ans une Procession solemnelle en action de graces, de ce que le terrible fléau du Tremblement de terre s'étoit arrêté par son intercession. Il fut réglé que tous les Tribunaux & le Sénat en Corps, ainsi que tout l'Etat Ecclésiastique, assisteroient à cette Procession ; qu'elle se feroit le même jour dans toute l'étendue du Royaume, & qu'elle seroit précédée la veille d'un jeune général.

Celle de toutes les Eglises qui avoit souffert le moins de dommage, fut destinée à servir de Patriarchale ; & une autre fut érigée en Cathédrale sous le titre de *Sainte Marie Majeure*.

Pour remplacer une partie des autres Eglises que le Tremblement de terre avoit détruites, on construisit en bois plusieurs Temples & plusieurs Chapelles, & le Service Divin y fut continué régulierement. On pourvut encore au besoin des Prébendaires & des Ecclésiastiques. Par le bon ordre qui fut mis dans cette partie essentielle d'un Gouvernement Chrétien, dès l'année suivante on fut en état de célébrer la Solemnité de la Fête de Dieu avec une

magnificence & une pompe qui ne se ressentoient point de la catastrophe passée.

Le grand nombre de Religieuses, qu'il y a principalement à Lisbonne, intéressoit trop de familles, pour échapper à l'attention du Monarque & de son sage Ministre. On remit chez leurs parens toutes celles qui pouvoient y rester avec décence ; d'autres furent renfermées dans des Maisons de Clôture qu'on répara promptement, & dans des Maisons particulieres qu on loua pour elles ; d'autres furent transférées aux dépens du Roi en divers Couvents du Royaume, avec toute la décence & la commodité possibles, & l'on assigna à chacune une pension pour son entretien.

Cet Extrait, que j'aurois besoin d'augmenter plutôt que de l'abréger, pour faire au moins connoitre en France un événement sans exemple, quant à la multiplicité des maux que nous avons ressentis & à la maniere dont ils ont été réparés ; je vais le finir, comme est terminé l'Original Portugais, par les moyens dont la sagesse du Gouvernenement s'est servi pour rebâtir Lisbonne

avec la grandeur & la dignité convenables.

On a d'abord fait mesurer exactement tout le terrein de la Ville, pour ne faire aucun tort aux Propriétaires. Toutes les inégalités du sol, hauteurs, éminences, déclives, talus, ont été nivellés avec soin. On a relevé quelques rues; d'autres au contraire ont été baissées; les pentes ont été adoucies avec des décombres & du cailloutage. Ces premiers travaux ont occupé un grand nombre d'hommes & d'ouvriers, & 300 soldats. On a ensuite fixé des limites, pour que personne ne fasse bâtir hors de l'enceinte dans laquelle le Roi a résolu de renfermer la Ville.

On a fait démolir toutes les Maisons qui menaçoient ruine. Défenses ont été faites à tous les Particuliers propriétaires de quelque terrein de bâtir solidement, avant qu'on eut publié le Plan de la Ville, pour qu'il fût suivi.

Aussi-tôt que ce Plan a été fini, il a été ordonné à tous les Propriétaires de s'y conformer, avec injonction à chacun de finir son bâtiment dans l'espace de cinq années. La hauteur des Maisons est déterminée dans ce Plan, & l'on y

donne les modeles de différens Frontispices que l'on sera tenu de suivre. L'Edit du Roi est de 1758.

On a destiné des Quartiers pour les Marchands, dans les endroits qui ont paru les plus commodes pour le service du Public.

La largeur commune des rues sera de trente-six pieds ; quelques-unes en auront quarante, & les plus étroites traverses seront larges de vingt-quatre pieds, dont douze au milieu pour les voitures, & six de chaque côté pour les gens de pied.

Les Propriétaires dont la largeur des Rues diminuera le Terrein, seront dédommagés par ceux qui en profitent, & qui tirent quelque avantage de cet élargissement de Rue, proportionellement à la grandeur de la face de leur Maison. (5)

Pour faciliter le recouvrement des Materiaux, on a accepté les offres d'un Anglois (de M. *Stephens*) qui a trouvé le secret de faire de la Chaux aussi bonne & au même prix que la Chaux

(4) Cette disposition n'est pas bien claire, & elle paroit d'une exécution difficile ; on nous assure cependant qu'elle s'exécute.

ordinaire, ſans employer d'autre matiere pour ſes Fourneaux que le rebut du Charbon de terre. On lui a donné pour cet effet un Privilege excluſif de quinze ans.

On a de même encouragé les Fabriquans de Briques & de Tuiles, & lorſqu'ils manquent d'acheteurs, leur Marchandiſe leur eſt payée pour le compte du Roi.

Par ces ſages diſpoſitions, on commence à voir les beautés naiſſantes de la nouvelle Lisbonne, dans ſon magnifique Arſénal, dans la Place du Commerce, & dans pluſieurs autres édifices.

Les illuſtres Citoyens qui ont ſécondé le Gouvernement dans le grand ouvrage dont je viens de faire le détail, ſont le Duc de *Lafoens*, premier Régent des Chambres de Juſtice, pour ce qui concerne le Civil; le Marquis de *Marialva*, pour le Militaire, & le Marquis d'*Alegrette*, premier Préſident du Sénat, pour ce qui regarde la Police. C'eſt ſous ces trois Chefs que le Roi avoit réuni toutes les Juriſdictions.

»Quelle obligation, conclut l'Auteur,

» ne leur a pas notre Capitale, pour
» avoir si bien secondé le zéle, si
» bien rempli les vues du Ministre
» actif, qui n'est occupé que du bien
» de sa Patrie & de la solide gloire de
» son Maître ! Quels plus glorieux
» monumens du regne bienfaisant sous
» lequel nous avons le bonheur de
» vivre, & de l'heureuse administration
» confiée à l'homme d'état qui est en
» même tems l'homme du peuple, que
» les documens rassemblés dans cet
» ouvrage!

Me seroit-il permis d'ajouter que cet estimable Ecrivain a saisi l'objet qui fait l'ornement des Regnes heureux & la véritable grandeur ? Le Tableau de la félicité publique & des ressorts qui la produisent, fondé sur la législation, & tel qu'il résulte des moyens mis en usage par le Prince pour le bonheur de ses Peuples, est l'objet le plus précieux qu'un sage Historien doive envisager, quand il écrit l'histoire des Rois.

# NOUVELLES LITTÉRAIRES.

## ITALIE.

VERS la fin de l'année derniere, il a paru à Sienne un Recueil de Comédies, ſous ce titre : *Componimenti Teatrali del Sig. Girolamo Gigli pubblicati da Vincenzo Pazzini Carli Mercante di libri. In Siena.* » Œuvres de Théâtre de M. *Gigli*, publiées par *Carli*, » Libraire à Sienne, de l'Imprimerie de » *François Roſſi*. » L'Editeur a voulu donner à entendre au Public, qu'il lui étoit tombé entre les mains un nouveau Recueil de Piéces du fameux Gigli, leſquelles n'avoient pas encore été imprimées; mais on a quelque raiſon de croire que ces Piéces ſont apocriphes. Le Docteur *Lami*, dans la Vie de Gigli, publiée en Latin à Florence en 1742, n'a fait mention d'aucune de ces Piéces parmi les Ouvrages de Gigli. Le Biographe Siennois, qui, ſous le nom

d'*Oresbio Agieo*, Pasteur Arcadien, publia la même Vie en Italien à Florence en 1746, n'a encore inséré aucune de ces Piéces dans le Catalogue qui lui avoit été communiqué par les amis les plus intimes, & par les parens de l'Auteur Comique, particulierement par le Docteur *Tondelli*, encore vivant, qui conserve tout ce que Gigli a laissé en manuscrit. Il est d'ailleurs aisé de s'appercevoir, que ces nouvelles Œuvres sont d'une plume bien inférieure à celle de l'Auteur, auquel elles sont attribuées. La différence est trop sensible, pour qu'on puisse s'y méprendre. Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'avidité du gain a fait employer de pareils artifices. Tout le monde sçait la manœuvre de ces imposteurs qui fabriquoient autrefois des Ouvrages d'Hippocrate, de Platon, d'Aristote &c, & qui alloient ensuite les vendre à grand prix aux Rois d'Alexandrie & de Pergame.

# TABLE DES MATIERES.

## ALLEMAGNE.



## ANGLETERRE.

## ITALIE.



## ESPAGNE.



## PORTUGAL.



## NOUVELLES LITTÉRAIRES.



*Fin de la Table.*

*Fautes à corriger dans le Journal de Mars.*

PAge 114. *aucun de nos Lecteurs* : lisez, *aucun de nos Auteurs.*

Ibid. *Pétrarque donne* &c. ; *il l'orne* &c : lisez, *donna*, *il l'orna.*

P. 120. dans la Note, *par la considération* &c : lisez, *par sa considération.*

P. 125. *dans l'ame des immortels* : lisez, *des mortels.*

P. 132. *vadere il lido* : lisez, *radere.*
Ibid. *que la Satyre sérieuse* : lisez, *envieuse.*

P. 144. *Louis XV* : lisez, *Louis XIV.*

P. 145. Après ces mots : *il n'est pas étonnant qu'on ne sçache à quoi m'employer*, supprimez les Guillemets.

P. 149. *le meilleur ouvrage du plus grand Poëte* : lisez, *du plus grand Peintre.*

P. 151. dans la Note. *le fameux Rhedi* : lisez, *Redi.*

P. 161. *sur celui des Isles Carolines* : lisez, d'*Isles Carolines.*

P. 164. *depuis le Cap de S. Sébastien* : lisez, *de S. Luc.*

P. 172. *que nos Missionnaires leur avoient enseignés, dans le dessein de les intéresser ou de les tromper* &c : lisez, *dans le dessein d'intéresser ou de tromper ces hommes Apostoliques*

P. 184. lig. 12. lisez, *jusqu'au 66 dégré de latitude.*

P. 185. *repris en 1636* ; lisez, *en 1639.*

P. 194. l. 9. *elle y étoit inconnue* : ajoûtez, *en 1640.*

*Journal d'Avril.*

P. 69. l. 1. *Nicomaque* ; lisez, *Nicostraste.*

---

*APPROBATION.*

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, le JOURNAL ETRANGER du présent mois. A Paris, ce 15 Avril 1760.

DEPASSE.

